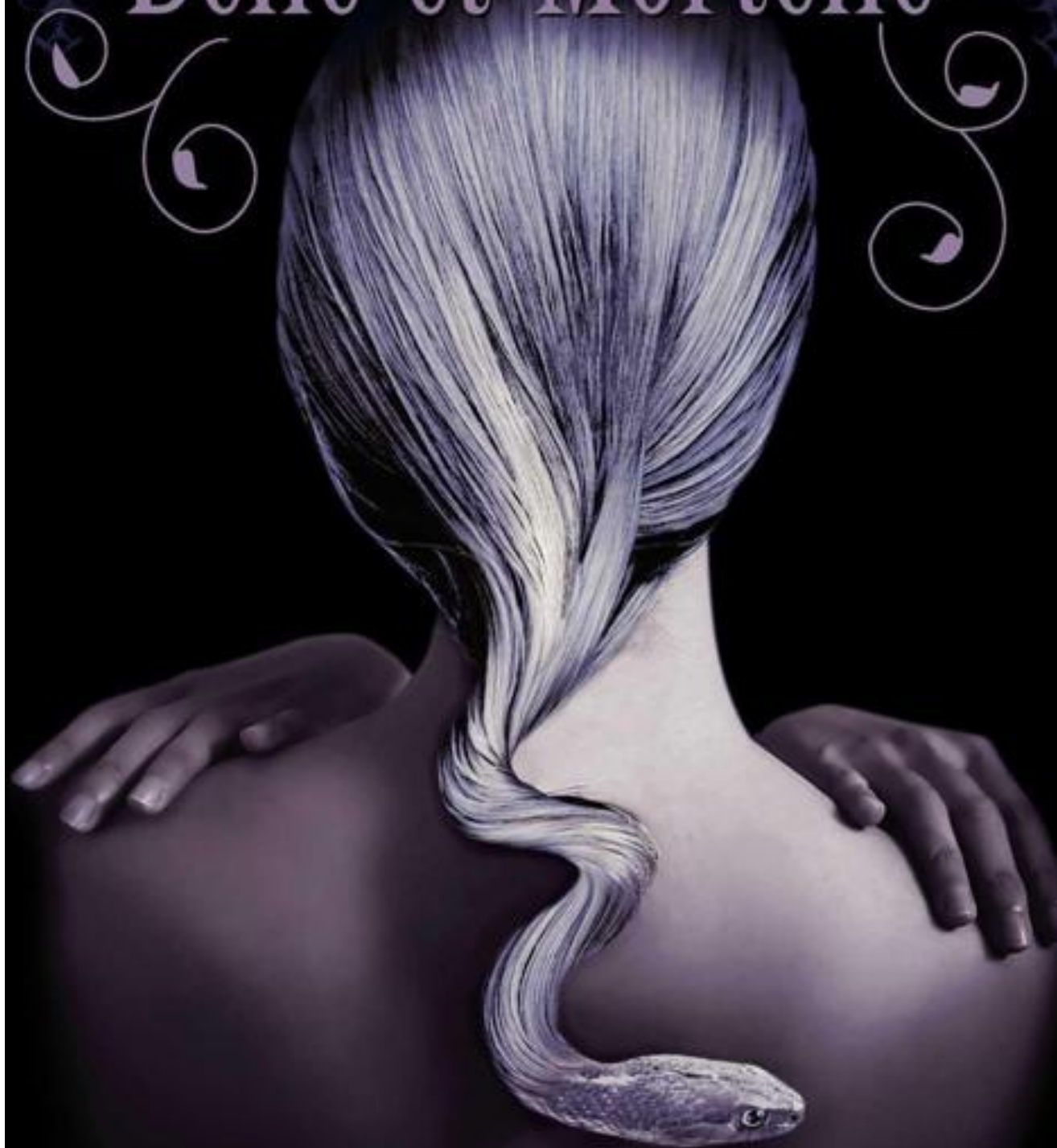


KELLY KEATON

Belle et Mortelle



TERRITOIRES

KELLY KEATON

BELLE ET MORTELLE

*Traduit de l'américain
par Marie-Hélène Méjean-Bernaille*

TERRITOIRES

— Tout le monde sait ce que tu es à présent, Selkirk. On verra si tu sauras te montrer à la hauteur de la situation ou si tu es bien une ratée.

Mon poulx résonnait comme un troupeau de chevaux au galop. La sueur coulait dans mon dos, mouillant ma chemise et la ceinture de mon jean. De fines mèches de cheveux étaient collées sur mon visage et dans mon cou. Les yeux fermés, je plantai mes ongles dans le poignet et le serrai de toutes mes forces avec le désir de faire mal... ou mieux encore, de le lui faire fermer...

— Fais-le ! ordonna-t-il d'une voix rageuse tandis que son souffle balayait mon front.

Un coup de tête devrait marcher. Les os craqueraient. Le sang coulerait. Une délicieuse satisfaction et un silence encore plus délicieux s'ensuivraient.

— *J'essaie*, répondis-je en serrant les dents.

Je fermai les yeux encore plus fort. Cela faisait quarante-cinq minutes que « j'essayais ». C'étaient quarante-cinq minutes de trop passées dans la même pièce que Bran Ramsey.

Allons, Ari. Concentre-toi !

Si je réussissais à comprendre ne serait-ce qu'un tout petit peu comment contrôler mon pouvoir et l'utiliser à volonté, mes travaux pratiques de la journée s'achèveraient et je pourrais rejoindre ceux des élèves de Presby qui n'étaient pas soumis à la torture.

La main calleuse de Bran me saisit à la gorge. Mes yeux s'ouvrirent brusquement. Qu'est-ce qui se passait, bon sang ? Il serrait fort et ses doigts faisaient presque le tour de mon cou. Je me débattis en l'interrogeant du regard, incapable de faire autre chose que d'émettre des petits grognements.

— Tu n'essaies pas, gronda-t-il en me marchant sur les pieds. Tu as trop peur. Tu *pues* la peur. Tu me dégoûtes, Selkirk.

Il ne me lâchait pas.

La pression augmentait derrière mes yeux et sur mon visage. Mes poumons n'en pouvaient plus. Je tirais sur sa main, donnais des claques, lançais des coups de pied. Je frappais ses bras et son torse avec mes poings, n'arrivant pas à l'atteindre à la tête. Mais cela n'avait pas d'importance. Rien de tout cela n'avait d'importance. Se dresser contre Bran revenait à se mesurer à un chêne.

J'avais la poitrine en feu. Je... ne... pouvais plus... respirer.

Bran se pencha encore plus, collant presque son nez au mien, et ses yeux marron se firent plus sombres et plus cruels.

— Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant, tueuse de dieux ?

Un halo blanc encercla mon champ de vision. Mes bras se firent mous. Il me lâcha et me repoussa. Abasourdie, je reculai en titubant et tentai de reprendre mon souffle. Les mains posées sur les genoux, je me concentrai sur chaque respiration douloureuse – inspirer, souffler, inspirer,

souffler – jusqu’au moment où les vertiges s’estompèrent et où je fus capable de me redresser.

Une gifle s’abattit sur ma nuque. Je baissai la tête en mettant mes bras sur mon crâne pour me protéger.

— Mais arrêtez, bon sang ! Vous êtes malade ?

— Bats-toi.

Il se déplaçait trop rapidement pour que je puisse me défendre. Un coup de pied derrière les genoux me fit tomber sur le sol. Mes mains heurtèrent le tapis. Je commençais vraiment à en avoir marre.

— Arrêtez, Bran. Je n’en peux plus, OK ?

Mes parents adoptifs, Bruce et Casey, m’avaient formée au métier de garant judiciaire, mais rien ne m’avait préparée à ça. Là, c’était... différent. Détaché, froid et impatient. Ça n’inspirait pas confiance et, pour le moment, ça m’avait appris que dalle. C’était juste un exercice destiné à me montrer ce que c’était que d’être une souris entre les pattes de chat de ce cinglé de Bran.

J’avais trop peur pour me remettre debout, car je savais qu’il n’en avait pas fini avec moi. Je levai la tête, essuyai la sueur sur mon front avec mon bras et jetai un regard à la pendule. Plus que cinq minutes avant la sonnerie.

Plus que cinq minutes. Tout en me redressant face à lui, je ne cessais de me répéter ces quatre mots.

Bran était au milieu de la pièce, campé sur ses jambes écartées, ses bras épais croisés sur son torse et un sourcil sombre relevé. Il n’y avait pas une goutte de sueur sur son visage bronzé. Ni de trace d’humidité dans ses cheveux châtons ondulés.

— Je croyais que vous étiez censé *m’apprendre* des choses, plutôt que d’essayer de me tuer, réussis-je à dire malgré ma gorge endolorie.

— Des mots, tout ça.

Il jeta un coup d’œil à la pendule et sourit d’un air satisfait, me signifiant d’un regard tout le mal qu’il pouvait faire pendant les quatre minutes restantes.

— Je suis crevée, OK ? dis-je sur un ton las. Vous ne pourriez pas... arrêter ?

— Arrêter quoi ?

Je roulai des yeux, irritée.

— Eh bien, je ne sais pas. Arrêter de me tourmenter, de me provoquer, de me frapper, arrêter de vous comporter comme un *enfoiré* de première.

Voilà, je l’avais dit. Et ça faisait un bien fou. De toute façon, il n’avait absolument pas l’intention de me lâcher.

Sa bouche se fendit d’un sourire meurtrier.

— Oblige-moi à m’arrêter.

Cet éclat dans ses yeux noirs, c’était comme s’il mourait d’envie de voir quelqu’un lui fournir enfin l’occasion de se battre pour de bon. Et il avait décidé que ce serait moi. Le fait que je sois une élève, que lui soit un demi-dieu spécialisé dans la sécurité et fasse partie des neuf chefs du Novem n’avait pas d’importance. Des mots, tout ça, n’est-ce pas ?

Je fis un pas en sachant que je pourrais probablement tenir jusqu’à la sonnerie. À défaut d’autre chose, j’étais experte dans l’art de faire front. Il existait des manières de bouger et de se placer pour que les coups ne fassent pas trop mal. Je me mis en position de défense.

La main de Bran jaillit.

— Non, sers-toi de ton esprit.

Quand j’eus compris ses paroles, je ricanai en levant un sourcil pour imiter son expression

provocante.

— Je n'ai pas vraiment l'impression que vous vous servez du vôtre.

Il réagit si vite que je n'eus pas le temps de contracter mes muscles. Je me retrouvai tournée de l'autre côté et poussée, tête la première, contre le mur du fond, un bras tordu dans le dos et la joue écrasée contre le panneau en chêne.

Le choc me coupa le souffle, une seconde seulement avant que la colère ne s'empare de moi, ne m'arrache à ma stupeur et ne fasse grimper ma tension d'un cran. La pendule faisait tic-tac. *Tiens bon.*

À ce moment-là, il souffla sur ma nuque et ricana, puis il murmura d'une voix rauque :

— On pourrait peut-être essayer une autre tactique...

Il était trop près. Trop collé à moi. Trop envahissant. J'étais coincée. Complètement coincée. Oh, Seigneur. J'avais la nausée.

Puis je le sentis se déployer et s'animer. Ma peur se transforma en panique.

— *Non, non, non.*

Bran rit doucement.

— Si.

Ma malédiction se réveilla, m'enveloppant de la tête aux pieds comme de la fumée, tournoyant, se tordant, s'infiltrant douloureusement dans des endroits qui n'étaient pas destinés à être comblés. Tous mes nerfs tremblaient, tous mes poils étaient hérissés, chaque centimètre carré de ma peau fourmillait, comme recouvert d'une nuée d'insectes.

Mon corps se raidit, se préparant à l'inévitable montée du pouvoir, jusqu'au moment où ces sensations devinrent insupportables. *Enfoiré de Bran !*

Le pouvoir finit de m'envahir. Résolu. Plein de vie. Lucide. Ma malédiction, la gorgone, était une ombre qui vivait en moi.

Je poussai un hurlement et m'arrachai à la prise de Bran, vaguement consciente qu'il me laissait faire, et le saisis par le cou. Ses yeux durs me provoquaient. Nos regards s'accrochèrent l'un à l'autre. Un picotement fusa dans mon bras et descendit jusqu'à ma main. C'était froid, cruel, brutal... Un mouvement, doux comme une brise légère, commença à se faire sentir sous mon crâne. Une ondulation. *Non, non, non.*

Je hurlai de nouveau pour échapper à l'horreur, et finis par trouver la force de repousser Bran.

Et puis ce fut fini.

Ma malédiction battit en retraite. Je m'effondrai contre le mur, les yeux grands ouverts et vitreux, le cœur battant si vite que j'avais l'impression qu'il allait exploser.

Bran ne bougeait plus. Son cou et sa mâchoire, anormalement blancs, étaient en marbre. Moi ! C'était moi qui avais fait ça. Ses yeux sombres, intenses, transperçaient les miens, mais d'une certaine manière, ils étaient calmes et confiants. Sa peau retrouva peu à peu sa couleur et ses épaules se détendirent.

— *Voilà* ce que j'appelle essayer, Ari Selkirk, dit-il d'un air ravi en se frottant la mâchoire.

Il se dirigea lentement vers l'autre bout de la pièce pour prendre sa bouteille d'eau. Toujours sonnée par ce que j'avais fait, je regardai sa gorge se contracter pendant qu'il buvait longuement. Je savais ce que je pouvais faire, j'avais déjà ressenti ces sensations auparavant, mais cela n'en représentait pas moins un choc pour mon organisme ; c'était une chose à laquelle je ne m'habituerai jamais. Et à laquelle je ne voulais pas m'habituer.

Bran reposa la bouteille, s'essuya la bouche du revers de la main, puis s'appuya négligemment sur la table dans l'angle pour m'observer.

— Maintenant que nous savons que tes pouvoirs sont déclenchés par la peur et l'adrénaline, nous avons une base de travail. Ne m'oblige plus à te pousser aussi loin. C'est... déplaisant. Bientôt tu seras capable de les contrôler sans te laisser aller à ces émotions inutiles. Mais, ajouta-t-il en haussant les épaules, je pense que c'est un bon début pour une première séance d'entraînement.

La sonnerie retentit.

Et je restai là à le regarder, stupéfaite qu'il puisse paraître aussi détaché après tout ça.

— On reprendra demain. (Il désigna la sortie de la tête.) Et maintenant, disparaïs.

J'avançai vers mon sac à dos posé par terre près de la porte, les jambes si faibles que je m'étonnais qu'elles puissent me porter. La main tremblante, je saisis la bretelle de mon sac, le jetai sur mon épaule et quittai la pièce que les autres élèves de Presby avaient baptisée le Donjon.

Je quittai Bran avec une seule idée en tête : sortir de Presby. J'avais encore un cours, mais cela n'avait pas d'importance. J'en avais ma claque de l'école et de son étrange programme d'études normales et paranormales. En tout cas pour la journée.

Je marchais rapidement, mais pas trop, pour ne pas attirer l'attention. La tête baissée, je cheminais en proie à une sorte de désespoir silencieux. La manière dont Bran avait fait surgir mon pouvoir m'avait dépouillée de toutes mes défenses, me laissant bouleversée, fragilisée et avait failli raviver de vieilles blessures que je préférais oublier. Crispée, je me frayai un passage dans la foule des élèves, traversai le hall d'entrée et sortis par la grande porte du Presbytère.

En débouchant sous le soleil après l'obscurité de la galerie voûtée de Presby, on avait l'impression de pénétrer dans un autre monde dont l'ambiance était bien différente.

La large rue piétonne qui longeait l'école, la cathédrale Saint-Louis et le Cabildo étaient encombrés par une foule de marchands ambulants – fleuristes, artistes, diseurs de bonne aventure, et vendeurs de perles et de masques de carnaval en tout genre.

Comme je traversais la rue, un groupe de trois jazzmen entonna un air bruyant et énergique. Les murs de pierre et de brique renvoyaient la chaleur du soleil et une brise de fin d'hiver montait du Mississippi, qui n'était qu'à quelques centaines de mètres de Jackson Square. Je ne voyais pas le fleuve, mais l'odeur de l'eau boueuse et du golfe était reconnaissable entre toutes.

J'étais passée des couloirs étouffants de Presby au cœur du Quartier Français.

Au centre du quartier, les jardins de la place constituaient un lieu paisible et accueillant – une oasis de verdure avec des pelouses, des arbres et des bancs isolés, entourée de grilles noires aux pointes en fer forgé, au milieu de laquelle trônait la statue équestre restaurée d'Andrew Jackson.

Je trouvai un long banc dans un coin tranquille. Les buissons derrière moi s'étendaient jusqu'à la grille qui séparait la place de la rue. Installée à l'ombre d'un arbre, j'étais assez loin du sentier en brique pour que personne ne puisse apercevoir mes larmes de colère et de frustration.

On ne verrait qu'une fille en nage, vêtue de noir et dotée d'étranges cheveux blancs, étendue sur un banc, un bras sur le visage.

Une simple fille, se reposant sur un banc.

J'avais dû attendre trois jours avant de commencer mes cours. J'avais passé la majeure partie de ce temps quasiment sans dormir, à faire les cent pas et à me ronger les ongles en pensant à Violet et à mon père. Je *voulais* tant aller à l'université que j'avais fait irruption au milieu de la réunion du Conseil des Neuf du Novem pour exiger d'entrer à Presby.

Cette pensée me fit rire. Je voulais tout apprendre sur Athéna : comment la retrouver, comment la vaincre et sauver ceux que j'aimais. Je voulais être préparée le mieux possible. Et dans le même

temps, une partie de mon être, frustrée et extrêmement impatiente, ne souhaitait qu'une chose : dire « je vous emmerde » et foncer dans le tas.

Seulement voilà, je ne savais pas dans quelle direction foncer.

Mes inquiétudes au sujet de Violet, de mon père et de ma malédiction – qu'il me restait encore à accepter – me rongeaient, et je laissais faire. J'étais en train de perdre de vue mon objectif, d'oublier l'essentiel.

Je devais me concentrer sur Presby, le savoir, l'entraînement et la bibliothèque secrète.

L'établissement du Novem couvrait toute la scolarité (le primaire, le secondaire et quatre années d'université privée) et occupait non seulement le bâtiment du Presbytère, mais également plusieurs immeubles de part et d'autre de St Ann Street. Tout le savoir du Novem, toutes ses ressources se trouvaient là...

Et même si je répugnais à l'admettre, l'un de ses principaux enseignants était ce salaud de Bran.

Je lui en voulais de m'avoir poussée à bout, au cœur de ce que j'appréhendais le plus. Mais en fin de compte, il avait eu raison de le faire. Il savait ce qu'il faisait. Même après une seule séance d'entraînement, c'était de loin le meilleur entraîneur que j'aie jamais eu. Je savais que ma colère était déplacée, que ce n'était en fait que de la peur.

La seule lueur d'espoir que j'avais de vaincre Athéna reposait sur ma malédiction et pourtant... l'idée d'exploiter cette *chose* qui m'habitait m'horrifiait.

Je la rejetais et, au fond de moi, j'étais terrifiée à la pensée qu'elle prenne le dessus et me transforme en monstre avant mes vingt et un ans, âge auquel la malédiction se manifesterait pleinement, si je commençais à jouer avec mon pouvoir tout de suite. Une fois la gorgone lâchée, je ne serais plus capable de la contrôler.

Je voulais rester... moi.

Un sanglot s'étrangla dans ma gorge et une vague de désespoir me submergea.

Une fille sur un banc.

Cela me fit rire, et je reniflai puis m'essuyai le visage avec mon bras. C'est ça, une fille ordinaire, avec une déesse grecque psychotique aux fesses, une malédiction suspendue au-dessus de la tête et un père et une amie à délivrer...

Au bout d'un moment, appuyant mes paumes sur mes paupières, je ravalai mes inquiétudes et chassai mon chagrin en contrôlant ma respiration.

— Les premiers jours sont toujours un peu difficiles, hein ?

J'ôtai ma main et jetai un coup d'œil. Debout dans l'herbe, les mains croisées dans le dos, Michel Lamarlière, mon tuteur légal pour les six mois à venir, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'atteigne mes dix-huit ans, me regardait de ses yeux gris pleins de bonté. Ce type avait une présence et une allure évidentes. Le pouvoir et la connaissance semblaient émaner de tous les pores de sa peau. Et le tatouage qui serpentait sur le côté de son cou, de son oreille et de sa tempe ne faisait que renforcer cette image.

Parmi les neuf dirigeants du Novem, il tenait parfaitement son rôle de chef de la maison Lamarlière, une famille de sorciers. Dans son monde, il était une sorte d'exception ; généralement, dans les familles de sorciers, le pouvoir se transmettait de mère en fille, mais il arrivait de temps à autre qu'il soit transmis à un homme. Michel était l'un d'entre eux. Et son fils Sebastian également...

Quand on regardait Michel, il était difficile de ne pas voir les cheveux noir corbeau de Sebastian et ses yeux gris tourmentés. Et plus difficile encore de ne pas ressentir une impression désagréable d'embarras mêlé de regrets. Depuis la disparition de Violet, Sebastian et moi ne nous étions pratiquement pas parlé. Et maintenant qu'il avait vu en direct ce que j'allais devenir... eh bien,

j'étais à peu près sûre que, s'il avait éprouvé un quelconque intérêt pour moi, celui-ci s'était évanoui sur-le-champ.

Je m'assis, ôtai mes pieds du banc et m'essuyai le visage.

— Premier jour ou pas, je ne suis pas sûre qu'il y ait des moments où ça se passe bien au Donjon.

— Ah. Le Donjon. Voilà qui explique bien des choses.

Il désigna le banc.

— Tu permets ?

Je haussai les épaules et me poussai.

— Si l'odeur ne vous dérange pas.

— On finit toujours en nage après une séance d'entraînement avec Bran. J'imagine qu'il a été assez dur avec toi.

Michel s'assit.

— Le mot brutal conviendrait peut-être mieux, répliquai-je en regardant fixement l'herbe. Il ne perd pas de temps, pas vrai ?

— Il fait parfaitement bien son travail. Le mot « échec » n'existe ni dans son vocabulaire ni dans son cœur. Si ton objectif est d'apprendre vite, tu ne trouveras pas de meilleur professeur. À part moi, bien sûr. Mais comme tu as séché mon cours, tu es obligée de me croire sur parole.

Je lui jetai un coup d'œil et fis la grimace en réalisant que le cours que j'avais raté était celui de Michel.

— Désolée.

Il leva le visage vers le ciel et ferma les yeux.

— Cela m'a servi d'excuse pour quitter la salle de classe et profiter du soleil.

Michel avait passé dix ans dans les geôles d'Athéna. Je comprenais qu'il saute sur toutes les occasions pour se retrouver à l'air libre.

— De toute façon, mon assistant devait voir les élèves. Demain, je ferai en sorte qu'on intervertisse tes cours. Celui de Bran doit être le dernier de la journée.

— Merci.

Ce serait super de pouvoir filer juste après le Donjon. Mais un peu moins de passer toute la journée à redouter le cours de Bran.

— Et il est quoi, au juste ? Je veux dire, je sais qu'il est le chef de la famille Ramsay...

Michel se redressa légèrement et changea de position sur le banc de façon à se retrouver face à moi.

— On va faire un peu d'histoire, ça remplacera le cours. Comme tu le sais déjà certainement, Bran est un demi-dieu. Les Ramsey sont des descendants des dieux celtes et de leurs conjoints humains. Bran est l'arrière-petit-fils de l'ancien dieu de la guerre Camulus du côté paternel. En tant que descendant direct, il est le chef de la famille, qui est assez nombreuse. Atouts, points faibles, tous les traits de caractère se retrouvent sous des formes différentes chez ses membres, comme dans n'importe quel arbre généalogique... Bran a la chance de posséder de nombreux attributs de son ancêtre divin.

Je ricanai.

— J'imagine.

— Tu n'es pas étonnée d'apprendre qu'un de ses ancêtres est un dieu de la guerre, n'est-ce pas ? dit Michel avec un petit rire. Bran est doté d'une force, d'une vitesse et d'une agilité hors norme, et d'une extraordinaire longévité. Au fond, c'est un guerrier, un digne descendant de son arrière-grand-

père, si tu veux.

Je secouai la tête, abasourdie, en pensant à mon ancienne vie qui me paraissait si loin à présent, même si cela faisait peu de temps que j'étais à New 2. Jamais je n'aurais imaginé que les légendes et les mythes comportaient autant de vérité et de faits méconnus. Ni que je faisais partie de ces mythes.

Cependant, j'étais certainement moins surprise par l'existence du surnaturel que quelqu'un vivant à l'extérieur de la Limite. Même lorsque j'étais enfant, je savais que le paranormal existait parce que j'avais grandi avec et l'avais expérimenté à de nombreuses reprises quand je me coupais ou me teignais les cheveux, et que je les retrouvais le lendemain avec leur longueur et leur couleur d'origine. Et puis il y avait le fait que mes yeux bleu-vert soient plus brillants qu'ils ne l'auraient dû...

Pendant la nuit et aux petites heures du matin, je laissais mes pensées vagabonder et réfléchissais à la vérité, aussi folle soit-elle. Mais en fait, avais-je un autre choix que de mettre un pied devant l'autre ? Je n'étais pas du genre à me laisser aller à des crises de nerfs. Enfant, j'avais souffert et j'avais été maltraitée, et ces expériences m'avaient formée et rendue capable de supporter tout ce à quoi j'avais été confrontée par la suite. Si j'avais pu surmonter *ça* en gardant un esprit sain, je pouvais supporter n'importe quelle connerie paranormale se présentant à moi.

— Demi-dieu, poursuit Michel, n'est peut-être pas le terme qui convient car, à notre connaissance, il ne reste pas d'êtres moitié dieu moitié humain, mais cela fait si longtemps que nous utilisons ce mot qu'aujourd'hui il s'applique à tous les descendants de divinités.

— Et pourquoi les gens mettent-ils les demi-dieux et les métamorphes dans la même catégorie quand ils parlent des familles du Novem ? demandai-je.

Le Novem était constitué de trois familles de vampires, trois familles de sorciers et trois familles de demi-dieux/métamorphes. Il existait bien d'autres familles à New 2, mais ces neuf-là étaient celles qui avaient rassemblé assez d'argent et de pouvoir pour acheter La Nouvelle-Orléans, de nombreuses années auparavant.

— Très souvent, les termes « métamorphes » et « demi-dieux » sont interchangeable, car la capacité de changer de forme fait partie des dons qu'un ancêtre divin peut transmettre.

Il arqua les sourcils.

— C'est le genre de choses que tu apprendrais si tu venais à mon cours.

Je lui jetai un coup d'œil et haussai les épaules en souriant.

— Est-ce qu'ils sont immortels ? Est-ce que Bran est immortel ?

Michel secoua la tête.

— Personne n'est vraiment immortel, Ari. Ils ont une vie extrêmement longue, bien sûr, mais les dieux eux-mêmes peuvent être tués. Par des dieux rivaux ou par (il me regarda) un tueur de dieux comme toi. La véritable immortalité n'est peut-être qu'un mythe.

Je ris. C'était tout ça qui était un mythe. Tout ce que j'avais appris sur New 2 et sur le Novem donnait l'impression de plonger dans les pages de la *Mythologie de Bulfinch*. Je me frottai le visage.

— Tu te sens un peu comme *Alice au pays des merveilles*, je suppose ?

Je me redressai sur mon siège et étendis les jambes devant moi.

— Vous n'imaginez pas à quel point.

— Rentre chez toi ; repose-toi un peu. Ma famille s'est occupée d'installer des défenses – des protections magiques – autour du manoir en ruines que tu considères comme ta maison, mais j'aimerais bien que tu réexamines mon offre...

— J'aime le Garden District et mon manoir en ruines.

Il fronça les sourcils, secoua la tête comme s'il ne comprenait pas.

— Mon fils dit la même chose. Fais bien attention. Reste sur tes gardes. Tu as ton épée, dit-il en désignant de la tête la lame du *τέρας* attachée à ma cuisse. Et ceux qui sont chargés de te suivre où que tu ailles.

Première nouvelle.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— C'est une protection. Tu ne les verras pas, tu ne les entendras pas, mais ils seront là pour te défendre. Et ce n'est pas négociable. On ne sait pas vraiment ce qu'Athéna a l'intention de faire de toi. Je pense qu'elle va te laisser mariner un moment, t'inquiéter au sujet de tes amis et de ton père afin de te briser psychologiquement, mais avec elle, on ne sait jamais. Il vaut mieux que tu sois protégée à chaque instant.

Il me tapota le genou et se leva.

— Rentre à la maison, Ari. Repose-toi. Mange. Je suis sûr qu'une dure journée t'attend demain à Presby.

Je roulais des yeux, mais lui fis un sourire d'adieu qui s'évanouit lentement, en même temps que sa silhouette s'éloignait et que mes pensées s'apaisaient. Rien ne pouvait être plus dur que de se retrouver face à Athéna. À côté de ça, Presby ressemblait à une promenade de santé.

Tout le monde sait ce que tu es maintenant. Les paroles de Bran résonnaient dans ma tête.

Les bruits réguliers du tramway cognant sur ses rails me plongeaient dans un état méditatif. Pendant que le véhicule m'emmenait de St Charles Avenue au Garden District, je regardais par la fenêtre.

En descendant devant le Presbytère ce matin-là, j'avais regardé les élèves se précipiter à l'intérieur et j'avais tout de suite remarqué les regards en coin. On me reconnaissait. On murmurait dans mon dos, on m'observait par en dessous dans la salle de classe, à la cafétéria, mais ce n'était pas seulement à cause de mes cheveux blancs ou de l'éclat anormal de mes yeux couleur sarcelle.

Ce n'était pas ça du tout.

L'apparence n'avait plus tellement d'importance. Elle en avait énormément de l'autre côté de la Limite, où tout ce qui était différent vous mettait à l'écart, mais ici, à New 2, ce qui était choquant était à l'intérieur, pas à l'extérieur. Et de toute évidence, la rumeur se répandait à toute vitesse.

J'imagine qu'après la bataille avec Athéna il m'était impossible de cacher qui j'étais.

Un jour, j'avais dit à Violet de ne jamais changer.

Toi non plus, tu ne devrais pas changer, tu sais, m'avait-elle répondu à sa manière étrange et perspicace.

Et pourtant, je ressentais ce besoin terrible et ardent d'être acceptée et considérée comme quelqu'un de normal. Mon assistante sociale aurait dit que c'était dû à mon enfance, au fait que j'avais été abandonnée et ballottée d'une famille à l'autre. Je savais que quelque chose en moi ne tournait pas rond et qu'il me manquait des cases. Je savais que j'avais des problèmes. Je savais même ce qu'il convenait de faire pour m'améliorer, mais pour ce qui était de réparer le *truc* que j'avais en moi, là, je n'avais pas encore trouvé la solution.

Le tramway ralentit. Je me dépêchai de mettre ma capuche ; la sueur de l'entraînement avait séché sur ma peau et j'avais froid.

Le soleil, qui amorçait à peine sa descente à l'horizon, baignait la rue d'un voile doré. Je descendis du wagon et traversai St Charles Avenue en remarquant que de nouvelles maisons étaient occupées, probablement restaurées par le Novem et louées aux gens qui continuaient à arriver à New 2 par troupes entières pour fêter le carnaval.

Après tout, c'était la saison.

En dehors de ça, le Novem n'avait pas encore jeté son dévolu sur le Garden District. Mais ses membres finiraient par venir et commenceraient à retaper les maisons, à se les approprier et à mettre à la rue les orphelins et les *doués* indépendants (les gens comme nous, dotés de pouvoirs et n'appartenant pas au Novem).

Mes bottes crissaient sur le trottoir défoncé tandis que je remontais Washington Avenue. Quand on quittait St Charles Avenue pour prendre une rue transversale, on avait l'impression d'entrer dans un autre monde, un endroit sombre, sauvage et désolé où les grandes maisons, les arbres et les plantes grimpantes occultaient les rayons du soleil.

Les jardins étaient envahis par la végétation, la mousse espagnole mêlée aux plantes luxuriantes poussait sans retenue, les manoirs abandonnés tombaient en ruines sans rien perdre de leur élégance et de leur grandeur... Pour moi, c'était le plus bel endroit au monde.

De vieux chênes penchaient de chaque côté de la rue et leurs branches tordues formaient avec la mousse qui retombait un tunnel sombre et inquiétant qui obstruait la majeure partie de la lumière. Ici et là, des traits de brume dorée traversaient l'épaisse voûte transformant Washington Avenue en une forêt de jeunes arbres arachnéens.

J'avancai en zigzaguant au milieu de la route, passant sans cesse de l'ombre à la lumière jusqu'à ma destination : le cimetière Lafayette.

Le cimetière *marécage* Lafayette.

La Cité des morts.

Le Royaume des petites bêtes.

L'odeur de pourriture qui émanait des feuilles mortes et du sol mouillé était si forte que je sentais l'atmosphère humide et corrompue au fond de ma gorge.

L'arche de l'immense portail se dressait devant moi. Sans les plantes grimpantes qui la recouvraient, j'aurais pu y lire CIMETIÈRE LAFAYETTE N° 1. L'un des battants de la grille était ouvert, invitant à entrer, mais je m'arrêtai dans la rue. Je n'étais pas revenue là depuis la disparition de Violet.

Je restai un long moment à regarder le portail ouvert, les tombes de l'autre côté et le mur en ruines qui entourait autrefois cet endroit. Quelque temps après les ouragans – que les gens d'ici appelaient les Sœurs jumelles –, on avait érigé une haute grille en fer autour du cimetière pour contenir les décombres et ce qui restait de l'enceinte d'origine.

Je ne sais pas trop si le but était d'empêcher les gens d'entrer ou ce qui était à l'intérieur de sortir.

Me mordillant la joue, j'essayai de trouver le courage d'entrer et, par la même occasion, de faire taire l'angoisse que ce lieu éveillait en moi. Il m'évoquait une foule de souvenirs récents. De mauvais souvenirs. Redressant les épaules, je finis par franchir la porte en baissant la tête pour passer sous les plantes grimpantes.

L'allée autrefois pavée qui s'étendait devant moi était jonchée de morceaux de béton, d'ossements recouverts de mousse, de décombres et de feuilles. Elle était flanquée de tombeaux et de caveaux dont certains, toujours intacts, me dépassaient de plusieurs dizaines de centimètres. D'autres étaient complètement effondrés.

C'était là que j'avais affronté Athéna et que j'avais inhalé l'os broyé de l'orteil d'Alice Cromley, la célèbre voyante créole. Cette poudre m'avait montré en quoi consistaient ma malédiction et l'horreur que mon ancêtre Méduse avait vécue.

Je passai devant le lieu où Daniel, l'assistant de Joséphine Arnaud, avait été tué pendant la bataille contre Athéna. Sur une petite branche, un lambeau de vêtement s'agitait dans la brise, probablement arraché pendant le combat. Partout on distinguait des traces de lutte, des feuilles éparpillées, des éclaboussures de sang séché sur le marbre...

Mon regard se posa sur la branche basse et tordue sur laquelle Athéna s'était assise, puis sur la tombe où elle avait offert un spectacle à couper le souffle dont j'étais la vedette. L'image d'Athéna, la déesse de la guerre, démente et sociopathe, perchée les pieds dans le vide au sommet du tombeau en marbre fendu, surgit devant mes yeux. Je m'arrêtai.

« Et si on se contentait de leur montrer ? Un avant-goût... une vision... juste assez pour te prouver, chère Ari, que tu n'as rien à faire ici... »

Au moment où les éclairs de pouvoir verdâtres avaient jailli de ses mains pour me soulever du sol humide, ses yeux luisaient de brutalité et d'arrogance. Je m'étais mise à flotter dans l'air comme sur un plan d'eau, mes cheveux s'étaient défaits et éparpillés comme des vagues blanches.

Et puis ce fut la douleur. Le cuir chevelu en feu. Le cœur battant à tout rompre. La peur primitive et nue quand quelque chose commença à s'agiter sous mon crâne, s'éleva en ombres laiteuses et tortueuses semblables à des serpents – vision répugnante et terrifiante de ce qui allait m'arriver.

Mes amis m'avaient considérée avec horreur. C'était exactement ce qu'Athéna voulait. Ma place était auprès d'elle, avait-elle dit. Et Sebastian ne pourrait jamais, au grand jamais, s'intéresser à quelqu'un comme moi. Mes paupières se fermèrent tandis que s'estompait dans mon esprit l'atroce réalisme de ce souvenir.

Je repris ma progression et, tout en fouillant le cimetière, je m'autorisai enfin à penser à Sebastian. Le peu de temps que nous avons passé ensemble avait été spontané et insensé, un véritable bras d'honneur à un monde et à une vie gâchés. Rien de mieux pour s'évader du réel.

Je savais très bien pourquoi j'avais pris le risque de me laisser aller lorsque je m'étais réveillée dans les bras de Sebastian et que son regard avait plongé dans le mien.

Cela s'appelait la solitude. Mâtinée d'un peu de désespoir, peut-être. Et cela m'avait semblé bien. Normal.

J'étais seule dans cette ville et je flippais à cause de ce que j'avais appris sur ma mère et, plus encore, du chasseur que j'avais tué. Sebastian était là. Il m'avait vue. *Moi*. Comme il était doué d'empathie, j'imagine qu'il avait deviné de nombreuses choses ce jour-là : nous étions tous les deux des êtres différents, des solitaires. Et c'est peut-être cela qui lui avait permis à lui aussi d'ignorer les obstacles et de vivre le moment présent.

Je soupirai. Je n'avais aucune idée de ce qu'il ressentait à cet instant, ni de ce qu'il pensait. Athéna leur avait montré ce que j'allais devenir et, sous le choc, il avait eu un mouvement de recul et était devenu livide. Quelle bêtise d'avoir été attirée par l'idée d'une relation avec lui comme une abeille par du miel ! Il avait fui, et même s'il était revenu avec des renforts, cela ne voulait pas dire que je l'intéressais toujours. Comment serait-ce possible maintenant qu'il avait découvert ce que j'étais ? Qui pourrait accepter ça ?

Une seule personne ne s'était pas enfuie ce jour-là dans le cimetière. Violet.

Ma gorge se serra et mes yeux se mirent à piquer. Courbant le dos, j'accélérai le pas.

Cette petite fille gothique au teint pâle, avec ses cheveux courts et noirs, ses yeux sombres, son nez mutin et ses crocs qui donnaient le frisson, avait relevé son masque de carnaval sur le sommet de sa tête et m'avait regardée avec émerveillement.

Avec émerveillement, bon sang !

Je ravalai des larmes de colère et m'essuyai le nez sur ma manche.

Ils avaient fini par revenir – Dub, Crank, Henri et Sebastian. Et ils m'avaient acceptée tout en sachant ce qui était tapi en moi, même en ce moment. Mais rien au monde ne valait l'acceptation totale de Violet.

Elle avait lancé son petit corps sur Athéna et poignardé la déesse de la guerre en plein cœur. Puis elles avaient disparu, Violet accrochée au dos de son adversaire.

L'étrange gamine avait essayé de me protéger. Je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour la retrouver.

Tout.

Cette pensée me ramena à ce pour quoi j'étais là. J'escaladai un gros tas de débris de marbre, d'os, de boîtes funéraires et d'urnes en faisant très attention à l'endroit où je posais les pieds.

Arrivée au sommet, je repris mon équilibre, puis observai l'autre bout du cimetière.

Il y avait des cyprès à l'extrémité sud, à l'endroit où la terre s'était affaissée et où l'eau stagnante avait formé un petit marécage d'eau saumâtre en plein milieu du Garden District. Tout était recouvert d'un voile d'humidité.

Des pierres tombales affleuraient à la surface de l'eau noire, à côté des courtes racines noueuses des cyprès, et de longues vrilles de mousse espagnole, semblables à de la dentelle, pendaient des branches au-dessus.

Un éclair blanc attira mon attention. Mais ce n'était qu'une grue qui secouait ses plumes.

Je glissai au bas du monticule et m'approchai du bord du marécage. À chaque pas, mes bottes s'enfonçaient davantage dans la terre meuble.

J'espérais que quelque part, dans ce marais sombre, se trouvait l'alligator blanc de Violet. Le cimetière était le dernier endroit où nous l'avions vu.

Je criai son nom tout en me sentant un peu bête. Surprise, la grue s'envola. Il y eut du mouvement dans les branches et l'eau se rida.

J'attendis. Et puis... plus rien.

Je devais récupérer Pascal pour Violet, le temps de trouver le moyen de la délivrer. Et je priais pour qu'il ne se soit pas enfui en se dandinant vers un lieu inconnu.

Comme les rayons du soleil déclinaient rapidement, je remontai la rangée de tombeaux, puis pris la direction de l'est et regagnai le portail. Profondément déçue, je traversai la rue sombre et me dirigeai vers le manoir délabré que je considérais désormais comme mon chez-moi.

Alors que je remontais le long des quatre pâtés de maisons entre Coliseum Street et First Street, les dernières lueurs du jour cédèrent la place à l'obscurité. Il n'y avait pas de lampadaires, pas de circulation. Seules les maisons occupées étaient éclairées derrière leurs vitres crasseuses, leur donnant un air chaleureux et vivant. Elles paraissaient monter la garde dans une mer de ténèbres. Se promener dans le Garden District la nuit demandait un certain courage.

En traversant la chaussée, je levai les yeux, comme chaque fois que je regardais mon nouveau foyer. Le manoir à deux étages, de style italien, dominait l'angle avec ses deux porches entourés d'une balustrade en fer. La peinture mauve était passée et écaillée, et si les fenêtres étaient encore encadrées de volets noirs, certains d'entre eux étaient de travers et tenaient à peine au mur.

Un sentiment de bien-être m'envahit quand je mis le pied sur le trottoir.

La pelouse était colonisée par les mauvaises herbes et la grille autour de la maison était à peine visible sous les montagnes de plantes grimpantes. Cependant, l'endroit avait du caractère et du charme. Avec Crank, Henri, Dub, Violet et Sebastian, nous nous y sentions chez nous. Certains nous qualifieraient de squatters, d'inadaptés, à la marge de la société du Novem. Et ils auraient raison.

Une odeur d'épices s'échappait de la maison. J'ouvris la porte principale et pénétrai dans le vaste vestibule doté d'un escalier large et majestueux surmonté d'un énorme lustre en fer forgé. La Crypte, la salle à manger à l'allure gothique, se trouvait à ma droite et le salon à ma gauche.

Dans ce climat humide et chaud, les boiseries de la maison étaient en train de pourrir. Le papier peint, de qualité, se décollait presque partout. Les moulures fissurées s'écaillaient par endroits, surtout quand l'un d'entre nous claquait une porte. Le 1331 First Street me faisait penser à une belle du Sud ruinée refusant de reconnaître qu'elle est fauchée comme les blés.

Mon estomac grondait. Entendant des voix dans le salon, je m'y dirigeai.

Installé sur le sol, Dub était en train de trier des objets ramassés dans des tombes et entassés sur la table basse. Crank était calée dans l'un des fauteuils en face du canapé, ses tresses dépassant de sa casquette de chauffeur de taxi, et son habituelle salopette tachée de graisse.

Assis sur le petit canapé, penché, les avant-bras sur les genoux, Sebastian discutait avec Dub. À mon arrivée, il se tut et releva la tête. Son regard gris m'alla droit au cœur et je me sentis toute légère. Les yeux de Sebastian avaient la couleur de la brume et de l'argent. Sa peau pâle, ses cheveux noir corbeau et ses lèvres rouge sombre, alliés à une attitude rebelle et une âme de poète, m'attiraient comme une force mystérieuse et magnétique.

Crank m'avait dit que Sebastian pouvait ressentir les émotions des autres. Quand il me regardait, j'avais effectivement l'impression qu'il savait voir, au-delà des apparences trompeuses, la fille que j'étais réellement. Avec tous ses secrets, ses peurs, ses espoirs, ses rêves et ses croyances – toutes

ces choses que je n'avais jamais laissé deviner à personne.

Des pas retentirent sur le parquet derrière moi. Quittant Sebastian du regard, je vis Henri entrer dans la pièce avec une grosse marmite en inox. Je le suivis jusqu'à la table basse, où il posa le faitout à côté du butin de Dub. Il portait une pile de bols en plastique suspendus à son doigt et des cuillères en argent dans le creux de sa main.

— C'était comment, Presby ? demanda Crank.

Je laissai glisser mon sac sur le sol et m'affalai à une extrémité du canapé pendant qu'Henri s'installait à l'autre bout.

— Fatigant.

Crank ricana.

— Et tu voulais nous convaincre d'y aller. N'importe quoi, Ari. N'importe quoi !

À vrai dire, j'aurais eu du mal à soutenir ce point de vue à présent. Presby était un établissement guindé, arrogant et pas du tout destiné à des gens comme moi. J'imaginais très bien l'épreuve que cela représenterait pour Crank et pour Dub. Ils n'étaient peut-être pas très instruits, mais j'aurais bien aimé voir les gamins du Novem réparer un moteur, gagner leur vie et se nourrir grâce à leur seule ingéniosité.

Mon estomac gronda de nouveau.

— Tiens. (Henri poussa vers moi un bol de haricots rouges et de riz.) *Bon appétit**¹.

— *Merci**, dis-je en utilisant l'un des rares mots français que je connaissais.

La nourriture était chaude et épicée, en un mot, délicieuse.

Après quelques bouchées, je demandai à Dub en montrant les objets pillés entassés sur la table :

— Encore des trucs pour Spits ?

— Ouais.

Il se gratta le crâne sous ses cheveux blonds à la coupe afro et fronça les sourcils. Sa peau mate se ridait sur son front.

— Pas terrible comme butin. Quelques dents en or qu'il pourra fondre, quelques bijoux... Il va falloir que j'y retourne demain matin à la première heure.

Spits était un type du Quartier Français qui achetait tout ce que Dub récupérait dans les cimetières. Il nettoyait les objets de valeur, puis les revendait aux touristes dans son magasin d'antiquités. Ses clients ne savaient absolument pas qu'ils achetaient et portaient des trucs dérobés à des morts.

— Pourquoi si tôt ? demandai-je.

Il leva ses yeux verts.

— Le carnaval. Les touristes arrivent en masse, donc Spits achète. Ils ont de l'argent à dépenser, alors...

Il sortit quelque chose de sa poche et le lança par-dessus la table.

Un morceau de métal m'atteignit à la poitrine et atterrit sur mes genoux.

— Qu'est-ce que c'est ?

— J'ai pensé que ça te plairait.

Dub haussa les épaules et recommença à trier.

Je ramassai la bague.

— Elle a un croissant de lune sur le dessus, expliqua Crank. Comme ton tatouage.

J'effleurai le petit croissant noir tatoué sur ma pommette droite. Je portais également autour du cou une lune en platine accrochée à un ruban noir. Autrefois, on appelait La Nouvelle-Orléans la ville du Croissant et cela faisait longtemps que j'avais choisi ce symbole, parce qu'il me rappelait

d'où je venais, ma mère et l'endroit où j'étais née.

Je lui tendis la bague en m'efforçant de ne pas avoir l'air trop dégoûtée.

— Je te remercie pour l'attention, mais je refuse de porter un objet pris sur un cadavre.

— Et c'est la fille qui a inhalé l'os de l'orteil d'Alice Cromley qui dit ça..., marmonna Henri, la bouche pleine.

Je lui lançai un sourire narquois.

— Il s'agissait d'un morceau d'os broyé ; c'est pas comme si j'avais englouti un doigt entier.

Alors que je détournais les yeux, je surpris le petit sourire de Sebastian. Il secoua la tête en direction d'Henri, puis se remit à manger.

— T'inquiète, me dit Dub. La bague vient d'une maison d'Audubon Place. Tu sais, la grande bâtisse blanche à l'angle.

— Il l'a trouvée en m'aidant à débarrasser la maison des rats et des serpents, ajouta Henri. Certaines familles du Novem sont en train de se réinstaller dans ces énormes baraques. Je crois qu'elles habitaient là avant. Mais faut se méfier. Après, elles envahiront le Garden District et on sera foutus ; on sera tous obligés d'aller vivre dans les ruines.

Il lâcha tout bas un chapelet de ce que j'imaginai être des jurons français.

Je fis rouler la bague dans ma main. Elle était lourde, en argent, et ornée d'un pâle croissant de lune taillé dans une pierre bleutée que je ne connaissais pas.

— Elle me plaît beaucoup. Merci, Dub.

La bague m'allait au majeur de la main gauche. Je la gardai au doigt et finis de manger.

Henri jeta un regard noir à Dub. Ses yeux d'une étrange couleur brun-jaune lançaient des éclairs.

— On était *censés* ne pas toucher au contenu de la maison. Il vaudrait mieux pour toi que le Novem n'ait pas la liste de ce qu'il y avait dans ce coffre, sinon, je vais me retrouver au chômage. Et dans ce cas (il pointa sa cuillère dans sa direction) toi et moi, on aura une petite explication.

Dub roula des yeux, laissa échapper un ricanement incrédule et prit un bol.

Au début, je n'étais pas très fan de l'attitude autoritaire d'Henri, mais une fois qu'on s'était habitué à son caractère revêche, on s'apercevait que c'était un type bien. Il avait un côté bourru qui me plaisait. *Bien sûr, ça ne lui ferait pas de mal de se raser et de se faire couper les cheveux*, pensai-je. Et puis il avait des yeux brillants et perçants comme ceux d'un rapace...

— C'est super bon, Henri, réussit à dire Crank la bouche pleine.

— Attends de voir la pagaille que j'ai laissée dans la cuisine.

Henri posa les pieds sur le bord de la table, l'air assez content de lui.

— Je fais la bouffe. Les gosses nettoient.

Dub leva la tête en plissant les yeux et laissa retomber sa cuillère dans son bol avec un air extrêmement agacé.

— Merde, Henri ! T'as pas besoin de foutre un bordel pareil chaque fois que tu cuisines. On sait bien que tu le fais exprès.

Il se laissa tomber en arrière en se carrant dans son fauteuil et tira son bol à lui.

— Ouais, marmonna Crank. Tu peux le dire.

Henri eut un petit rire et avala une bouchée, tout content d'avoir mis les petits en rogne comme un vrai grand frère.

Après le repas, j'aidai à ranger le bazar dans la cuisine. Alors que Dub et Crank bavardaient sans arrêt, Sebastian et moi travaillions en silence. De temps en temps, il souriait en entendant leur conversation ou secouait la tête. Il semblait de bien meilleure humeur que juste après la disparition

de Violet.

Une fois la cuisine propre, je montai dans ma chambre au premier étage, où un petit feu brûlait déjà dans la cheminée en marbre.

Dub, probablement, pensai-je en me débarrassant de mes dagues, puis de mes vêtements.

Vous savez ce qu'il y a de super dans les vieux manoirs ? Les chambres avec salle de bains attenante. Car même si personne ne buvait l'eau sans l'avoir fait bouillir avant, on pouvait se doucher et utiliser les toilettes. Le principal réseau de distribution était en état de marche et, tant que les tuyaux d'arrivée et d'évacuation de la maison étaient intacts, on avait l'eau courante.

Je me douchai, notant au passage quelques bleus légers dus à l'amabilité de Bran, puis j'enfilai un pantalon de pyjama et un tee-shirt. Après avoir relevé mes cheveux mouillés en chignon, je m'installai sur mon sac de couchage.

— Je peux te trouver un matelas pour ton lit, maintenant qu'on est sûr que tu restes, dit Crank en jetant un coup d'œil par la porte.

— Avec le sac de couchage, ça va très bien. Te dérange pas.

— Ça me dérange pas. Si j'en trouve un, je le piquerai pour toi.

Je souris.

— OK, merci.

Je m'allongeai. À part la lumière du feu, la pièce était plongée dans l'obscurité. Je glissai les mains derrière ma tête et observai les ombres qui dansaient sur le médaillon de plâtre au plafond en me demandant comment se déroulerait la journée du lendemain à Presby.

1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

— La dernière recrue de Presby soulève une question importante...

Oh non, encore un.

Je posai le front sur ma table avec un bruit sourd. Toute la journée, dans presque chaque cours, les professeurs avaient attiré l'attention sur moi. J'imagine que s'ils m'avaient laissée tranquille la veille (tous sauf Bran), c'était parce que c'était mon premier jour, car apparemment, aujourd'hui, j'étais une cible rêvée.

— ... et en dépit de mon intention de traiter de la Guerre des Panthéons plus tard au cours du semestre, il me semble préférable de le faire tout de suite, à la lumière des récents événements. Aujourd'hui, nous évoquerons Athéna. Après tout, elle est notre ennemie, quelqu'un qu'il vaut mieux connaître. Qui peut me parler d'elle ?

Le professeur d'histoire, Mme Cromley, sans doute apparentée à la famille des sorciers du même nom appartenant au Novem, appuya sa hanche contre le bureau et croisa les bras sur sa poitrine. Âgée d'un peu plus de quarante ans, elle était jolie, fine et avait une allure d'intellectuelle.

Quelqu'un parla derrière moi.

— Athéna était la déesse grecque de la sagesse, de la guerre, de la stratégie... euh...

Quand le silence fut retombé, Mme Cromley encouragea le reste de la classe.

— Allons. Une autre idée ?

— De la justice.

— De la force ?

Comme la salle redevenait silencieuse, le professeur acheva :

— Elle était la déesse des arts, de l'agriculture, de l'artisanat, par exemple le tissage et la ferronnerie, des techniques, de la culture... Athéna était, et est encore, extrêmement intéressée par le savoir et la civilisation. Elle se vante d'appartenir non seulement à la civilisation hellénique, mais à toutes celles qui ont suivi. Si vous croyez qu'elle ne parle que le grec, qu'elle ignore tout des humains et qu'elle se promène avec une branche d'olivier à la main, revoyez votre copie.

À ces mots, il y eut quelques gloussements dans l'assistance.

Mme Cromley s'éloigna de son bureau et commença à marcher de long en large.

— Étant donné que nous sommes ses ennemis, on peut affirmer sans trop s'avancer qu'elle sait tout sur nous. Comment nous pensons, les choses qui ont de l'importance pour nous, ce que nous mangeons, la manière dont nous parlons, les armes et les technologies modernes que nous utilisons. Ce n'est pas une déesse engluée dans l'Antiquité. Son art, c'est la stratégie. Elle n'est pas arrivée où elle en est aujourd'hui en se montrant trop stupide ou trop hautaine pour se plonger dans notre mode de vie. Athéna est rusée, extrêmement intelligente et puissante. Elle était la championne des héros et

des êtres humains jusqu'au moment où (elle arrêta de marcher et marqua une pause pour ménager son effet) jusqu'au moment où, au cours du x^e siècle, elle tua Zeus et s'empara de son temple. Ainsi commença la Guerre des Panthéons. Quelqu'un peut-il me dire pourquoi elle a fait ça ?

Intéressée, je balayai la salle du regard. La plupart des élèves avaient un ou deux ans de plus que moi, car il s'agissait d'un cours de niveau fac. Pourtant, aucun d'eux ne connaissait la réponse.

— En vérité, finit par dire Mme Cromley, personne ne le sait. On ignore ce qui est à l'origine de leur querelle. On sait seulement qu'elle a été rapide, brutale et définitive. Certains pensent qu'il s'agit d'une longue lutte pour le pouvoir, d'autres que c'est une histoire de trahison. D'aucuns disent que le temps a une manière bien à lui de transformer les dieux en les rendant bons ou mauvais tour à tour sur des milliers d'années. Comme s'ils avaient des cycles de personnalité, si vous voulez.

« C'est pendant cette longue guerre qu'Athéna a commencé à transformer nos ancêtres en ce que nous appelons τέρας, ce qui veut dire « monstre » en grec. En fait, on sait qu'elle s'est constitué toute une armée de serviteurs pour servir sa cause pendant la guerre et que nombre d'entre eux sont morts au combat. Elle ciblait plus particulièrement les vampires, les sorciers, les métamorphes et les demi-dieux parce que leurs compétences naturelles lui permettaient de créer des τέρας très puissants. Elle a pris des sorciers et en a fait des harpies. Elle a utilisé les métamorphes pour fabriquer toutes sortes de créatures. Elle a enlevé des demi-dieux pour en faire des chasseurs immortels. Et elle a aussi utilisé des humains. Comme vous pouvez l'imaginer, tout cela nous a conduits à faire bloc pour affronter Athéna. Et quand certains de ses propres τέρας se sont retournés contre elle et sont venus rejoindre nos rangs, elle nous a mis sur la liste des êtres à éliminer et nous y sommes toujours.

Les ancêtres dont parlait le professeur Cromley appartenaient à une branche qui s'était écartée du tronc de l'arbre de l'évolution de l'humanité, il y avait très longtemps, pour donner naissance à des êtres d'un genre différent. Des vampires, des sorciers, des monstres... Et j'avais appris lors de mon court séjour dans les geôles d'Athéna que les prisonniers étaient classés en trois catégories : les Nés, qui étaient nés avec des pouvoirs, comme les vampires, les sorciers et les métamorphes ; les Devenus, créés ou transformés en quelque chose de grotesque par la Garce en personne ; et enfin les Beautés, qui étaient si sublimes qu'elles éveillaient la jalousie. À un moment ou à un autre, les Beautés rejoignaient le rang des Devenus pour satisfaire l'ego d'Athéna. Méduse était une ancienne Beauté.

Dans les ténèbres des cachots d'Athéna, on m'avait demandé si j'étais une Beauté. Cette pensée m'avait fait ricaner parce que, si l'on faisait exception de mes cheveux et de mes yeux, j'avais un visage normal. Pas laid. Pas particulièrement beau. Juste normal.

— Ari.

Je clignai des yeux.

— Oui ?

Le professeur Cromley me fixait en fronçant les sourcils.

— J'étais en train de parler à la classe de vos ancêtres. Les Gorgones.

— Oh..., répliquai-je lentement en regardant autour de moi et en me demandant ce qu'elle voulait que je dise. *Euh... eh ben voilà, c'est vraiment pas le pied d'être maudite et de savoir qu'un jour on deviendra un horrible monstre à la tête couverte de serpents.*

Athéna avait pourchassé toutes mes ancêtres. Pour quelle raison ? Parce qu'elles étaient telles qu'elle les avait *elle-même* faites ? Parce qu'elle avait peur du pouvoir qu'elle leur avait donné par erreur ? À cette seule pensée, mon sang se mit à bouillir et je serrai les poings.

Le professeur décida de poursuivre son cours sans mon intervention, et c'était mieux comme ça parce que je ne suis pas sûre que j'étais en état de parler à ce moment-là.

Athéna avait maudit la belle et dévouée Méduse et l'avait transformée en Gorgone, tout ça parce qu'elle avait été violée par un enfoiré de dieu sur le sol du temple immaculé d'Athéna au bord de la mer. Athéna en avait-elle voulu au dieu ? Absolument pas. La déesse de la *justice* en avait rendu Méduse responsable et, maudissant la beauté de mon ancêtre, l'avait transformée en un être si laid qu'il suffisait de poser le regard sur elle pour être changé en pierre.

Malheureusement, Athéna avait oublié d'exclure les dieux du pouvoir de Méduse.

La déesse de la sagesse avait créé une tueuse de dieux.

Quand elle s'en était rendu compte, elle avait chargé Persée de tuer sa création, ce qu'il fit. Mais aucun des deux n'avait pensé à l'enfant que la Gorgone avait cachée. Elle serait condamnée, comme sa mère, à avoir des yeux étranges et des cheveux couleur de lune, elle aurait le même destin et deviendrait un monstre à vingt et un ans, âge auquel Méduse avait été maudite.

Et c'est ainsi que tout avait commencé et s'était transmis de mère en fille, jusqu'à moi.

D'après la malédiction, il me restait moins de quatre ans à vivre.

J'étais destinée à donner le jour à une fille avant l'âge de vingt et un ans, et à être chassée par les fils de Persée. Soit je me suiciderais à l'instar de ma mère, soit je serais tuée, soit je deviendrais le monstre que je redoutais le plus.

Mais je n'étais pas comme celles qui m'avaient précédée.

Certes, j'étais la fille d'une Gorgone, mais mon père était un fils de Persée, un chasseur qui traquait et détruisait les créatures monstrueuses d'Athéna. Un chasseur de τέρας. Apparemment, cela faisait de moi un monstre d'un genre différent, qui n'avait pas besoin d'atteindre l'âge fatidique ni de devenir une Gorgone pour changer les gens en pierre. Je pouvais le faire d'un simple contact. *Ce qui ne veut pas dire que j'y arrive facilement.*

Mais j'essayais. Violet comptait sur moi. Mon père, qui avait trahi Athéna en tombant amoureux de ma mère au lieu de la tuer, comptait sur moi. Seigneur ! En ce moment même, la déesse était probablement en train de les torturer. Mes craintes et mon imagination se déchaînèrent et, tandis que le professeur Cromley continuait à parler d'Athéna, je me cramponnais de toutes mes forces à mon bureau.

— Les mythes anciens évoquent la bonté d'Athéna, disait-elle, son sens de la justice, son soutien aux humains et aux héros qu'elle choisissait d'aider. Cependant, même dans ces mythes, on trouve autant de mauvaises actions que de bonnes. Elle s'est montrée profondément injuste envers Méduse. Elle a rendu Tirésias aveugle uniquement parce qu'il l'avait surprise en train de se baigner. Et même dans l'Antiquité, elle était sujette à des crises de rage et de jalousie et s'adonnait à des actes inimaginables. Aujourd'hui, elle est connue pour les horreurs qu'elle inflige à des innocents, ses manipulations psychologiques, sa cruauté, ses tortures...

Brusquement, le cœur battant la chamade, je me levai en faisant crisser ma chaise sur le sol. Le professeur Cromley arrêta de parler. Avant même qu'elle n'ait eu le temps de me demander ce qui se passait, j'étais sortie avec mon sac à dos et je me retrouvais dans l'entrée.

Il se passait que les paroles du professeur me rendaient malade. Alors que Violet et mon père étaient entre les griffes d'Athéna, s'il y a une chose que je n'avais pas envie d'entendre, c'était à quel point la déesse était cruelle. Je le savais déjà. J'imaginais très bien ce qu'ils devaient endurer et je n'avais vraiment pas besoin de l'entendre de la bouche de quelqu'un d'autre.

Je me glissai dans les toilettes des filles, m'adossai contre la porte et tentai de reprendre mon souffle. Mes yeux pleins de larmes retenues me piquaient. J'allai devant le lavabo et m'aspergeai le visage d'eau, puis je me regardai dans la glace.

Qu'est-ce que j'étais en train de faire ? Comment pouvais-je imaginer une seule seconde que

j'étais capable de vaincre Athéna ? Je n'étais même pas David affrontant Goliath, j'étais une fourmi se mesurant à l'Everest.

Et pourtant, il fallait que je fasse quelque chose. Et Violet... Mon Dieu, ce n'était qu'une enfant. Son âge n'y changerait rien, Athéna lui ferait du mal.

La nausée se répandait en moi comme un nuage toxique. Je déglutis car je salivais d'une manière inquiétante.

Oh, Seigneur !

Serrant mon ventre, je fonçai dans des toilettes libres et vomis.

Les mains moites, je pris appui contre les parois de la cabine pour permettre à mon poulx déchaîné de retrouver un rythme normal.

La porte des toilettes s'ouvrit. Des pas légers résonnèrent sur le carrelage. Je tirai la chasse et sortis, passai à côté d'une petite fille et me dirigeai vers le lavabo pour me rincer la bouche et m'asperger de nouveau le visage.

Après m'être essuyée avec une serviette en papier, je défis mes cheveux et les secouai en respirant profondément pour tenter de chasser la nausée qui menaçait toujours.

Puis je levai les bras pour tresser les mèches encadrant mon visage avant de les ramener en arrière avec le reste de ma chevelure pour former un chignon serré. De cette manière, les cheveux de devant ne se détachaient pas et ne me tombaient pas dans les yeux quand je m'entraînais.

Je venais juste d'attraper une mèche et de la diviser en trois quand je remarquai dans le miroir le petit visage de la fillette qui m'observait. Elle était jeune, du même âge que Violet, avec des cheveux bruns lâchés et des yeux marron. Elle était habillée comme tout le monde à Presby : un pantalon ou une jupe noire et un chemisier à col blanc. Enfin, tout le monde sauf moi ; ce matin-là, j'étais venue à Presby vêtue de noir de la tête aux pieds.

Je la regardai dans la glace en plissant les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est naturel ? glapit-elle en ouvrant de grands yeux ronds.

— Mes cheveux ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Ouais, c'est naturel.

Je détestais mes cheveux depuis si longtemps que j'avais du mal à les voir de la même manière que les autres : un rideau blanc, épais et brillant qui me tombait jusqu'au creux des reins. Je les détestais pour la seule raison qu'ils attiraient l'attention, et quand on est un enfant ballotté d'une famille d'accueil à une autre, il arrive que le seul fait de se cacher et de ne pas se faire remarquer permette de...

Faisant taire mes pensées, j'offris dans la glace un sourire ironique à la fillette avant de reprendre ma tâche en me disant que toutes les choses ignobles que j'avais supportées quand j'étais petite me seraient sans doute arrivées indépendamment de mes cheveux. Peut-être n'avais-je subi de mauvais traitements que parce que j'étais là, disponible et sans défense.

— Est-ce que c'est vrai ? Est-ce que tu es vraiment une tueuse de dieux ? demanda la fillette d'une petite voix effrayée.

Je finis ma natte et passai à l'autre côté. Je savais pourquoi elle me posait cette question. Tous les élèves de l'école étaient terrifiés à l'idée que je pourrais péter les plombs et les transformer en pierre. Moi qui, d'une manière générale, n'aimais pas attirer l'attention, je détestais carrément ça quand c'était dû à la peur que j'inspirais.

Mal à l'aise mais désireuse de la rassurer, je lui dis la seule chose idiote qui me vint à l'esprit :

— Oui. Mais je n'utilise mes pouvoirs que pour faire le bien. (Je désignai une cabine d'un signe de tête.) Tu ferais mieux d'aller aux toilettes si c'est pour ça que tu es venue.

Recouvrant ses esprits, elle cligna des yeux, puis fonça dans l'une des cabines. Mon reflet dans le miroir leva les yeux au ciel devant l'explication que je lui avais servie. C'était bien plus compliqué que ça. En effet, j'avais l'intention d'utiliser mon pouvoir pour me venger, et je n'étais pas sûre que cela me situe vraiment du côté du bien.

Après avoir fini mes tresses, je les rassemblai et fixai le chignon avec l'élastique noir que j'avais autour du poignet. Puis j'entrai dans la cabine pour handicapés afin de me changer.

— Tu es en avance.

Laissant la porte du Donjon claquer derrière moi, je répondis à Bran d'un haussement d'épaules :

— Je suis prête.

Je préférais de loin me rendre malade à force d'exercices plutôt que de ressentir l'immense désespoir et l'impuissance que j'avais éprouvés quelques instants auparavant dans les toilettes. Une bonne séance d'entraînement m'aidait toujours à me remettre d'aplomb, même si elle s'accompagnait de bleus et de bosses.

Après avoir déposé mon sac sur le sol, je me dirigeai vers le centre de la pièce et m'assis par terre pour m'étirer. Il fallut moins d'une minute à l'ombre de Bran pour tomber sur moi. Je levai les yeux. Il croisa les bras sur sa poitrine et me dévisagea avec une expression bourrue.

— Cette fois, au moins, tu as mis une tenue adéquate.

— Je l'avais apportée avec moi.

L'ample pantalon de treillis et le débardeur n'étaient pas tout neufs, mais ils constituaient ma tenue de sport la plus confortable.

— Lève-toi.

Je me mis debout, fis craquer les articulations de mes doigts et lui souris d'un air insolent qui ne pouvait que lui plaire.

— Vous êtes prêt à prendre la raclée de votre vie, Ramsey ?

Son visage se fendit d'un lent sourire.

— Amène-toi, Blanche Neige.

— Blanche Neige a les cheveux noirs. Faut revoir vos classiques.

Commencèrent alors trente minutes d'exercices physiques implacables. Bran voulait que je sois prête à repousser n'importe quel type d'attaque. Si je voulais vraiment utiliser mon pouvoir, je devais empêcher les sbires et les chasseurs d'Athéna de me tuer avant. Cela faisait partie de l'entraînement, avait-il dit. Parades : coups de pied, coups de poing. Attaques. Défenses. Apprendre de nouvelles façons de tordre les parties du corps de mes ennemis afin de les couper dans leur élan.

Puis vint l'entraînement à la dague.

J'en étais au point où je pouvais à peine respirer. Ma main, mon poignet et mon avant-bras brûlaient sous l'effort et la vibration provoquée par le choc incessant des lames en acier. Bran jeta son épée derrière lui. Elle glissa sur le sol et alla heurter le mur. Il me saisit par l'épaule d'une main et me frappa brutalement au ventre de l'autre.

Lâchant ma dague, je me pliai en deux en tentant désespérément d'aspirer un air qui ne venait pas.

— ALLEZ, VAS-Y ! MAINTENANT !

Il tournait autour de moi en dégageant une violence qui me parvenait par vagues.

— Sers-toi du choc, de cette terreur subite ! Exploite-les au moment précis où tout n'est que réaction, puis laisse rejaillir ton énergie et tes émotions.

Ton pouvoir viendra avec. Ne réfléchis pas, agis !

Toujours pliée en deux, incapable de parler, je levai la main en signe de reddition tandis qu'une horrible crampe se répandait dans ma poitrine.

Il continuait à tourner autour de moi. Je savais qu'il se préparait à frapper de nouveau. *Reprends-toi !*

Si tu ne parviens pas à riposter, tu ne sauras pas répondre aux attaques d'Athéna ! Mes yeux étaient voilés de larmes. Les chassant d'un clignement de paupières, je me redressai.

Et puis je bloquai mes muscles.

— Sers-toi de ton pouvoir !

Nous continuâmes à tourner sans trêve et j'eus l'impression que cela durait une éternité. J'essayais d'utiliser mon pouvoir, de provoquer quelque chose, mais j'échouais à chaque fois.

— Lâche-toi ! me criait-il. Arrête de ne compter que sur tes défenses physiques !

Coup de poing. Parade. Direct. Je ne pouvais m'en empêcher. J'étais un être humain, et c'était tout ce que je savais faire.

— Quand un coup te fait mal, réponds ! Tu te contrôles trop, voilà ton problème. Ta capacité à supporter la douleur, à la ravalier et à rester concentrée, c'est ça, ton problème.

Abandonnant mon attitude défensive, je laissai retomber mes bras.

— Mais c'est quoi, ce combat ? demandai-je avec mauvaise humeur tout en essayant de reprendre mon souffle. Garder son calme et sa concentration, c'est la première chose qu'on nous apprend. Et maintenant vous me dites le contraire ?

Il arrêta de bouger et posa les mains sur ses hanches.

— Ouais, c'est bien ce que je te dis, Selkirk. Même un bébé comprendrait ce que je suis en train de t'expliquer. Il faut que je te détruise pour pouvoir te reconstruire. C'est la peur et l'adrénaline qui réveillent ton pouvoir. Il faut que tu t'habitues à cette sensation, que tu lui permettes de franchir ce maudit mur élevé autour de toi. Après, nous travaillerons sur la concentration et la maîtrise.

Il se remit en mouvement.

— Lève les bras. Remets-toi en position défensive.

Je perçus un déplacement rapide sur ma gauche, mais je m'y attendais. Bloquant son premier coup de poing avec mon avant-bras, je me laissai tomber et me retournai sur-le-champ en prévision du suivant. Mais il m'attaqua d'un coup de botte au genou.

Je poussai un énorme juron et tout mon corps fléchit du côté de la douleur. C'est alors que je ressentis ce brusque instant de terreur, comme une défaillance du cœur : le moment dont Bran avait parlé.

Je saisis sa cheville. Comme projetées par un lance-pierre, la peur et l'adrénaline me traversèrent avant de ressortir par ma main. *Frappe*. En un instant, je sentis le pouvoir jaillir hors de moi, claquant comme un courant électrique, si rapide et si terrifiant que je lâchai Bran et tombai en arrière, les yeux écarquillés et le souffle court.

Merde, merde, merde !

Je ne sentais plus ma main. Je tremblais si fort que je n'arrivais même pas à me tenir droite et que je fus obligée de poser mes paumes à plat sur le sol pour garder l'équilibre. C'était le but recherché mais, bon sang ! ça m'avait foutu une de ces trouilles !

Bran était assis à quelques dizaines de centimètres de moi, la jambe de son pantalon relevée, les

yeux posés sur sa cheville. La peau d'habitude hâlée de son mollet était presque blanche. Au bout de quelques secondes, il lâcha sa jambe et me gratifia d'un sourire triomphant.

— C'est mieux.

Il se mit debout et me tendit la main. Je la pris et il m'aida à me relever.

— On remet ça demain, m'annonça-t-il, puis il se dirigea vers la table pour boire un coup.

C'était tout ce que ça me valait comme compliments ? *C'est mieux*. Je secouai la tête en souriant malgré toutes mes douleurs, parce que, aussi dur que Bran veuille paraître, c'était un chic type. Et au cours des cinquante dernières minutes, il m'avait appris à faire avec ma lame et mon corps des choses que je n'aurais jamais crues possibles.

Je me dirigeai vers mon sac, pris la bouteille d'eau que j'avais achetée un peu plus tôt à la cafétéria et la bus presque entièrement. Ensuite, je rangeai ma dague dans son étui, enfilai ma veste et quittai la pièce.

Mes pensées se tournèrent vers Athéna. À présent que j'avais commencé mon entraînement, mon nouvel objectif était de pénétrer dans sa tête pour découvrir ses faiblesses et l'endroit où elle avait bien pu emmener Violet.

Et pour cela, j'avais besoin de l'aide de Michel.

Le manoir des Lamarlière se trouvait dans le Quartier Français. En passant par St Peter Street, il n'y avait pas très loin de Presby à Royal Street, à l'angle de laquelle se situait la maison de Michel.

Mes jambes étaient encore faibles et tremblantes. La sueur qui commençait à sécher sur ma peau me donnait froid. Les douleurs et les courbatures dues à l'entraînement commençaient à se faire sentir. Le lendemain, la souffrance deviendrait presque insupportable. Je notai de m'arrêter à la pharmacie près de Canal Street pour acheter un antidouleur en rentrant à la maison.

La foule du début de soirée n'était pas encore descendue dans les rues, mais l'animation ne manquait pas : de la musique s'échappait par les portes ouvertes, des touristes faisaient du shopping et des bruits de sabots résonnaient sur l'asphalte.

Je respirai profondément, me régaland de l'odeur de la brique chauffée par le soleil et des effluves émanant des boulangeries et des restaurants.

Depuis que le Novem avait racheté la ville en ruines treize ans auparavant, le Quartier Français avait été complètement rénové. C'était à présent une destination touristique de luxe, surveillée de près par le Novem dont c'était l'une des plus importantes sources de revenus, revenus qui augmentaient encore durant le carnaval. Une fois le soleil couché, une nouvelle parade commencerait et la multitude envahirait les trottoirs.

Tandis que je me dirigeais vers l'énorme maison à trois étages qui faisait l'angle, je remarquai quelques regards et froncements de sourcils sur mon passage. J'étais persuadée que cela était dû au fourreau que je portais au côté. Pour eux, il ne faisait aucun doute que j'étais un de ces étranges enfants de New 2 avec des cheveux teints en blanc, des rangers et une fausse dague accrochée à la cuisse.

Si seulement ils savaient...

Souriant aux touristes que je dépassais, je sautai sur le trottoir et appuyai sur la sonnette. La porte s'ouvrit. Après m'avoir jeté un coup d'œil, le majordome me fit entrer et me conduisit au premier étage, dans la pièce principale de la maison.

Je n'étais venue là qu'une fois, après m'être échappée de la prison d'Athéna. J'avais entendu les chefs du Novem parler de moi dans la bibliothèque de Michel, comme si j'étais une sorte d'arme dont il fallait faire usage ou se débarrasser. Je m'étais enfuie dans le Garden District.

J'attendis que le majordome ouvre la porte-fenêtre menant à l'extérieur. Des fougères s'accrochaient à la structure en fer forgé qui soutenait le balcon donnant sur la cour, à chaque extrémité duquel un escalier arrondi descendait au rez-de-chaussée.

Je remarquai de loin le grand patio et le rectangle de pelouse verte qui débouchait sur un joli jardin de style anglais avec une piscine et un petit cottage faisant office de *pool house*. Mais la splendeur du jardin de Michel passa au second plan.

Sebastian se tenait debout au milieu de la cour.

Mes mains se refermèrent lentement autour de la balustrade en fer tandis que je fixais du regard son profil, en souhaitant de toute mon âme que l'agitation que je ressentais s'apaise. Chaque fois que je le voyais, j'éprouvais la même chose : excitation, angoisse, chaleur, bonheur, inquiétude...

Le majordome me laissa là. Il rentra dans la maison et ferma la porte.

Michel était en face de Sebastian, à environ trois mètres de lui, et il parlait d'une voix sourde. Je vis avec stupéfaction une boule de lumière bleue se former au-dessus de la main tendue de Sebastian. Elle avait la taille d'un ballon de foot. Il joua avec, levant la main, la passant au-dessus et l'en écartant pendant qu'elle planait devant lui.

D'une voix calme, Michel continuait à donner ses instructions. J'avais du mal à entendre ce qu'il disait.

Sebastian leva la boule au-dessus de sa tête, la passa d'une main à l'autre, puis la fit redescendre et la plaça devant lui au niveau de sa poitrine. Ses mouvements pleins de grâce faisaient penser à du tai-chi. Il semblait les contrôler et façonner la lumière à partir de... de quelque chose qu'il tirait de l'air et de la terre. Sauf que la boule ne grossissait plus, mais se faisait au contraire plus dense, plus petite et plus brillante.

La voix de Michel retentit de nouveau, plus sévère cette fois.

Sebastian s'immobilisa. La lumière bleue avait maintenant la taille d'une balle de tennis. Il la prit délicatement dans le creux de ses mains et celle-ci devint plus étincelante encore. Puis il la ramena en arrière et la lança à son père.

Je retins mon souffle.

Michel leva les mains, paumes à plat, pour attraper la sphère bleue. À son contact, la lumière explosa, s'enroula autour de lui avant de se dissiper complètement. Lui-même se retrouva propulsé quelques dizaines de centimètres plus loin, ce qui parut l'impressionner. Il s'avança et donna une claque sur l'épaule de Sebastian.

Puis Michel leva le regard dans ma direction.

Immédiatement, le rouge me monta aux joues. Je réussis à faire un vague petit signe de la main. Sebastian se retourna. Ses sourcils noirs se froncèrent, mais j'étais incapable de dire s'il était contrarié ou s'il plissait les yeux à cause du soleil.

— Descends, Ari, appela Michel.

Je ne m'étais ni changée ni lavée depuis ma séance d'entraînement avec Bran. *Normal*, pensai-je. Michel parla à Sebastian, puis eut un petit rire. Au même moment, le majordome sortit de sous le balcon où je me trouvais et commença à mettre la table dehors pour le dîner.

Je ne sais pas ce que Michel lui avait dit, mais Sebastian se tourna de nouveau vers moi. Il leva la tête et me regarda. J'étais trop loin pour voir ce qu'ils exprimaient, et pourtant cela me gêna. Mes bras et mes cuisses se couvrirent de chair de poule.

Et soudain, il disparut.

Sebastian. Disparu. En laissant dans son sillage une traînée d'air que je n'entrevis que quelques secondes, comme quand un semi-remorque entre dans la brume à cent kilomètres heure.

Puis je sentis ce souffle derrière moi.

Me retournant vivement, je m'accrochai à la rambarde.

— Nom de Dieu !

Sebastian était là, avec un sourire au coin des lèvres qui creusait une fossette sur sa joue, et un regard gris amusé.

— Mon père veut que tu restes pour le dîner.

J'expirai enfin et le choc reflua lentement de mon corps. Enfin, presque.

Michel voulait que je reste, mais je ne pouvais m'empêcher de me demander si son fils le souhaitait aussi. Avec Sebastian, c'était difficile à dire.

— On t'a jamais dit de t'adresser aux gens normalement ? lui dis-je. C'est complètement fou, ce truc.

Il haussa les épaules d'un air innocent et sourit.

— C'est parce que je ne suis pas normal...

— C'est vrai.

Je le suivis au bas de l'escalier dans le patio.

— Tu es blanche comme un linge, Ari, fit remarquer Michel en tirant une chaise et en me faisant signe de m'asseoir. Vu que c'est moi qui ai eu l'idée (il jeta un coup d'œil au balcon), je te demande de m'excuser.

Je me raclai la gorge.

— J'ignorais que vous pouviez, euh... faire ça.

Je ne savais pas trop ce que *ça* englobait.

— Seuls les mieux entraînés ou les plus doués de la famille y arrivent. Cependant, c'est un pouvoir qui nécessite une période d'inactivité magique – du temps de repos, si tu veux – avant d'être réutilisé. Bastian est très en retard dans sa formation, mais il a la chance d'être doué. Tu veux bien dîner avec nous ?

Je fus heureuse de m'asseoir, parce que j'avais les jambes en coton. Quand le père et le fils furent installés, on apporta des plats et des boissons.

— J'ai le meilleur cuisinier du Quartier. J'espère que tu aimes la cuisine cajun, dit Michel en se servant dans les plats posés au milieu de la table. Pendant mon emprisonnement, je pensais souvent à ce que me mitonnait mon chef. Je t'en prie, sers-toi.

Affamée, je pris un peu de tout et commençai à manger. Pendant le repas, Michel nous fit la conversation et s'assura que Sebastian et moi participions à la discussion en nous posant des questions sur l'école et sur la situation dans le Garden District.

— C'était quoi, ce truc dans le jardin ? demandai-je lors d'une pause dans la conversation. La boule de lumière ?

— Je m'entraîne avec mon père, répondit Sebastian, mais le regard qu'ils échangèrent me donna l'impression qu'ils me cachaient quelque chose. Cette boule est en fait de l'énergie tirée de notre environnement. L'énergie est là, mais la plupart des gens ne la sentent pas.

— Il arrive que certains humains la perçoivent, intervint Michel entre deux bouchées. Mais il s'agit en général d'êtres sensibles ou se trouvant à proximité d'endroits à forte signature énergétique comme les lignes de ley.

— Et tous les sorciers sont capables de la sentir et de s'en servir ?

— Oui. Nos gènes font que nous sommes capables de reconnaître l'énergie de la Terre, de nous connecter à elle et de l'utiliser, d'avoir une pensée et de faire en sorte qu'elle se réalise. C'est en cela que consiste la magie. Il a fallu des milliers d'années d'évolution, d'étude et d'entraînement, et

la transmission du savoir entre générations pour que nous parvenions à maîtriser cette énergie et nos dons.

Je hochai la tête et plantai mon couteau dans un morceau de poulet rôti.

— Comment s’est passée ta séance d’entraînement avec Bran ?

Michel se redressa sur sa chaise et prit son verre de vin.

— C’était mieux, aujourd’hui ?

— C’était bien. En fait, je suis venue vous voir pour vous parler de la bibliothèque. Quand aurai-je l’autorisation de la voir ?

Il me regarda d’un air pensif en faisant tourner le liquide dans son verre.

— On a le temps, tu sais. Athéna va venir. Je suis sûr qu’elle va proposer un échange : toi contre l’enfant.

Je serrai la fourchette dans ma main et Sebastian se raidit à côté de moi. On n’avait pas le temps. Chaque minute que Violet et mon père passaient aux mains d’Athéna était une minute de trop. Comment pouvait-il penser que j’allais me contenter d’attendre ?

— S’agissant de son hésitation à ton sujet..., poursuivit Michel. En fait, je crois qu’elle était déterminée à te tuer elle-même et que c’est pour ça qu’elle avait ordonné à son second chasseur de te conduire dans ses geôles... Ce serait une vengeance pour te punir d’avoir tué le premier homme envoyé à tes trousses. Mais ensuite, quand tu as montré ton pouvoir au bal des Arnaud, je pense que ça lui a donné à réfléchir. Elle se demande comment t’utiliser au mieux et s’il est préférable de te garder vivante ou de t’éliminer. En tant que tueuse de dieux, tu peux lui rendre pas mal de services.

Je savais tout cela, Athéna me l’avait plus ou moins dit. Elle m’avait offert une place à ses côtés, un poste de pouvoir, et tout ce que j’aurais eu à faire, ç’aurait été lui obéir et devenir son bras armé. Il n’en était pas question. Alors, soit elle croyait encore pouvoir me convaincre de la servir, soit elle avait décidé de me tuer.

— Sebastian te montrera la bibliothèque demain matin, déclara Michel en levant un sourcil interrogateur en direction de son fils. D’accord ?

Sebastian acquiesça.

Je bus une longue gorgée d’eau fraîche.

— Merci, répondis-je d’une voix soulagée.

Je m’attendais à moitié à ce qu’il revienne sur ce que lui et le Novem m’avaient promis.

— Vous n’avez aucune idée de l’endroit où Athéna peut bien retenir mon père et Violet ? lui demandai-je.

Michel secoua la tête.

— Non. Mais à mon avis, ou elle a créé une nouvelle prison près de New 2, ou elle les a conduits à son temple. Et malheureusement, je ne sais pas où il se trouve. Les emplacements des temples sont les secrets les mieux gardés des dieux. En tout cas vis-à-vis de nous.

— Il y a quelque chose à leur sujet dans la bibliothèque ?

— Des tas de choses, j’en suis sûr. Mais à ma connaissance, personne n’a trouvé où exactement. La bibliothèque est immense, tu verras, alors ne perds pas espoir.

Je n’en ai pas l’intention, pensai-je en enfournant une nouvelle bouchée.

Nous achevâmes notre repas. De temps à autre, Michel rompait le silence en posant une question ou en faisant un commentaire. J’écoutais à peine. Les bruits à l’extérieur du jardin augmentaient à mesure que le soleil descendait. Le son lointain d’un saxophone se mêlait au bourdonnement des passants avec, par intermittence, les grincements et les claquements de sabots d’une calèche.

Finalement, les éclairages extérieurs s’allumèrent et les hauts lampadaires en fonte, semblables

aux réverbères de la rue, émirent une lueur jaune. Des illuminations de Noël enveloppaient certains arbres d'une lumière blanche et la piscine était éclairée par des spots immergés.

— Je crois qu'un nouveau défilé va commencer. Vous voulez le voir du balcon de devant ?

Michel reposa sa serviette sur la table et se leva.

Sebastian et moi fîmes de même.

— Je ferais mieux d'y aller avant que l'ambiance ne se déchaîne, dis-je.

— Ah oui. Je comprends. Sebastian va te raccompagner chez toi.

Je remerciai Michel pour le dîner. Il se dirigea vers la maison en nous laissant, Sebastian et moi, à côté de la table. Seuls et embarrassés.

— Une seconde, dit-il très vite avant de rattraper son père.

Ils échangèrent quelques mots au pied de l'escalier avant que Michel monte au balcon du premier étage pour regagner la maison.

— Tu n'as pas besoin de me raccompagner, lui dis-je quand il revint près de moi.

— Ça me dérange pas.

Cache ta joie, pensai-je. Je respirai à fond, fis demi-tour et me dirigeai vers la grille.

Sebastian ferma à clé le portail du jardin derrière nous.

— Écoute, tu n'es vraiment pas obligé de me raccompagner, répétais-je.

Il me prit le coude pour me guider à travers la foule grossissante de touristes et d'habitants de New 2, dont beaucoup avaient revêtu un costume de carnaval.

— Je sais, Ari. Mais ça me va.

Je n'avais pas l'habitude des garçons. Je n'avais jamais eu de petit ami et je n'avais aucune idée de ce que j'étais en train de faire ; je savais juste que je ne supportais pas l'étrange tension qui régnait entre nous. J'attendais des réponses, des actes, de l'honnêteté, plutôt que le doute sur ce qu'il ressentait pour moi.

Alors que je me pinçais l'arête du nez et relâchais l'air que je retenais dans mes poumons, je fus bousculée par un groupe qui essayait de fendre la foule. Je fus projetée plus près de Sebastian, à tel point que je pouvais sentir son odeur et sa chaleur.

— Je n'ai pas besoin d'escorte, marmonnai-je avant de m'éloigner dans la foule.

— Ari.

Il se trouvait quelque part derrière moi, bloqué par plusieurs personnes. La musique énergique des cuivres devenait de plus en plus forte. Remontant Royal Street, le défilé se rapprochait. Les couleurs scintillaient. Les paillettes, les perles brillantes et les gens à la peau recouverte de poudre irisée étincelaient dans la lumière. Des masques de toutes sortes et de toutes les couleurs dansaient dans la foule.

Les rires, les voix et la musique se confondaient.

Je reçus un coup violent au côté et perdis l'équilibre. Merde. J'étais en train de tomber. Des mains me saisirent le bras et le coude tandis que la voix de Sebastian m'appelait quelque part dans la foule.

— Merci, soufflai-je en me tournant vers le bon Samaritain qui m'avait évité d'être piétinée par une bande de fêtards ivres.

Je me retrouvai devant une gigantesque silhouette vêtue d'une cape noire, qui me regardait à travers les fentes d'un masque de carnaval doré et soyeux. Les passants la bousculaient, mais elle restait solidement plantée sur ses deux jambes. Elle inclina la tête en signe de reconnaissance, puis se fondit dans la foule. Je restai là à me demander si je venais de rencontrer l'un des mystérieux gardes de Michel.

La foule se referma autour de moi, Sebastian réussit pourtant à me rejoindre et, ensemble, nous nous frayâmes un passage jusqu'au trottoir. Comme le premier char du défilé arrivait au coin de la rue, les gens reculèrent tous en même temps contre nous. Super. Nous allions être serrés comme des

sardines.

Je n'aimais pas être poussée, écrasée et coincée. Cela me mettait en colère et me donnait un léger sentiment de panique.

Je trébuchai sur le bord du trottoir. Sebastian glissa son bras autour de ma taille et m'empêcha de tomber sur les gens devant moi. Ils se déplacèrent et nous nous retrouvâmes plaqués contre la vitrine d'un magasin.

En fait, c'était *moi* qui étais plaquée contre la devanture. Sebastian, lui, était collé à mon dos. Son corps épousait le mien.

Sebastian resserra sa prise autour de ma taille. Il baissa la tête jusqu'à ce que sa bouche soit assez proche de mon oreille pour que je puisse l'entendre en dépit de la foule.

— Foutues parades. Attends. Je vais nous tirer de là.

Quand il parla, j'eus l'impression que sa voix courait tout autour de moi.

— N'aie pas peur.

Et brusquement, nous partîmes.

Légers comme l'air.

Le sol sous mes pieds disparut tout à coup, comme tout le reste.

Un cri rauque et pitoyable monta dans ma gorge.

Et soudain nous nous retrouvâmes assis sur une large corniche. Très haut au-dessus de Jackson Square. Oh, merde ! il m'avait téléportée jusqu'à... Je levai les yeux.

Pas n'importe quelle corniche. *Oh, mon Dieu !*

— Ça ira mieux si tu respirez.

— Je crois que j'ai envie de te tuer, répondis-je dans un murmure.

Il essaya de cacher son sourire et son épaule heurta la mienne.

— Eh bien, tu as le temps parce qu'on va rester perchés ici environ une heure, jusqu'à ce que j'aie récupéré assez de pouvoir pour nous faire redescendre. Je ne pensais pas que tu aurais le vertige.

Je lui jetai un regard mauvais.

— Ce n'est pas le vertige qui me gêne. Ce qui me gêne, c'est de quitter la terre ferme pour réapparaître en hauteur.

Je me passai la main sur le visage, puis soufflai un bon coup en tentant de calmer le martèlement de mon cœur et en observant Jackson Square au-dessous de nous.

Nous nous trouvions au sommet de la cathédrale Saint-Louis, sur une saillie qui contournait la base de la grande flèche centrale. Sebastian était assis à côté de moi, les jambes dans le vide, adossé à la flèche, comme si tout était normal.

La brise était froide. Les lumières des bateaux sur le fleuve brillaient, et la place était noire de monde. La musique des cuivres du défilé flottait dans les rues et se mêlait aux conversations.

Une fois remis du choc, c'était super cool de se trouver là à surplomber la foule, l'animation, la musique tout en restant à l'écart dans notre bulle.

— Je savais bien que ça te plairait, dit Sebastian avec une tranquille satisfaction.

Gardant la tête contre la paroi, il la tourna pour croiser mon regard. Ses yeux gris débordaient d'humour, mais tout le reste de son être était immobile.

— Tu es en train de déchiffrer mes émotions ?

Il haussa les épaules et ne répondit pas.

— Je suppose que tu es déjà venu ici.

— Plusieurs fois, répondit-il en baissant les yeux vers la place.

— Pourquoi m’as-tu embrassée l’autre jour ?

La question m’avait échappé sans que je puisse la retenir. Le rouge me monta au cou, puis au visage, mais j’avais beau être embarrassée, je ne détournai pas le regard parce que je voulais connaître la réponse.

Ses lèvres se fendirent d’un sourire narquois. Il haussa un sourcil. Les nuages d’orage dans ses yeux parurent céder la place à une nuance de gris plus claire.

— Pourquoi m’as-tu rendu mon baiser ?

Le temps resta suspendu ; ce fut un long moment, impitoyable et humiliant, pendant lequel je me fis l’effet d’être la reine des connes tandis que mon esprit essayait désespérément de trouver quelque chose à répondre.

Sebastian leva la jambe et se tourna davantage vers moi en s’appuyant de son épaule contre le mur.

Qu’allait-il me dire ? Qu’il m’avait embrassée parce que j’étais là, couchée sur lui, au Gabonna, mon visage tout près du sien ? Mon estomac se noua. *Je vous en prie, faites qu’il ne dise pas quelque chose comme ça.*

— Je t’ai embrassée, commença-t-il d’une voix calme, franche et honnête, parce que tu m’as pris par surprise. Parce que ce jour-là, même si nous n’avons passé que quelques heures ensemble, je me suis senti normal et en harmonie avec toi. Il y a des choses que j’arrive à deviner et à sentir chez les gens. C’est pour ça que j’ai refusé de t’aider au début ; à cause des ressemblances que je percevais entre nous... J’imagine que j’ai juste pris peur. Je ne voulais pas m’engager.

Il sourit.

— Ça n’a pas duré bien longtemps, hein ?

— Non, répondis-je en lui rendant son sourire.

— Et puis quand je me suis réveillé au Gabonna, la manière dont tu m’observais...

Sa pomme d’Adam montait et descendait. Il détourna le regard et une légère rougeur apparut sur sa peau pâle. Puis il revint à moi.

— J’ai été séduit ; je n’ai pas vraiment réfléchi, j’ai juste... ressenti.

Il marqua une pause en me regardant intensément.

— Mais je ne le regrette pas. Et toi ?

Je fis non de la tête.

— Mais... au cimetière. Tu as fui quand tu m’as vue en gorgone.

J’avais envie de faire disparaître la sensation de brûlure qui se répandait dans ma poitrine.

— Je sais que tu es revenu et que tu as participé au combat, mais... (je pris une profonde inspiration)... je ne sais pas très bien ce que tu ressens maintenant, ni ce qu’il y a entre nous, si toutefois il y a quelque chose.

À présent, je n’arrivais plus à le regarder. Alors, je me concentrai sur sa main posée sur son genou et sur le bout de métal argenté incrusté dans le bracelet en cuir autour de son poignet.

— Ça m’a foutu une de ces trouilles, de te voir comme ça, Ari ! D’autant plus que tu étais entre les mains d’Athéna et que je savais que je ne pouvais pas la combattre tout seul. Il fallait que j’éloigne Dub et Crank puis que j’aie chercher mon père. Alors je me suis enfui. Mais je ne veux pas te mentir. Quand j’ai vu la vision de ta malédiction, j’ai vraiment eu une peur bleue.

Je me mordis la joue. C’était dur à entendre, mais c’était honnête. Et puis, comment aurais-je pu lui en vouloir alors que je ressentais la même chose ?

— Moi aussi ça m’a fait peur. (J’avais les yeux qui me piquaient.) Je ne supporte pas cette idée, ajoutai-je en contemplant la place au loin. Je ne veux pas devenir cette... chose.

Il tendit son bras et glissa sa main dans la mienne. Elle était chaude et sa paume était légèrement rugueuse.

Nous restâmes ainsi un bon moment à regarder la nuit de notre perchoir surplombant le Quartier Français. Et même si nous ne parlâmes pas de nous en tant que « couple », ce n'était pas nécessaire. Sa main dans la mienne était assez éloquente.

— Mon père a tort de vouloir attendre, déclara Sebastian.

Pas besoin de lui demander ce qu'il voulait dire. Je savais très bien que si nous attendions qu'Athéna se montre et révèle son plan, Violet et mon père pourraient ne jamais se remettre du temps passé avec la déesse.

— Nous devons frapper les premiers, répondis-je. Trouver un moyen d'entrer dans son royaume et de reprendre ce qui nous appartient.

Il resserra sa main sur la mienne.

— Elle ne s'y attend probablement pas.

La surprise pourrait bien être le *seul* élément en notre faveur.

Quand je descendis du tramway pour remonter Royal Street en vue d'une nouvelle journée à Presby, le soleil était complètement levé. La lumière matinale qui baignait le Quartier Français le transformait en joyau étincelant.

Comme les véhicules à moteur y étaient interdits, on avait l'impression d'être au siècle dernier, grâce aux mules et aux calèches. Les touristes adoraient ça. Moi aussi : pas de ronronnement continu de moteurs, pas de klaxons, pas de pollution. Seuls les camions des éboueurs et des livreurs avaient le droit de circuler aux heures creuses.

J'aurais pu prendre l'une des nombreuses calèches qui attendaient près de Canal Street pour promener les gens dans le Quartier, mais je préférais parcourir à pied les quelques pâtés de maisons qui me séparaient de Jackson Square. En passant devant le vieux bâtiment du Cabildo, à côté de la cathédrale Saint-Louis, je levai les yeux vers les hautes fenêtres cintrées du premier étage. Aussi fou que cela puisse paraître, les gens qui étaient installés dans ces bureaux et dirigeaient la ville aujourd'hui étaient les héritiers de ceux qui avaient fondé La Nouvelle-Orléans aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Sebastian m'attendait devant Presby. En voyant des étudiants passer devant lui en uniforme alors qu'il portait un jean déchiré et un vieux tee-shirt, je souris. La rebelle en moi appréciait.

Je m'arrêtai devant lui.

— Tu ne pourras pas rester dans l'école habillé comme ça. L'autre jour, j'ai eu droit à un énorme sermon parce que j'avais mis une chemise noire.

Il jeta un coup d'œil à ma tenue, qui n'était pas vraiment différente de ce que je portais habituellement, et haussa un sourcil. Un treillis noir, un débardeur blanc, un sweat-shirt gris à capuche et fermeture éclair, une lame de *τέρας* attachée à ma cuisse et une dague dans ma botte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Mon pantalon est noir. Ma chemise est blanche. Et j'ai le droit de garder ma lame... (mon sourire s'élargit)... parce que je suis un être exceptionnel.

Il rit, un son profond et rauque qui me réchauffa de la tête aux pieds.

— Je crois que notre cher proviseur serait déçu si je n'étais pas convoqué dans son bureau au moins une fois par semaine, dit-il. Il m'attend et je déteste le contrarier. Je pense toujours aux autres, moi...

Mon rire me fit du bien, mais me sembla un peu étrange.

— C'est vrai. Ton père m'a dit qu'il ne te manquait que quelques cours pour obtenir ton diplôme. Tu as l'intention de continuer après ?

— Il faut bien que quelqu'un te fasse tenir tranquille, répondit-il. Mon père dit que tu as une bonne influence sur moi : je suis retourné au lycée et je vais entrer à l'université de Presby... Il se

pourrait bien que tu sois sa personne préférée en ce moment.

— Je pense toujours aux autres, moi, répétais-je en riant. Bon, on va à la bibliothèque, alors ?

— Ouais. Mon père a informé les profs que tu n'irais pas en classe.

Sebastian avait quitté le Garden District de bonne heure pour parler à Michel avant le début des cours afin de s'assurer que j'aurais accès à la bibliothèque sans avoir à remplir de formalités administratives imposées par les autres chefs du Novem.

Il secoua la tête et me tendit sa main. Je la pris comme si c'était la chose la plus naturelle au monde.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? demandai-je.

Il me tira en direction de l'école.

— Je suis pratiquement sûr qu'aucun élève de Presby n'a jamais suivi les cours en portant une arme avant toi.

J'éclatai de rire.

— Tu rigoles. Tout le monde est armé ici. Mais pas avec une dague.

La cloche sonna au moment où nous entrions. Les élèves se précipitèrent vers les classes et nous nous retrouvâmes dans un couloir silencieux où nos pas résonnaient. Nous dépassâmes toute une série de salles. Nous entendîmes des bribes de cours par les portes ouvertes, des récitations et des leçons de musique. Puis nous grimpâmes une volée de marches.

— Ari, dit Sebastian en s'arrêtant dans la courbe de l'escalier, je sais que je ne peux pas entrer dans la bibliothèque avec toi, mais si tu y découvres quelque chose... je peux t'aider de l'extérieur. Athéna a foutu ma vie en l'air, à moi aussi.

— Je sais, répondis-je calmement.

— Et je sais que tu es du genre à vouloir faire les choses en solo, poursuivit-il en haussant un sourcil. Je suis comme toi. Mais... (il me prit par le bras et me tira dans un coin au moment où un groupe d'élèves passait à côté de nous)... ne fais pas ça toute seule.

Par-dessus son épaule, j'aperçus quelques élèves qui me jetaient des regards furtifs en descendant l'escalier. J'attendis qu'ils aient disparu pour dire :

— C'est moi qu'elle veut, Sebastian. Ce n'est pas la peine que d'autres personnes en souffrent.

Il leva les yeux au ciel.

— Tu as raison. Mais tu es complètement à côté de la plaque.

— Pas du tout.

— Oh que si !

Il me prit par les épaules. Nous nous trouvions dans un renforcement ; si quelqu'un passait par là, son corps me dissimulerait presque entièrement.

— Si tu t'imagines que je vais me contenter de te souhaiter bonne chance et de te dire au revoir d'un signe de main quand tu partiras affronter Athéna, tu es plus bête que ce que je croyais.

— Merci !

C'était stupide. Je comprenais ce qu'il voulait dire. Nous étions embarqués ensemble dans cette histoire. Il se sentait concerné à cause de ce qu'Athéna avait fait à son père et parce qu'il se souciait de Violet. Il voulait être de la partie et une chose était sûre, il était furieux que je sois la seule à avoir accès à la bibliothèque.

— Il va falloir que tu me fasses confiance, dis-je.

Je ne voulais pas qu'il souffre, qu'il devienne la nouvelle victime des griffes d'Athéna.

Et le pire dans tout ça, c'était qu'il savait exactement ce qui se passait dans ma tête. Je le repoussai, mais il ne bougea pas d'un poil et se contenta de baisser les yeux sur moi, la mâchoire

crispée, les lèvres rouges serrées avec détermination, le regard provocant.

Je poussai plus fort et me faufilai entre lui et le mur, puis je grimpai les dernières marches en martelant le sol de mes bottes au rythme de mes battements de cœur.

Je fis quelques pas dans le couloir avant de me rendre compte que je n'avais aucune idée de l'endroit où je devais aller. Alors, je dus me retourner et l'attendre.

Sebastian arriva en haut de l'escalier et emprunta le couloir dans ma direction avec une volonté inébranlable. Tout en lui avait l'air calme, sombre et intense. Je déglutis. Je me sentais vraiment stupide de lui avoir servi mon discours de femme-qui-fait-tout-toute-seule.

Il ne s'arrêta que quand il fut en face de moi.

— Tu ne le feras pas sans moi.

Sa voix était tendue et ses yeux avaient l'éclat de l'acier.

— Je ne me suis pas cassé le cul à m'entraîner avec mon père pour rien. Tu as besoin de moi. Tu ne veux peut-être pas de moi, mais tu as besoin de moi.

Là-dessus, il me contourna et se dirigea vers un autre escalier qui menait à l'étage supérieur.

Tout ce que je savais, c'est qu'il était capable de me transformer en une idiote confuse et fébrile et, l'instant d'après, de me taper vraiment sur le système. *Tiens, je devrais ajouter ça à la liste de ses dons*, me dis-je en montant les marches derrière lui.

Dans la famille Lamarlière, Sebastian était le deuxième membre le plus puissant. Non seulement c'était un sorcier exceptionnel comme son père, mais c'était aussi un vampire comme sa mère. Et celle-ci était une Sang-Pur, née d'un père et d'une mère vampires, la plus puissante race de vampire qui soit. Par ses gènes, Sebastian avait un potentiel extrêmement puissant. L'avoir dans mon camp représentait un avantage et un cadeau que je ne devais pas ignorer.

Et qu'il le croie ou pas, je ne voulais *pas* faire ça toute seule. Je souhaitais seulement éviter que quelqu'un d'autre ne souffre. Il avait raison, mais ce n'était pas pour autant plus facile à accepter. J'avais passé ma vie à affronter les choses toute seule. Vivre à New 2 avait tout changé. Ici, j'avais Sebastian et Michel. J'avais Henri, Crank, Dub et Violet. Mais cela signifiait aussi plus de souffrance si quelque chose leur arrivait à cause de cette histoire avec Athéna. Et je n'étais pas sûre de pouvoir le supporter.

Pourtant, j'avais besoin d'aide. Sebastian était l'une des rares personnes de New 2 en qui j'avais confiance. Et en tant qu'héritier du Novem, il avait à sa disposition des choses auxquelles beaucoup de gens n'avaient pas accès.

Le deuxième étage est principalement réservé à l'administration, m'expliqua Sebastian alors que nous arrivions devant le bureau d'accueil. Une femme leva les yeux.

— Te revoilà, Bastian ? demanda-t-elle en examinant ses vêtements. Ton père a prévenu que tu viendrais. Tu peux y aller.

— Est-ce qu'elle sait pour la bibliothèque ? murmurai-je tandis que nous marchions dans un long couloir bordé de bureaux.

— Non. Personne ne sait à part les chefs du Novem et leurs héritiers directs. Elle croit que j'utilise le bureau privé. Tu vas voir.

Nous tournâmes dans un couloir et nous dirigeâmes vers l'énorme porte à deux battants qui était tout au bout.

Sebastian glissa une carte dans un scanner de sécurité fixé au mur, à côté de la porte. Une serrure cliqueta.

— Ça mène au bureau. Personne n'entre ici sans carte. Il n'en existe que neuf. Celle-là, c'est celle de mon père.

Sebastian ouvrit l'un des battants de la porte et recula pour me laisser passer. Alors que je m'attendais à pénétrer dans une salle, ou dans un autre couloir, je me retrouvai dans un endroit de la taille d'un dressing et devant une autre porte.

— Elle est en fer, protégée par le sang et sécurisée neuf fois. Les sécurités sont changées toutes les semaines. Pour pouvoir l'ouvrir, il faut connaître la combinaison permettant de déjouer les neuf sécurités et être apparenté au Novem. Ensuite, il y a des protections à l'intérieur même de la bibliothèque.

— Et tu connais la combinaison ?

— Mon père me l'a donnée ce matin.

Sebastian sortit une épingle de sûreté de sa poche et se piqua le doigt, puis il plaça sa main sur la porte finement sculptée. Elle comportait des milliers de petits symboles, de lignes et de motifs. Une douce lumière bleue apparut sous son doigt et il commença à tracer l'un des motifs.

Il en dessina neuf. Chacun d'entre eux restait coloré et lumineux après son passage. Cela formait un labyrinthe que je n'aurais jamais pu reproduire même si j'avais essayé. Puis l'encadrement de la porte se mit à briller jusqu'au moment où le bleu vira au blanc. La porte s'ouvrit avec un bruit sec et un soupir très distinct. Sebastian se tourna vers moi en souriant.

— Le véritable secret est à l'intérieur.

Il poussa la lourde porte. Elle s'ouvrit en grinçant, ce qui me fit froid dans le dos. Puis je pénétrai dans un grand cabinet de travail. Il correspondait tout à fait à l'image qu'on pouvait se faire d'une bibliothèque renommée : boiseries sombres, énorme cheminée en pierre, tapis persan, meubles en cuir, tables de travail et bureaux. De hauts rayonnages de livres couraient tout autour de la pièce, munis d'une échelle coulissant sur un rail pour pouvoir accéder à certains livres rangés en hauteur.

— Bon, par où on comm... (Je fronçai les sourcils.) Attends une minute, je croyais que tu n'avais pas le droit d'entrer. Ce n'est pas là, n'est-ce pas ?

Il se balança d'avant en arrière sur les talons et sourit.

— Eh non !

Il me fit traverser la grande pièce jusqu'à un angle et s'arrêta. Des étagères de livres. Une plante. Un énorme vase. Je ne savais pas trop ce qu'il regardait... quelque chose sur l'étagère, peut-être ?

Je m'approchai.

Sebastian avait les yeux rivés sur le vase. Il était si grand que j'aurais pu me glisser dedans et m'y pelotonner à l'aise. Il avait deux anses tombantes de chaque côté avec de toutes petites taches de peinture noire. L'ouverture au sommet était plus large que mes épaules. Le corps du vase s'arrondissait au milieu, puis s'affinait de nouveau avant de s'élargir à la base.

Il avait l'air incroyablement ancien et devait être en argile ou en terre cuite. Il était recouvert de symboles et de chiffres.

Le plus frappant, c'était une longue fissure irrégulière sur le devant, partant du col du vase et s'arrêtant juste au-dessus de la base. Profonde et sombre au milieu, elle permettait juste de distinguer l'épaisseur de la matière.

— Bon, dis-je, qu'est-ce qu'on regarde au juste ?

— La jarre d'Anésidora. Également connue sous le nom de boîte de Pandore.

Je clignai des yeux et lui jetai un coup d'œil sceptique.

— Quoi ?

Je laissai échapper un rire nerveux. Il resta de marbre – ce qui n'était pas bon signe. Je tournai mon regard vers la jarre.

— Euh, désolée, mais ceci n'est pas une boîte.

— Ça n’a jamais été une boîte. En fait, quelqu’un a traduit le mot grec « jarre » par « boîte » en latin.

— Je ne vois pas le rapport avec la bibliothèque.

Sebastian se tourna pour me regarder.

— C’est ça la bibliothèque, Ari. À l’intérieur de la jarre il y a – attends, je vais te montrer.

Il s’apprêta à me prendre la main, mais je reculai. J’eus l’impression qu’il me faisait une blague. La méfiance m’envahit soudain.

— Écoute, je sais que c’est fou, mais... cette jarre a été offerte à l’un des premiers *doués** par un dieu dont personne ne connaît le nom. On y met tout ce qui est important. Les ancêtres des familles du Novem la considéraient comme sacrée et elle nous a été transmise sous forme de bibliothèque pour y entreposer nos secrets ; c’est un endroit où aucune divinité ne peut pénétrer. On y trouve des objets, des tablettes, des livres et des rouleaux. Toute notre histoire tient dans cette jarre. Elle ne peut pas être détruite et elle conserve tout ce qu’on lui confie.

Ouais, c’est ça.

— Je croyais qu’on n’était pas censé ouvrir la boîte de Pandore.

Il haussa les épaules.

— Ça, j’en sais rien. Peut-être que c’est juste un mythe.

Je haussai un sourcil.

— Vraiment. Juste un *mythe*. Et c’est le vampire sorcier qui dit ça à la gorgone, répliquai-je d’une voix morne en agitant la main.

Sa bouche se fendit d’un sourire.

— Je comprends ce que tu veux dire.

Je souris malgré moi, puis secouai la tête et me tournai de nouveau face à l’énorme jarre.

— Et on fait quoi ? On appuie sur une combinaison secrète et ça s’ouvre ? Ou bien est-ce qu’il suffit de soulever le couvercle ?

L’objet était assez grand pour contenir beaucoup de livres et de rouleaux, alors tout ce que j’avais à faire, c’était l’ouvrir et espérer de tout mon cœur qu’ils étaient rédigés dans une langue que je comprenais.

— Non, tu écarteras simplement la fissure et tu pénétreras à l’intérieur.

Devant mes yeux écarquillés, il expliqua :

— Pandore n’a jamais ouvert sa « boîte ». Elle s’est fendue. Tu pourras lire tout ça à l’intérieur si tu veux. Tout y est. Bien plus que ce que tu voudrais savoir...

— Tu ne viens pas ?

Il fit non de la tête.

— Je ne peux pas. Je ne suis pas censé avoir accès à la bibliothèque avant d’avoir pris la succession de mon père. C’est pareil pour tous les héritiers.

— Mais ton père ne t’a pas fait entrer en douce, un jour ?

— Si. Quand j’étais petit. Mais il a enfreint les règles du Novem, alors ne va pas crier ça sur tous les toits.

— Et comment je saurai ce qu’il faut chercher et où trouver des renseignements sur Athéna ? Je ne vois pas le Novem utiliser la classification décimale de Dewey.

— Très drôle. Non, le gardien t’aidera. Il t’expliquera les règles. Surtout, respecte-les bien.

— Laisse-moi quand même te dire que... on a beau être à New 2, avec tout ce qui s’y passe de bizarre, ça... ça me dépasse.

Il émit un petit rire.

— Quand mon père m’a amené ici, j’ai vraiment eu les jetons.

— Est-ce que c’est une façon de me dire que le petit Sebastian était plus courageux que moi ?

— T’inquiète pas. Il n’y a rien de dangereux là-dedans si tu suis le règlement. Tu peux en sortir quand tu veux.

J’inspirai profondément et fis un pas vers la jarre en essayant de surmonter ma trouille. C’était si... étrange, cette idée de devoir entrer à *l’intérieur*. Je redressai les épaules. Allons, courage. Qu’est-ce que ça avait de difficile ? Sebastian y était bien entré avec son père quand il était petit, et ce n’était pas un truc insignifiant comme une fissure dans un vase qui allait m’empêcher de retrouver Violet et mon père.

Je tendis les bras, saisis fermement l’extérieur de la jarre et glissai les doigts dans la fente froide et irrégulière.

Et voilà qu'Ari tombe de nouveau dans le trou du lapin, pensai-je au moment où les bords de la jarre en argile se scindaient sous l'effet d'une lueur éblouissante qui se répandit sur mes doigts, mes mains et mes bras comme des étincelles électriques.

Les bords se replièrent sur eux-mêmes. Le cœur battant la chamade, je me penchai et entrai dans la lumière auréolée de ténèbres.

Lâchant la fissure, j'avançai pour pénétrer complètement dans la jarre, puis je me redressai. Déjà, l'énergie qui bouillonnait en moi commençait à faiblir en même temps que la luminosité. Des points blancs dansaient dans mon champ de vision. Je ne bougeai pas.

La musique arriva comme une feuille apportée par une brise légère. Un opéra italien auquel se mêlaient les saccades et les crachotements caractéristiques d'un disque tournant sur un phonographe. La mélodie résonnait dans le lointain, sonore et métallique comme si elle provenait d'un cor. Les points blancs dans mon champ de vision commencèrent à s'atténuer. Une vaste pièce, baignée d'une lumière orange et dont les murs étaient dissimulés dans l'obscurité, fit son apparition. On n'en voyait pas les limites. Impossible d'évaluer la taille de la salle. C'était comme une île bibliothèque dans un océan de ténèbres.

À quelques pas de moi s'étendait un comptoir en marbre derrière lequel s'ouvrait un grand espace avec des tables, des chaises et des lampes de bureau. Ensuite venaient d'innombrables rangées de hautes étagères et de longs corridors qui disparaissaient dans l'obscurité. C'était bien plus grand que tout ce que j'aurais pu imaginer et je compris que je ne pourrais jamais fouiller cet endroit sans aide.

Je déglutis et, me rappelant mon objectif, me dirigeai vers le comptoir. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et vis l'énorme fissure éclairant faiblement dans le noir. Soit j'avais rétréci, soit la taille de la fissure sur le devant de la jarre avait doublé. Un tremblement – qu'on ressent quand on réalise soudain à quel point on est petit et insignifiant et avec quelle rapidité on peut se retrouver perdu – me parcourut. J'étais dans une autre dimension.

Je m'approchai de la longue banque en marbre. Le plateau m'arrivait juste au niveau de la poitrine. Il était blanc et lisse et je devinai qu'il était froid au toucher, même si je gardai mes bras le long de mon corps.

— Thème de la recherche ?

Les mots me firent sursauter et je me retournai vivement en entendant une étrange voix masculine. Nom de Dieu ! Je portai la main à ma poitrine pour m'assurer que mon cœur y était encore et qu'il fonctionnait toujours, car j'avais vraiment l'impression qu'il avait lâché sous l'effet de la peur.

Une silhouette se tenait debout derrière le comptoir, sur ma droite. Ce n'était pas une silhouette

humaine.

Je ne sais pas trop à quoi je m'attendais, mais pas à cette... chose.

— Vous êtes quoi ? demandai-je.

Des paupières en bronze clignèrent sur des yeux constitués de pierres blanches incrustées de disques marron en guise d'iris.

— Un automate. Le gardien. Thème de la recherche, s'il vous plaît ?

Sa « peau » était faite de minuscules plaques de bronze qui lui permettaient de se mouvoir. Il portait une toge, étrange parce qu'elle était faite de métal. Il devait être bourré de rouages et doté d'une source d'énergie, et il disposait de toute évidence d'un équipement permettant de parler. Celui qui avait conçu ça était soit un génie, soit un magicien. Ou peut-être les deux.

— Thème de la recherche, s'il vous plaît ?

Je me raclai la gorge.

— Ah, oui, euh..., dis-je en essayant de reprendre mes esprits. Je voudrais tout ce que vous avez sur Athéna, son temple, ses armes et ses points faibles. Tout sur la guerre entre Athéna et les autres dieux. Oh, et sur les malédictions aussi, les malédictions prononcées par des dieux ; et enfin, les histoires et les mythes concernant des gens qui ont réussi à les vaincre.

Le gardien se retourna, fit quelques pas le long du comptoir et ouvrit une grille que je n'avais pas remarquée. Il s'effaça et je pénétrai dans la zone d'étude. J'étais moins effrayée que surprise par cet être, et je ne me sentais pas en danger – dans le cas contraire, j'aurais déjà été en route vers la fissure.

À l'extrémité de la zone d'étude, je découvris d'où venait la musique – un vieux phonographe doté d'un énorme pavillon. Atteignant son point culminant, elle s'amplifiait, montant de plus en plus haut, puis retombant en un flot de notes merveilleuses et émouvantes qui me surprirent.

— Qu'est-ce que c'est, comme air ?

Ma curiosité s'était exprimée avant que j'aie eu le temps de la retenir.

— *Nessun Dorma*. Dans votre langue, « Personne ne doit dormir ». C'est un aria du dernier acte de *Turandot*, un opéra composé par Giacomo Puccini, répondit-il d'une voix monocorde. (Une encyclopédie parlante.) Il est chanté par Calaf, le prince inconnu, à la froide princesse Turandot. Elle recule devant l'idée de l'épouser. Il lui dit que si elle devine son nom avant l'aube, elle pourra l'exécuter et être libre. Si elle échoue, elle devra l'épouser. La princesse décrète qu'aucun de ses sujets ne dormira cette nuit-là, jusqu'à ce qu'on ait découvert son nom. S'ils échouent, ils mourront tous.

— C'est horrible, murmurai-je. (Elle me paraissait aussi brutale et injuste qu'Athéna.) Et ça finit comment ?

Le disque était terminé et on entendait un concert ininterrompu de grattements et de crachotements.

— L'aube se lève. La princesse et ses sujets n'ont pas réussi à découvrir le nom du prince. Il lui dit son nom et lui donne le choix de l'exécuter ou de l'aimer. Elle choisit de l'aimer.

Le gardien tira une chaise.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Je reviens.

Debout à côté d'une table, je vis le grand automate en bronze se diriger vers le vieux phonographe, soulever l'aiguille et la reposer au début du disque. Puis il disparut dans l'un des longs couloirs.

Au lieu de m'asseoir, je parcourus des yeux quelques-uns des rayons proches. Certaines étagères étaient couvertes de livres, de manuscrits, de rouleaux et de tablettes. D'autres contenaient des

objets : des boîtes, des jarres, des statuettes, des boucliers et des armes. Peu à peu, je balayai l'ensemble du regard en m'efforçant de tout retenir.

La lumière diminuait à mesure que j'avancais, mais j'y voyais assez pour constater que les objets appartenaient à presque toutes les civilisations – parmi celles que je connaissais, bien sûr – et d'autres qui ne paraissaient correspondre à aucune époque. Le couloir débouchait sur un espace meublé de tables et d'objets trop encombrants pour les étagères : de grandes statues de personnes, de dieux et d'animaux ; un vrai chariot ; une énorme peinture à l'huile ; un trône en or. Sur une table, il y avait des coffres et des assiettes remplis de pièces d'or, de bronze et d'argent.

Juste à côté de moi se trouvait une longue table épaisse en bois noir. Un petit panier en marbre contenant un nouveau-né également en marbre ne semblait pas avoir sa place parmi les objets que j'avais vus jusque-là, mais peut-être était-ce dû aux deux mains sculptées accrochées de chaque côté du panier et cassées au niveau du poignet.

— Le matériel que vous avez demandé est dans la salle de devant.

— Nom de Dieu !

Cette chose allait me provoquer une crise cardiaque. Pour un robot en métal, le gardien était étrangement silencieux dans ses déplacements. Ou peut-être étais-je trop absorbée par mes pensées.

— Que représente cette statue ? lui demandai-je.

— Ce sont les mains de Zeus. Et ça, c'est l'enfant destiné à le tuer.

Le gardien fit demi-tour. Après un dernier regard à l'étrange sculpture, je suivis dans le couloir l'automate en bronze qui débitait le règlement intérieur de la bibliothèque :

Ne frottez pas les livres, les tablettes et les rouleaux.

Ne soufflez pas dessus.

Ne les modifiez pas.

Ne prenez pas de notes.

Ne les lisez pas à voix haute.

Et surtout, ne les emmenez pas de l'autre côté du comptoir.

Nous nous arrê tâmes à l'une des tables de devant, où étaient posées quatre piles de livres, une de rouleaux et deux tablettes en argile. Ça promettait !

Le gardien se dirigea vers le comptoir, passa la main dessous et en sortit un long panneau en verre rectangulaire. Il était recourbé à chaque extrémité, ce qui fait qu'une fois que le robot l'eut posé sur la table, il se trouvait à environ dix centimètres au-dessus de la surface. Tout autour du panneau, des milliers de minuscules symboles étaient gravés dans le verre.

— Cela vous permettra de comprendre ce que vous voyez. Placez-le soigneusement au-dessus de votre texte et vous pourrez lire dans le verre la traduction de ce qui est écrit. Souvenez-vous, ne prenez pas de notes et n'emmenez rien de l'autre côté du comptoir.

Il commença à s'éloigner.

— Et si je le fais, qu'est-ce qui se passera ?

Il s'arrêta et se retourna. Ses yeux artificiels me fichèrent les jetons.

— Vous le paierez de votre vie. C'est aussi simple que ça.

Tandis que je le regardais s'éloigner, j'eus l'impression que la température de la pièce avait baissé de dix degrés. Dépourvue d'émotion, parfaitement indifférente, la réponse du gardien me fit comprendre les règles mieux que quoi que ce soit. Ma mort le laisserait complètement froid. Il n'aurait ni hésitation ni remords.

Je tirai une chaise et me mis au travail en commençant par l'une des tablettes en pierre. Elle était petite, de la taille d'un livre de poche, et était couverte de petits traits et de symboles linéaires

gravés dans l'argile. Je la plaçai délicatement sous la vitre. Les mots se mirent à prendre forme dans le verre – par une magie étrange que je n'essayai pas de comprendre.

Je lus l'histoire d'une Sumérienne appelée Tishur et de la sorcière qui leva le sort que lui avait jeté le dieu Enlil.

L'histoire était intéressante, mais elle ne donnait aucune indication sur la manière dont la sorcière avait ôté la malédiction. Je me mordis la joue en me demandant si c'était vraiment aussi simple que ça, si tout ce que je devais faire pour me débarrasser de la malédiction d'Athéna était de trouver une sorcière capable de « désactiver » les mots que la déesse avait dits à Méduse si longtemps auparavant.

Quand mon esprit fatigué refusa d'emmagasiner davantage d'informations, je ramenai la vitre en verre au comptoir. Le gardien m'ouvrit la grille et je me dirigeai vers la fissure dans le mur sombre, l'écartai et débouchai dans le bureau du Novem.

Et je me retrouvai face à face avec Joséphine Arnaud. Le chef de la famille Arnaud. Une vampire de Sang-pur qui était la *grand-mère** de Sebastian.

Tout en Joséphine dénotait l'aisance et le raffinement d'un autre temps : aucune mèche rebelle, pas le moindre faux pli à ses luxueux vêtements. Ses yeux sombres brillaient d'intelligence. Bien qu'elle soit âgée de plusieurs centaines d'années, elle avait l'apparence d'une superbe jeune femme.

C'était aussi une parfaite garce qui n'avait rien à envier à Athéna sur ce terrain-là.

Nous nous dévisageâmes une seconde, puis je la contournai à travers un nuage de parfum raffiné. Je n'avais rien à lui dire. Elle avait livré mon père à Athéna et voulait se servir de moi pour accroître son pouvoir. Elle n'en avait rien à foutre de moi. Et c'était réciproque.

J'étais à mi-chemin en direction de la porte quand elle demanda avec son accent français distingué :

— Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

J'hésitai, sachant que je ferais mieux de continuer à avancer, mais je fis demi-tour et revins me placer devant elle.

— Si c'était le cas, je ne vous le dirais pas, Joséphine. De toute façon, vous ne pouviez pas m'aider, n'est-ce pas ? demandai-je en me souvenant qu'elle avait offert de lever ma malédiction en échange de mon allégeance.

— Personne ne peut lever ta malédiction. Elle est trop ancienne, trop puissante, trop embrouillée, et elle a été prononcée par un dieu. (Elle rit et secoua la tête.) Tu es d'une naïveté ahurissante. Dans trois ans et demi, tu deviendras une gorgone à part entière. Et mon petit-fils aura pris une grande leçon de vie, ajouta-t-elle en levant le menton.

Comme si elle se souciait du développement personnel de Sebastian ! Tout ce qui lui importait, c'était le pouvoir.

— Il ne s'intéresse à toi que par rébellion. Tu es différente, quelque chose qu'il *sait* être mauvais.

Ses yeux sombres examinèrent mes traits.

— Pour l'instant, il est attiré par ta beauté, même s'il sait qu'elle dissimule le mal. C'est si fascinant de flirter ainsi avec le danger. (Elle jeta un regard à la jarre.) Pandore était pareille, tu sais ? Un emballage trompeur. Les écrivains grecs l'appelaient *Kalon Kakon*, un si beau mal. Il ne se passera pas longtemps avant que tu ne détruises tous ceux qui t'entourent, exactement comme elle.

Les poings serrés, je me mordis la joue jusqu'au moment où je sentis le goût du sang.

— Et si cela arrive, Joséphine, si je me transforme en monstre, c'est vous que je viendrai

chercher en premier. Rien de ce que vous pourrez faire ne m'en empêchera.

Je tournai le dos à Joséphine et m'éloignai, consciente qu'elle pouvait me briser le cou et me tuer avant même que je ne réussisse à atteindre la porte en fer. Mais elle ne le ferait pas.

Le Novem avait accepté que je reste en ville et s'était engagé à me protéger d'Athéna et à me laisser accéder à sa bibliothèque. Et je savais que si Joséphine avait donné son accord, c'était uniquement parce qu'elle pensait que me lancer à la poursuite d'Athéna était une mission suicide.

Qu'importe. J'avais passé ma vie à prouver aux gens qu'ils avaient tort. Pourquoi pas une fois de plus ?

Je poussai la haute porte, fis quatre pas, puis ouvris en grand les doubles battants. Quand j'étais avec Joséphine, j'avais toujours une cible dans le dos. Le seul problème était de savoir à quel moment elle choisirait de frapper.

La colère en moi s'évacuait à mesure que je descendais les marches. Le temps d'atteindre le rez-de-chaussée, j'étais moins furieuse, mais beaucoup plus irritée et, jurant tout bas, j'égrenais toutes les grossièretés et toutes les insultes que j'aurais voulu lancer à Joséphine. Indifférente aux regards qu'on me jetait, je me dirigeai vers la grande salle d'études, la tête résonnant de ses commentaires sur Sebastian.

Je comprenais le manège de la vampire. Ses paroles habiles étaient destinées à faire leur chemin dans mon esprit pendant que je réfléchissais, quand j'étais seule et pas très sûre de moi, car c'était là qu'elles me feraient le plus de mal. Je les prenais pour ce qu'elles étaient, mais le pire, c'était qu'elle avait peut-être raison. Si je ne trouvais pas le moyen de contrer la malédiction, les choses pourraient bien se passer exactement comme elle l'avait dit. Je deviendrais une gorgone et Sebastian me quitterait.

Je trouvai un bureau à l'écart, jetai mon sac à dos dessus et sortis mon calepin en lançant par-dessus mon épaule un regard mauvais à un groupe de gamins assis à la table la plus proche. Ils détournèrent rapidement les yeux.

Comme si j'étais un monstre qu'on exhibe.

Laisse tomber. Remets-toi au boulot et oublie-les. Ils n'ont aucune importance.

Je m'assis, pris une profonde inspiration pour me calmer et me mis à retranscrire tout ce que j'avais lu dans la bibliothèque. Après quelques lignes, je parvins à m'absorber dans mon travail et à oublier Joséphine et le fait que toute l'école semblait décidée à ne pas perdre une occasion de me reluquer.

Le crissement soudain d'une chaise face à moi me fit lever les yeux, et mon stylo dérapa hors de la feuille. Un type se laissa tomber sur le siège.

— Mais c'est la Reine de la Lune en personne !

Des images du bal de la famille Arnaud me revinrent soudain à l'esprit sans que je puisse les en empêcher. Je me voyais tournoyant sans relâche sur la piste de danse au milieu d'un océan de robes et de masques magnifiques. Comme dans un rêve étincelant...

Gabriel Baptiste, héritier du Novem et vampire de Sang-pur, se balançait d'avant en arrière sur sa chaise, croisa les bras sur sa poitrine et me regarda fixement, un sourire moqueur sur les lèvres.

Mes joues s'empourprèrent. J'avais dansé dans ses bras pendant le bal. J'avais flirté avec lui et j'avais failli le laisser, lui, un étranger masqué, m'embrasser dans le cou... et peut-être même en faire davantage si Sebastian n'était pas arrivé à ce moment-là.

D'abord Joséphine et maintenant Gabriel. Je secouai la tête, fataliste, devant mon manque de pot.

— Mon père m'a dit que tu allais faire tes études à Presby. Je n'y croyais pas vraiment. Et te voilà.

Je levai yeux au ciel.

— Tout le monde parle de toi. Les bruits vont vite, tu sais. Gorgone. Tueuse de dieux. Monstre. Il paraît que c'est toi qui vas nous sauver, nous protéger d'Athéna. C'est bien ça ?

Sa voix moqueuse était quelque peu tendue, comme si son orgueil de mâle sang-pur ne pouvait accepter l'idée que je sauve le Novem, et lui en particulier. Sebastian avait raison. Les Sang-pur avaient un ego surdimensionné.

Deux autres types s'assirent à côté de lui et une fille vint se placer derrière sa chaise, serrant ses cahiers contre sa poitrine. Je me carrai lentement dans mon siège, posai mon stylo et fermai mon calepin. Puis je les considérai avec le regard légèrement lassé et indifférent que j'avais mis au point des années plus tôt.

Je souriais presque. S'ils pensaient pouvoir m'intimider... De vrais amateurs. *Qu'ils essaient donc d'affronter une déesse de la guerre psychotique.*

— On raconte que tu vas t'attaquer à Athéna, dit la fille. Qu'on t'a autorisée à aller dans la bibliothèque.

C'était là quelque chose que personne n'était censé savoir.

— Et tu es qui, toi ?

— Anne Hawthorne. Ma mère est à la tête de la famille Hawthorne. C'est moi qui lui succéderai.

Une sorcière, donc. Les Hawthorne, les Cromley et les Lamarlière étaient les trois familles de sorciers du Novem. La mère d'Anne, Rowen, participait à la réunion du Conseil des Neuf quand il avait été décidé que j'irais à l'école et que j'aurais le droit d'accéder à la bibliothèque. Je me demandais vraiment pourquoi on l'appelait « la bibliothèque secrète » alors que tout le monde paraissait connaître son existence.

— Nous sommes tous des héritiers du Novem, reprit Gabriel. C'est pour ça que nous savons des choses que les autres membres de la famille ignorent. Bientôt, c'est nous qui serons aux affaires.

La façon dont il avait dit ça... on aurait dit une menace, comme si je constituais un problème dont ils auraient à s'occuper un jour. Gabriel Ducon Baptiste se voyait déjà chef du Novem.

Je fourrai mon calepin dans mon sac à dos.

— Écoute, Gabriel, si tu as quelque chose à dire, vas-y.

Il m'étudia pendant un long moment.

— Ce n'est pas dans les livres que tu trouveras comment atteindre Athéna.

Je lui jetai un regard signifiant *Ah oui ?*

— Viens, Gabriel, allons-nous-en, dit Anne en jetant un coup d'œil autour d'elle et en devenant toute pâle.

Sebastian venait d'entrer dans la pièce.

Gabriel l'ignore.

— Je sais où il faut chercher.

— Où ça ?

— Dans les ruines.

— Je croyais que les ruines étaient hors limites, répliquai-je en remarquant que Sebastian nous avait aperçus et que sa mine était sombre.

La tension monta dans la salle.

Gabriel observa Sebastian qui se dirigeait vers nous, puis il se retourna vers moi, un sourire aux lèvres. Je n'arrivais pas à croire que j'avais laissé ce type s'approcher de moi.

— Le Novem édicte les règles. Nous les enfreignons. C'est pas comme ça que ça marche ? Mes amis et moi allons là-bas pour... nous amuser.

Pour chasser. Ce qu'il sous-entendait était évident, et c'est ce qu'il voulait.

— De temps en temps, nous y rencontrons une des créatures répugnantes d'Athéna. Peut-être que ça vaudrait le coup que tu viennes jeter un coup d'œil et que tu essaies d'en capturer une. Enfin, c'est juste une idée.

— Pourquoi tu me dis ça ?

Une chose était sûre, ce n'était pas par bonté d'âme ; j'étais persuadée que Gabriel adorait me voir aller dans les ruines du centre-ville et ne jamais en revenir.

— Peut-être que si on te rend service, tu nous redevras ça un jour. Tu devrais venir à notre soirée de mardi gras, vendredi.

Il laissa retomber sa chaise et se leva.

Sebastian était en travers de son chemin. Je me levai lentement. L'animosité qui régnait entre eux était palpable dans la pièce.

Finalement, Sebastian le contourna et se dirigea vers moi. Alors que Gabriel s'éloignait avec ses copains, Anne jeta un regard en arrière qui montrait clairement son intérêt pour Sebastian. La cloche sonna et les élèves commencèrent à ranger leurs livres dans leur cartable et à sortir les uns derrière les autres.

Sebastian jeta son sac à dos sur la table.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il a dit que pour trouver Athéna je ferais mieux d'aller dans les ruines.

— C'est tout lui, ça.

Sebastian garda le silence un long moment.

— C'était la cloche du déjeuner. Tu veux sortir et aller manger au Gabonna ?

— Avec plaisir.

Je ramassai mes affaires et quittai Presby en pestant toujours contre Gabriel. Il ne différait en rien de Joséphine et de certains autres chefs du Novem que j'avais rencontrés. Je les avais affrontés tous les neuf et m'étais rendu compte que la plupart d'entre eux vivaient et se nourrissaient d'intrigues, de pouvoir et de politique. Même Michel jouait le jeu, jusqu'à un certain point. J'imagine qu'on n'avait pas le choix si on voulait tenir bon face à des gens comme Joséphine.

C'était pour le pouvoir et à des fins politiques que Joséphine avait « aidé » ma mère et essayé de se servir de moi. Pour elle, ma malédiction était un instrument. Et pour Athéna aussi. Tout le monde me voulait ; ç'aurait été flatteur dans un autre contexte.

Sebastian et moi marchâmes jusqu'au Gabonna, le restaurant-club de jazz de St Ann Street. C'était l'endroit où il m'avait emmenée quand j'avais été prise d'une migraine atroce après avoir rendu visite au prêtre vaudou Jean Solomon.

L'endroit où je m'étais réveillée dans ses bras. Où il m'avait embrassée.

La porte était maintenue ouverte par la statue d'un mètre de hauteur d'un alligator jouant du saxophone. Je suivis Sebastian à l'intérieur et me glissai dans un box d'angle. Après avoir commandé des sandwiches et des boissons, il me dit :

— N'écoute pas Gabriel.

Le pianiste passa à côté de nous, salua Sebastian de la tête, puis s'assit sur son siège. Une mélodie lente et paisible se répandit dans le restaurant.

— Ce n'est pas mon intention, répondis-je. Mais j'ai réfléchi pendant le trajet. Il se peut qu'il ait trouvé quelque chose d'intéressant.

Je tendis la main vers mon sac à dos et en sortis mon carnet.

— J'ai découvert que les dieux se créaient un royaume pour abriter leurs temples et leurs palais. Comme une autre dimension. C'est un système de sécurité automatique. Les autres dieux ne peuvent pénétrer dans un royaume que si celui qui l'a créé les y autorise. En revanche, les humains peuvent entrer, mais je n'ai pas encore trouvé pourquoi. J'ai lu des histoires de gens qui avaient franchi la porte d'un autre royaume par hasard ou qui étaient partis à la recherche du pays des dieux et qui l'avaient trouvé.

Pam, notre serveuse, posa nos boissons sur la table.

— Sebastian, dis-je en me penchant vers lui avec l'impression que nous avions peut-être une chance de retrouver Violet et mon père, tout ce qu'il faut, c'est repérer le portail. Je parie qu'il est dans les ruines. C'est le meilleur endroit pour le cacher. Il est facile d'accès, et les chasseurs et les créatures peuvent y aller et venir sans peine, tu ne crois pas ?

Sebastian réfléchit un instant.

— C'est comme ça qu'elle a surveillé New 2 pendant toutes ces années. Les ruines offrent une couverture parfaite.

Restait à savoir pourquoi Athéna était si intéressée par New 2. Était-ce simplement à cause de moi, de ma mère et de mon père, ou y avait-il autre chose ?

— J'ai aussi découvert que si Athéna a réussi à tuer la plupart des Olympiens, les dieux de son propre panthéon, c'est parce qu'ils appartenaient à la même famille et qu'ils lui faisaient confiance. Et si elle n'a eu aucun mal à les tuer, c'est parce que l'Égide, le bouclier de Zeus dont elle s'est emparée après s'être débarrassée de lui, l'a protégée contre les autres dieux. Il l'a rendue indestructible. Apparemment, après la guerre, il ne restait plus que quelques dieux de différentes familles...

— Et on sait pourquoi ? Pourquoi elle s'est mise à tuer tout le monde comme ça ?

Je fis non de la tête.

— On n'en sait rien. Peut-être qu'elle a juste pété les plombs. Tu sais, au bout de milliers d'années, elle a pu craquer.

Nos sandwiches arrivèrent et nous mangeâmes silencieusement en réfléchissant. Plus j'y pensais, plus j'étais persuadée que le portail se trouvait au milieu des ruines.

— On devrait se faire chasseurs, dis-je.

— Quoi ? Tu veux dire chasser l'un de ses tueurs ?

Je bus un coup pour faire descendre le morceau que j'avais dans la bouche.

— Ouais, et l'obliger à nous dire comment il accède à l'endroit où Athéna garde ses prisonniers.

— Rappelle-moi de ne pas te contrarier. Tu plaisantes, hein ?

Est-ce que je plaisantais vraiment ? Est-ce que j'étais capable de torturer un être vivant pour lui soutirer des informations ? Je fis glisser mes mains sur la table en poussant un gémissement et laissai

tomber ma tête dessus.

— Je ne sais pas, marmonnai-je.

Je ne voulais pas être comme ça, mais en même temps, quand je pensais à ce que Violet et mon père étaient en train de subir, je devenais capable de tout.

La main de Sebastian se posa sur mon bras. Je levai la tête tandis qu'il m'entourait les épaules et m'attirait à lui.

— Écoute la musique. Oublie tout ça pendant un moment. C'est autorisé, tu sais ?

— Je sais.

J'appuyai ma tête contre lui pendant que le piano continuait à jouer.

Nous restâmes au Gabonna une petite heure avant de rentrer à Presby pour les derniers cours de la journée. Bran m'offrit une nouvelle séance d'entraînement musclée, mais cette fois, je fus plus rapide à « dégainer » mon pouvoir et, miracle, il me fit un compliment. Je savais qu'il avait raison : plus j'utiliserais mon pouvoir, plus cela me serait facile. Même si pour l'instant, c'était loin de l'être. Bran était si content qu'il m'invita au bal masqué « noir et or » des Ramsey, la fête que sa famille donnait tous les ans pour mardi gras. Cependant, il ne parut pas surpris que je décline l'invitation. L'idée de me retrouver dans la foule, d'être obligée de parler, de sourire me paraissait plus épuisante que gratifiante.

Après les cours, Sebastian et moi prîmes le temps de flâner et d'observer les passants sur la place avant d'aller dîner dans un café des environs. Quand l'obscurité descendit sur la ville, nous décidâmes de remonter tranquillement Riverwalk, la promenade au bord du fleuve, puis de prendre le tramway pour rentrer à la maison.

Riverwalk était l'endroit où tout le monde se retrouvait la nuit. Les lampadaires étaient allumés, des couples se promenaient, des joueurs entraient et sortaient du casino Harra's nouvellement restauré. Des rires et des conversations se mêlaient à la musique des artistes de rue, qui jouaient de la trompette et du saxophone. Le long de la promenade qui longeait le cours d'eau, il y avait des marchands de fleurs, de bijoux, de masques et de perles. Je respirais profondément l'air froid saturé du Mississippi et celui, iodé, du golfe du Mexique.

— Tu es sûre que tu ne veux pas aller à la fête ? demanda Sebastian en me donnant un coup d'épaule.

— Ouais, je suis sûre. Je préfère rentrer au Garden District et me mettre au pieu.

— Moi aussi, mais tu devrais quand même aller y jeter œil. Le bal « noir et or », c'est quand même un sacré spectacle, tu sais.

D'un signe de tête, il désigna quelque chose devant nous.

Le *Creole Queen* était amarré le long de la promenade. Et le bateau à aubes était impossible à rater : toutes ses balustrades étaient ornées de lampions qui se reflétaient dans le fleuve et donnaient l'impression que le *Creole Queen* flottait sur des paillettes.

De plus, il était rempli de gens qui fêtaient le carnaval entièrement habillés en noir et or.

Plusieurs invités déguisés s'étaient rassemblés devant le bateau et discutaient en groupes, riaient, trinquaient avec des coupes de champagne tandis qu'un air de jazz entraînant montait de l'arrière du *Creole Queen*. Des touristes prenaient des photos et contemplaient la fête. Les costumes attiraient de nombreux spectateurs.

On apercevait les yeux à travers les fentes ovales des magnifiques masques. Cela me fit penser à Violet, qui aurait tant aimé voir ça. Les loups que portaient les hommes étaient dorés, lisses et sans ornement ; ils me fichaient davantage la trouille que les autres. Quand ils me regardaient... j'avais

l'impression d'être observée par un prédateur de l'Ancien Monde. Ils tournaient la tête, pareils à des marionnettes silencieuses, et avec leurs yeux luisants, noirs et mystérieux, ils paraissaient suspendus pour un instant dans le temps.

En dépit des masques sinistres, le spectacle était très beau. On se serait cru dans un rêve de lumières scintillantes et de chimères aristocratiques.

Nous trouvâmes un banc dans un coin sombre à l'écart de la foule. Fascinée par ce tableau, je me tournai de manière à pouvoir contempler le bateau.

— Tu peux y aller. Tu n'es pas obligé de rester ici à cause de moi, dis-je par-dessus mon épaule. Michel y est probablement, non ?

— Probablement.

Il étendit son bras sur le dossier du banc et je me retrouvai appuyée contre lui. Il baissa la tête et, quand il parla, je sentis son souffle dans mon cou :

— Je suis très bien comme ça. Je n'ai aucune envie d'être ailleurs.

J'étais bien contente qu'il ne puisse pas voir mon sourire idiot.

Une fois de plus, j'étais assise à ma table de travail dans l'étrange bibliothèque du Novem. Un air entraînant montait du vieux phonographe.

— Qu'est-ce qu'on écoute aujourd'hui ? demandai-je au gardien qui m'apportait une pile de documents.

— Vivaldi. *Les Quatre Saisons*. Ce qu'on entend en ce moment, c'est le quatrième concerto, « L'Hiver ». Vous en avez fini avec ceux-là ?

— Oui, merci.

Le gardien ramassa les deux rouleaux et les tablettes en argile. Je le regardai s'éloigner dans l'allée. La lumière se reflétait sur les minuscules plaques de bronze qui formaient sa tête et son cou.

En fin de journée, après les cours, j'avais rapidement traversé Jackson Square pour aller au Café du Monde acheter des beignets, puis j'étais retournée à Presby pour continuer mes recherches à la bibliothèque. Il se faisait tard, mais je voulais finir cette nouvelle pile avant de rentrer au Garden District.

Je découvris une référence à une sorcière d'Égypte qui avait annulé une malédiction prononcée à l'encontre d'un homme par la déesse Sekhmet. Tous les soirs, il se transformait en lion et dévorait sa famille. Le matin, au réveil, il redevenait un homme, sa famille était en vie, et le soir venu, il revivait son cauchemar.

Un pauvre type coincé dans une version complètement folle d'*Un jour sans fin*. J'ôtai le rouleau de sous le traducteur et le mis de côté.

C'était la deuxième fois que je trouvais une référence à une sorcière capable d'annuler une malédiction énoncée par un dieu. C'était donc possible. À présent, il ne me restait plus qu'à trouver une sorcière qui ferait la même chose pour moi. Facile, non ?

Le dernier document sur la table était un disque de pierre couvert de centaines de symboles disposés en spirale. Je le glissai sous la vitre et tout mon corps se crispa quand je vis apparaître les mots « Athéna », « temple » et « portail ».

C'était une sorte de manuel antique destiné à la grande prêtresse d'Athéna. On lui expliquait comment passer de ce monde au temple de la déesse sur l'Olympe afin d'être initiée, d'apporter des offrandes et d'être instruite par la déesse.

Le sang d'Athéna, conservé dans une petite jarre en albâtre, se transmettait d'une grande prêtresse à l'autre et servait à tracer quatre symboles qui, une fois reliés entre eux, représentaient un portail.

Je relus le disque au moins dix fois pour l'apprendre par cœur, puis me laissai retomber en arrière sur ma chaise en lâchant un long soupir. Le regard perdu dans le vide, je réalisai avec

stupéfaction ce que cela voulait dire : j'avais trouvé un moyen de pénétrer dans le royaume d'Athéna.

Des frissons parcouraient ma peau à la vitesse de l'éclair.

Il fallait trois choses pour ouvrir le portail à la manière des grandes prêtresses : le sang d'Athéna, les symboles que j'avais mémorisés et la virginité – car toutes les prêtresses de la déesse étaient vierges. J'en avais déjà deux sur trois ; il ne me restait plus qu'à trouver comment obtenir un peu du sang d'Athéna.

Quand je sortis de la bibliothèque, il faisait nuit. Dès que j'eus franchi la porte, je m'assis dans le couloir et dessinaï les symboles dans mon carnet, tels qu'ils apparaissaient sur le disque. Ensuite, alors que je me dépêchais de descendre les marches du premier étage, un bruit de lames s'entrechoquant me fit changer de cap. Curieuse, je suivis un couloir dans sa direction et débouchai dans la cour derrière le bâtiment principal où des élèves s'entraînaient à l'épée sur la pelouse.

Je m'arrêtai à côté d'un banc et observai les dix élèves – de mon âge ou à peine plus vieux, me sembla-t-il – qui croisaient le fer. Parmi eux, il y avait une fille aux cheveux bruns extrêmement concentrée.

Bran jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Je levai la main, puis il vint à moi.

— Tu veux participer ? Ça te ferait du bien.

— C'est quel cours ?

— C'est le cours d'escrime. Il s'agit majoritairement d'étudiants de l'université. Et de Ramsey pour la plupart.

Je les contemplai, consciente qu'ils devaient être parents d'une manière ou d'une autre, et je me demandai ce que cela faisait d'avoir une aussi grande famille.

— Il y a des enfants à vous parmi eux ? demandai-je.

— Ce sont tous des parents éloignés, sauf cette fille là-bas. Kieran. Ma fille, dit-il avec fierté. La plus jeune de la classe.

— Ça ne me surprend pas, répliquai-je en modérant mon compliment. (Bran avait un ego assez gros comme ça.) Quel âge a-t-elle ?

— Treize ans. Elle est capable de décapiter quelqu'un en moins de soixante secondes depuis qu'elle a dix ans.

Il rit.

— J'essaierai de ne pas l'oublier. Vous n'avez pas d'autres gosses planqués dans Presby, n'est-ce pas ?

Il haussa un sourcil.

— Non, c'est la seule en ce moment.

Bran sombra dans le silence, se contentant d'observer les élèves qui répétaient leurs mouvements. Je me mordillais la joue en me demandant ce qu'il avait voulu dire. Avait-il d'autres enfants qui avaient quitté Presby après y avoir fini leur scolarité ou, pire, Kieran était-elle son seul enfant survivant ?

— Qu'est-ce que tu fais là, Selkirk ?

— Je passais dans le coin. J'étais restée pour lire après les cours.

— Dans la bibliothèque, devina-t-il. J'espère que tu y réfléchiras à deux fois avant de faire une bêtise.

Je pensai au disque et ma gorge se serra.

— Je n'aurais pas cru que vous vous intéressiez à moi, dis-je en plaisantant. (Puis je redevins sérieuse.) Quand j'aurai trouvé le moyen d'entrer dans le temple d'Athéna, j'irai. Vous voulez m'en empêcher ?

Il réfléchit un moment.

— Tout le monde a un but dans la vie. Je ne veux pas t'empêcher d'atteindre le tien. Un conseil au cas où tu trouverais un accès : laisse tes émotions de côté et sers-toi de ton entraînement. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Ouais : pense avec ta tête, pas avec ton cœur.

— Pas exactement. Le cœur est ce qui fait le héros. Pense avec ta tête, oui, mais permets à ton cœur de te remplir d'énergie et de détermination. Tout le reste, la peur, les soucis, laisse-les à la maison. Mettez-vous par deux ! cria Bran au groupe.

Immédiatement, les élèves arrêtaient leurs exercices et commencèrent à s'entraîner au combat. On entendit de nouveau le bruit du métal résonner dans la cour et se répercuter sur les bâtiments.

— Tu n'es pas prête, reprit-il. Tu n'as pratiquement aucune maîtrise de ton pouvoir et tes connaissances en magie et en combat représentent une gêne.

— Merci quand même !

— Par contre, tu as du cœur. Et comme tes compétences sont brutes et convaincantes, il est...

— Arrêtez, dis-je d'une voix dépourvue d'émotion. Je ne supporte pas les compliments. Qu'est-ce que vous feriez à ma place ?

— Je rendrais possible l'impossible.

Je ris. Évidemment.

Il eut un sourire.

— Non, mais, sérieusement, insistai-je.

— Je me servirais de tout ce qui est en moi et même davantage, Selkirk. Les grands sacrifices, les nobles exploits sont sources de pouvoir. Il y a des moments... des moments brefs et lumineux où l'impossible devient possible. N'oublie jamais ça.

Et alors que je le regardais bouche bée, il se tourna vers ses étudiants.

Qui aurait imaginé que Bran était un être si profond ? Ce n'était pas seulement un super sportif. De plus, j'avais comme l'intuition qu'il parlait d'expérience.

— OK, dis-je. Il faudra me raconter votre histoire un de ces jours.

Il ricana.

— Seulement quand tu l'auras mérité.

Je souris. À présent, j'avais une motivation pour travailler.

Le temps de rentrer au Garden District, j'étais sur les genoux.

Les beignets que j'avais mangés étaient délicieux, mais pas vraiment nourrissants. L'heure du dîner était passée depuis longtemps et je mourais de faim. Je me dirigeai vers la cuisine. Il y avait du pain enveloppé dans un torchon sur le plan de travail. J'en arrachai un gros morceau, puis à l'aide d'une cuillère, versai des restes de riz et de haricots dans un bol.

Je m'assis à la table de la cuisine et commençai à manger toute seule.

— Salut ! dit Crank en venant se poser en face de moi. Où étais-tu passée ?

— Je faisais des recherches à la bibliothèque, répondis-je, la bouche pleine.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Peut-être...

— Ari a trouvé quelque chose dans la bibliothèque, dit-elle à Dub qui entra en se frottant les yeux et en bâillant.

Sans s'occuper de nous, il ouvrit le frigo et resta un long moment le regard dans le vague avant de le refermer et de venir s'asseoir à côté de moi.

Il se gratte la tête.

— Je me suis endormi sur le canapé. Je me demandais où tu étais...

Il prit un morceau de ma tartine.

— Arrête de bouffer mon pain, dis-je alors qu'il s'apprêtait à se resservir. Va t'en chercher d'autre.

Il soupira et posa la tête sur la table.

— Je ne peux pas. Je suis trop fainéant.

Henri entra et s'installa sur une chaise.

— Alors, cette bibliothèque ? Qu'est-ce que t'as trouvé ?

Un instant plus tard, Sebastian arriva à son tour et s'appuya sur le plan de travail.

Je haussai les épaules et pris une nouvelle bouchée.

— J'ai trouvé une autre histoire de sorcière capable de démêler une malédiction prononcée par un dieu.

— C'est bon, ça, hein ? dit Crank, pleine d'espoir. Ça veut dire qu'on peut en trouver une et lui demander de t'aider.

— Si ce genre de sorcière existe toujours, répliquai-je. Pour l'instant, les deux mentions que j'ai trouvées sont vraiment très anciennes. Il n'y a absolument rien de récent.

— Je vais en parler à mon père, proposa Sebastian.

— Merci.

Je baissai les yeux sur ma cuillère et essayai d'y mettre le plus de haricots rouges possible.

— J'ai aussi trouvé un disque en pierre qui parle de prêtresses allant et venant entre notre monde et le temple d'Athéna. Il y a peut-être un moyen d'ouvrir un portail. (Je souris d'un air narquois.) Tout ce qu'il nous faut, c'est un peu de sang d'Athéna.

Henri pouffa.

— C'est ça. Fastoche. Pourquoi ne pas demander aussi la paix dans le monde et la découverte de la vie sur Mars, tant qu'on y est ?

Je lui fis une grimace.

— Et puisqu'on en est à souhaiter des choses *vraiment* impossibles, intervint Dub en se redressant sur sa chaise et en croisant les mains derrière la tête, demandons aussi qu'Henri prenne un bain et se fasse couper les cheveux, et que Melle Morgan tombe amoureuse de lui.

Crank eut un petit rire moqueur :

— La paix dans le monde serait probablement plus facile à obtenir.

Surprenant du coin de l'œil l'expression amusée de Sebastian, je souris. Henri devint rouge comme une tomate et se leva d'un bond en bredouillant. J'éclatai de rire.

— Lâche-moi, Dub, cracha-t-il avant de sortir de la pièce en trombe.

— Ça non plus, c'est pas près d'arriver, Henri ! cria Dub tandis que les pas d'Henri, énervé, résonnaient sur le parquet.

La porte d'entrée s'ouvrit, puis se referma en claquant. Pauvre Henri. Il était si amoureux de Melle Morgan, la jeune femme qui faisait le tour du Garden District pour apporter à manger aux enfants et apprendre à lire à ceux qui le voulaient ! Apparemment, c'était un ange. Et ici, à la maison, elle était le talon d'Achille d'Henri. Personne n'avait de scrupules à s'en servir contre lui parce que la plupart du temps, il le méritait. Nous ne faisions que rendre coup pour coup. Et au bout du compte, personne n'en gardait rancune. Nous formions une famille.

Après avoir fini de manger, je discutai un moment avec les autres, fis ma vaisselle, puis montai dans ma chambre.

Assise sur mon sac de couchage, je sortis mon carnet de notes pour étudier les symboles en me demandant comment j'allais bien pouvoir faire pour obtenir du sang d'Athéna.

On frappa doucement à la porte. Je levai les yeux et vis Sebastian sur le seuil.

— Tu veux un peu de compagnie ?

— Bien sûr.

Il s'assit à côté de moi, le dos appuyé contre le mur, à quelques centimètres de mon épaule.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les symboles que la grande prêtresse d'Athéna utilisait pour ouvrir le portail.

— Tracés avec son sang, je parie.

— Ouais. Avec ça, on est bien avancés...

Ça m'énervait d'être si près du but et de me heurter à un mur. C'était vraiment frustrant. Combien de temps nous faudrait-il pour sauver Violet et mon père ? Et combien de temps avant qu'Athéna ne commette l'irréparable ?

Sebastian avait glissé sa main dans la mienne. Nos doigts se croisaient et se décroisaient. J'aimais le toucher, sentir sa peau chaude, être sur la même longueur d'onde que lui. Je levai les yeux et souris d'un air malheureux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Son pouce caressait ma main.

— Tu sais ce qui va se passer le jour de mes vingt et un ans. Tu sais ce qui risque de se passer quand je partirai à la recherche de Violet et de mon père.

Une partie de moi voulait lui dire de ne pas s'attacher à moi pour lui éviter d'avoir du chagrin.

Il baissa la tête. Impossible de dire si c'était un signe d'acquiescement ou de compréhension. Je ne pus m'empêcher de penser aux paroles de Joséphine et de me demander ce qui l'attirait vraiment en moi. Était-ce ma personne ou le défi, la rébellion et le danger que ma fréquentation impliquait, comme elle l'avait dit ?

Tandis que je contemplais fixement nos mains, le silence s'installa entre nous.

— Ari, fit-il d'un ton grave et intime.

Si je le regardais, il m'embrasserait. C'est ce que je voulais plus que tout, et pourtant...

Je tenais sa main serrée dans la mienne. Il commençait à faire chaud dans la pièce. À moins que cela ne vienne de moi. Je déglutis, puis levai les yeux vers lui. Nos regards se croisèrent.

Soudain, la porte s'ouvrit.

C'était Henri, à bout de souffle, avec Dub et Crank sur les talons.

— Les héritiers du Novem... au Saenger... à leur fête de mardi gras. (Il reprit sa respiration.) Ils ont capturé un des sbires d'Athéna.

Je sentis l'inquiétude monter en moi. J'avais déjà eu l'occasion de voir ces créatures de près. C'était encore tout frais dans ma mémoire. Mais en même temps... c'était peut-être l'occasion ou jamais. Je me levai d'un bond et commençai à rassembler mes armes.

— Ils le retiennent dans le théâtre ? demanda Sebastian pendant que j'attachais ma dague et glissais mon 9 mm dans la ceinture de mon pantalon.

Henri acquiesça. Sebastian jura à voix basse.

— Les idiots.

J'enfilai ma veste, puis entrepris de nouer mes cheveux en un chignon serré que je fis tenir avec deux piques en bois.

— C'est la fête dont parlait Gabriel ?

Je finis ma coiffure et enfilai mes bottes d'un coup sec.

— Ouais. Ils en font une chaque année. C'est *leur* « bal ». Pas de règles. Pas de parents.

— Je croyais que les ruines étaient trop dangereuses.

— Le Saenger est à la périphérie, comme le Charity Hospital.

Je me précipitai hors de la pièce et suivis les autres dans l'escalier. Sous l'effet de l'adrénaline, mon cœur commençait à battre plus vite. Si nous pouvions accéder à cette créature, lui faire dire où était le portail...

Crank s'arrêta au pied des marches à côté d'Henri et de Dub. Elle était blanche comme un linge et ses yeux grands ouverts regardaient dans le vague. Je ralentis.

Toutes les peurs de Crank se trouvaient concentrées dans les ruines. C'était là que Sebastian l'avait trouvée, assise près du corps de son frère qui avait la même allure et le même âge que lui. Traumatisée, elle l'avait confondu avec lui et l'avait suivi hors des ruines, puis elle n'avait plus jamais évoqué le sujet.

Sebastian, lui, n'avait pas vu l'intérêt de la détromper ni de lui dire la vérité.

Pour ma part, j'étais d'avis qu'elle l'affronterait quand elle y serait prête. Mais à cet instant, à en croire l'expression sur son visage, rien au monde ne la ferait retourner là-bas. Crank faisait peut-être un blocage au sujet de ce qui était arrivé à son frère, mais une chose était sûre, elle savait très bien ce qui rôdait dans ce lieu.

Je descendis les dernières marches en remontant la fermeture éclair de ma veste.

— Dub, pourquoi ne resterais-tu pas ici avec Crank ? Ça ne devrait pas nous prendre longtemps.

Il voulait venir. Cela se lisait sur son visage plein d'enthousiasme et d'excitation à l'idée de la bagarre. Qu'il ne soit qu'un enfant n'avait aucune importance ; il avait probablement vu plus de batailles et d'horreurs que la plupart des flics de Memphis que je connaissais.

Crank ne dit rien. Jamais elle n'aurait demandé à ne pas y aller. Elle était trop fière, trop obstinée, trop désireuse de se montrer à la hauteur des garçons.

Dub se dirigea d'un pas résolu vers la porte d'entrée et l'ouvrit en grand.

— Si vous vous imaginez que je vais aller me balader dans les ruines, la nuit, vous êtes cinglés.

Soulagée, Crank relâcha ses épaules et j'eus envie de serrer Dub dans mes bras de toutes mes forces. Mais il évitait de croiser mon regard.

— Si nous ne sommes pas revenus demain matin, dit Sebastian, allez chercher mon père.

Crank et Dub firent oui de la tête.

— Et toi, espèce de mauviette, je t'interdis de mettre les pieds dans ma chambre, lança Henri en ébouriffant les cheveux de Dub au passage.

— On sera rentrés avant que vous n'ayez eu le temps de vous apercevoir de notre absence, ajoutai-je avec désinvolture. Je sortis sur le perron et plongeai dans l'obscurité du Garden District.

Tout ça ne me disait rien de bon.

Nous débouchâmes sur le théâtre Saenger par Canal Street. La musique retentissait dans l'entrée et, en entendant le martèlement des basses, mon cœur se mit à battre plus fort.

Je glissai les mains dans mes poches et levai les yeux en traversant la rue. L'énorme niche au-dessus du porche, haute, voûtée et profonde, était entourée de colonnes. À l'intérieur se trouvait une grande sculpture représentant une femme nue – une muse ou peut-être une déesse.

Quelqu'un avait placé un masque de carnaval sur le visage de la statue et entouré son cou de perles violettes, dorées et vertes qui faisait ressortir sa nudité et lui donnait un air plus sensuel, plus indécent et plus suggestif.

Elle paraissait donner le ton. Nous entrâmes et traversâmes le vestibule jusqu'à la salle de spectacle. La partie située sous l'avancée du balcon était plongée dans l'obscurité. Il y avait là plusieurs rangées de sièges qui constituaient l'endroit idéal pour se faire peloter ou bavarder entre copains. Au-delà, l'espace prenait une nouvelle dimension. C'était comme entrer dans un autre monde, à une autre époque.

Au milieu du théâtre brûlait un énorme feu de joie qui éclairait les murs s'élevant sur trois étages.

— Waouh ! murmurai-je avec l'impression de me retrouver dans l'immense cour intérieure de la villa d'un empereur de la Rome antique.

Avec leurs toits pointus et leurs colonnes, les murs avaient été conçus pour ressembler à des façades de temples et de bâtiments. Mais tout cela n'était qu'une magnifique illusion. La partie intacte du plafond avait été peinte de façon à évoquer un ciel nocturne et le reste était ouvert aux quatre vents.

Un orchestre déchaîné, dont les musiciens avaient le visage peint et les cheveux teints, occupait la scène. Pénétrant en moi, la musique assourdissante résonnait dans mon corps et me rendait nerveuse.

On avait ôté tous les sièges au-delà du balcon – des milliers de sièges, à en juger par la taille et l'étendue de l'espace.

Tout le monde dansait, buvait, mangeait, riait, criait, se battait et s'embrassait. Les basses faisaient vibrer le sol. Les déguisements étaient réduits à leur plus simple expression, les masques épurés et mystérieux. À la lumière du feu, tout étincelait. La scène était violente, décadente, sauvage et sensuelle... en un mot, fascinante.

— Par là, dit Sebastian en me tirant par le bras.

Alors que nous contournions le feu, un type hurla à ses amis :

— Regardez !

Il fit un geste de la main et, dans le feu, une flamme s'anima, s'allongea et prit vaguement la

forme d'une femme en train de se tortiller. Quelqu'un cria :

— Fais-lui une barre de strip-tease !

Tout le monde éclata de rire.

Henri nous fit traverser la foule et contourner le brasier jusqu'au côté gauche du théâtre où un petit groupe de personnes formait un cercle.

Je reconnus immédiatement Gabriel. Il portait une chemise blanche et un pantalon noir. Le col de sa chemise était ouvert et il avait la moitié du visage dissimulé sous un masque doré sans aucun ornement.

Son regard se posa sur moi. D'autres personnes tournèrent la tête et je me dis qu'il s'agissait probablement d'héritiers du Novem accompagnés de quelques amis. Ce petit rassemblement était réservé aux plus âgés, ceux qui faisaient la loi à Presby et qui seraient un jour les maîtres de la ville.

Gabriel s'écarta du cercle et j'aperçus l'une des monstrueuses créatures d'Athéna.

Je m'arrêtai net. J'avais déjà eu affaire à ce genre de monstre. L'un d'eux avait essayé de m'arracher la tête. Celui-ci avait l'air humain, mais ses membres étaient noueux, comme si ses articulations avaient été déboîtées et tordues. Il était bossu et avait la peau grise et tannée. Il n'avait pas de cheveux. Au coin de son œil gauche, une cicatrice l'obligeait à garder la paupière à moitié fermée. Des petits trous lui servaient de narines, mais il n'avait pour ainsi dire pas de nez. Ni de lèvres pour cacher les rangées de petites dents pointues qu'il montrait à ceux qui le contemplaient.

Ce monstre était plus mince et beaucoup plus vieux que ceux que j'avais combattus dans le cimetière. Il était plus faible aussi, ce qui expliquait peut-être pourquoi les héritiers s'étaient emparés de lui.

— Je savais que vous viendriez, dit Gabriel avec un sourire.

Sebastian se raidit. Henri grogna en croisant les bras sur sa poitrine.

Le regard de Gabriel passa de Sebastian à Henri. À la façon dont il le dévisagea, je devinai qu'ils se connaissaient.

— On se marre bien. Vous voulez vous joindre à nous ?

Une fille masquée en robe noire moulante ouvrit grand ses bras. Un souffle d'air descendit sur l'assistance et enveloppa la créature. Elle hurla comme si une lanière invisible se resserrait autour d'elle. La fille maintint la pression plusieurs secondes avant de la relâcher. Un type pénétra dans le cercle. Il se déplaçait si vite que mes yeux avaient du mal à suivre sa silhouette floue. L'air se remplit de grognements et de cris stridents. Plusieurs entailles firent leur apparition sur le torse de la créature avant que la silhouette floue s'arrête à côté de Gabriel.

La chose hurlait et se débattait toujours quand le sol au-dessous de lui se déforma puis s'ouvrit. Des racines acérées comme des pieux jaillirent et lui transpercèrent les pieds. La musique était assourdissante. Derrière moi, le feu grondait, et la fête battait son plein, indifférente au supplice.

Ils s'amusaient à faire des expériences et à comparer leurs pouvoirs. Mais le combat n'était pas loyal.

Je ne pouvais pas rester sans rien faire. Sans y réfléchir à deux fois, je m'avançai et saisis Gabriel par le bras en serrant très fort.

— Dis-leur d'arrêter. On ne doit pas faire ça.

Il jeta un regard à ma main posée sur lui, puis releva lentement son masque. Les yeux brillants et le teint cramoisi, il était dans un état d'ébriété avancé. Son regard se posa sur mon cou. La menace était évidente.

— Essaie un peu, dis-je entre mes dents.

— Oh, ce ne serait pas un essai, mon ange. Si je voulais ton cou, crois-moi, je l'aurais.

La créature poussa un nouveau hurlement, plus désespéré cette fois.

— Arrête de lui faire mal.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi ? Tu as perdu ton sens de l'humour ? Cette *chose* est notre ennemi. Nous sommes en guerre contre Athéna.

— Et alors ? Vous allez la torturer à mort ? Même si c'est un ennemi, c'est mal et tu le sais très bien.

Gabriel éclata de rire.

— Peut-être que tu ressens de l'empathie pour cette créature parce que, au fond, vous êtes de la même espèce. Toutes les deux créées par Athéna. Deux... *monstres*.

Une colère blanche et froide m'envahit, si violente qu'elle fut suivie d'une curieuse sensation de calme. J'avais envie de sortir mon 9 mm, mais je ne savais pas trop comment les Sang-pur et les autres invités réagiraient en se voyant ainsi menacés ou en se faisant tirer dessus (si l'on devait en arriver là). Les Sang-pur arrêtaient de vieillir un peu après vingt ans, au moment où leurs gènes régénérateurs prenaient le dessus et les rendaient pratiquement immortels. Gabriel n'en était pas encore à ce stade, ce qui signifiait que si les choses dégénéraient, la balle risquait de le tuer.

Quoi qu'il en soit, je considérais qu'il était de mon devoir de remettre Gabriel à sa place et de montrer à ses copains que lui aussi avait ses faiblesses. Je levai lentement la main et ôtai les piques qui retenaient mes cheveux.

Ceux-ci tombèrent jusqu'à ma taille en vagues blanches et brillantes. Comme je m'y attendais, Gabriel écarquilla les yeux, incapable de détacher son regard de ma chevelure.

C'est le moment que je choisis pour tourner sur moi-même, le saisir par l'épaule et le faucher d'un croche-pied. Pendant qu'il tombait, je me glissai derrière lui, enroulai mes jambes autour de sa taille et mes bras autour de ses épaules, et enfonçai les pointes acérées des deux piques dans sa veine jugulaire.

Son oreille était collée à ma joue.

— Les seuls monstres ici, ce sont toi et tes amis, grommelai-je. La torture et le meurtre ne te rendent ni plus fort ni plus populaire. Ça fait juste de toi une petite merde égocentrique, comme Athéna. Tu vas relâcher cette chose.

Il se tortilla. Je n'avais aucune idée de ce qui se passait en dehors de notre conversation, mais je percevais la tension ambiante. Tous les gamins présents étaient dotés de pouvoirs. Ils étaient tellement plus nombreux que nous que je m'étonnais que Gabriel n'éclate pas de rire.

— Hmm ! souffla-t-il. Qu'est-ce que tes cheveux sentent bon !

Le temps passa au ralenti. Mon corps se fit chaud et lourd. Mes pensées devinrent vagues et confuses tandis que Gabriel se retournait dans mes bras, m'attirait sur ses genoux et me renversait en arrière. Il ricana.

Ma tête tomba sur le côté, dégageant mon cou. Je voyais tout comme en rêve : Henri et Sebastian luttant et repoussant l'air ; Anne Hawthorne et l'autre fille les mains en avant, empêchant Henri et Sebastian d'approcher.

Gabriel se pencha et frôla mon cou de ses lèvres. J'ouvris grand la bouche.

— Je me demande si tu es aussi délectable que tu en as l'air.

Ses dents effleurèrent ma peau et j'eus un frisson.

Mon cœur battait la chamade. Mes yeux se posèrent sur l'assistance. Les flammes du feu de joie dansaient lentement sur les masques, les costumes et la fête autour de nous.

Et soudain, je vis une silhouette sombre se lever derrière Anne et sa comparse. Le monstre

d'Athéna. Il frappa la fille en noir. Libérés, Sebastian et Henri se précipitèrent vers nous. La créature arriva la première. Elle repoussa brutalement Gabriel, saisit mon poignet et me releva comme si j'étais une poupée de chiffon. Le lien hypnotique entre le vampire et moi se brisa sur-le-champ. Mes pensées retrouvèrent leur clarté avec la violence d'un coup de massue.

Sans me laisser le temps de me reprendre, la créature que j'arrivais à peine à suivre s'enfuit dans la foule en m'entraînant derrière elle.

À mesure qu'elle écartait les gens de son chemin, des hurlements retentissaient. Le cri d'Henri résonna derrière moi. Mais où était donc Sebastian, bon sang ?

Une forte déflagration retentit dans le théâtre et un courant d'air chaud passa au-dessus de ma tête. Jetant un regard bref par-dessus mon épaule, je vis le feu s'emballer, comme si on y avait versé un liquide inflammable.

En une fraction de seconde, j'aperçus Sebastian qui s'éloignait du brasier, le regard fixé sur moi. Puis il se lança à ma poursuite tandis que la créature m'entraînait à vive allure dans le hall d'entrée.

J'essayais de ne pas tomber. Il m'était impossible de sortir mes armes. Mon épaule m'élançait et menaçait de se démettre si la chose ne me libérait pas bientôt.

Une fois dehors, après avoir tourné à l'angle du théâtre, le monstre finit par s'arrêter et me lâcher.

Les poumons en feu, je chancelai en essayant de reprendre mon souffle pendant qu'il s'éloignait très lentement. Je saisis la poignée de la dague du τέρας et la créature suivit mon geste des yeux. Nous ne bougions plus ni l'une ni l'autre. Elle me regarda de nouveau et, cette fois, je distinguai quelque chose d'autre : une conscience, une intelligence, de la... reconnaissance.

Elle cligna des yeux, puis inclina la tête comme pour me remercier avant de s'engager dans North Rampart Street au moment où Sebastian et Henri débouchaient en courant au coin de la rue.

Henri continua à cavalier derrière la créature. Sebastian passa à côté de moi et cria en regardant derrière lui :

— Ça va ?

Je fis signe que oui, stupéfaite de ce qui venait de se passer. Puis je me précipitai derrière eux en courant de toutes mes forces. Nous tenions là notre billet d'entrée pour le temple d'Athéna. On ne pouvait pas se permettre de le perdre.

Je n'aurais jamais rattrapé Sebastian s'il n'avait pas ralenti. Henri était loin devant nous et la créature commençait à nous distancer.

— Henri, ne la lâche pas, hurla Sebastian.

Henri accéléra, sauta en l'air et se transforma en faucon.

Un faucon à queue rousse.

Un hurlement strident retentit au moment où l'oiseau, en chasse, montait en flèche dans le ciel.

Je ralentis et m'arrêtai, le souffle court, les mains posées sur les genoux.

— Henri... est... un faucon.

Éclatant de rire, je me redressai et me mis à tourner en rond. À présent, je comprenais. Ses étranges yeux jaune ambré. Le fait qu'il éradiquait les invasions de rats et de serpents dans les bâtiments du Novem. Fastoche pour un prédateur, non ?

— Est-ce que quelqu'un allait se décider à me le dire ?

— C'était à lui de le faire. Viens, la créature se dirige vers les ruines. Henri est sur ses traces. On peut marcher, maintenant.

Nous prîmes la direction de l'ouest, loin de la sécurité et de la civilisation, et nous enfonçâmes dans les ruines du centre-ville. Tout en marchant à vive allure, je repensai à Gabriel. Ça m'énervait

tellement de lui avoir permis de me manipuler une fois de plus ! Je ne savais pas comment lutter contre ce genre de chose ni comment m'en protéger.

L'épaule de Sebastian heurta la mienne.

— Ça demande de l'entraînement.

— Quoi ?

— D'apprendre à neutraliser l'influence d'un Sang-pur.

Je chancelai, puis je rattrapai Sebastian.

— J'aimerais bien que tu arrêtes de faire ça.

— De faire quoi ?

— De lire dans mes pensées, ou je ne sais pas comment tu appelles ça.

— Je ne lis pas dans tes pensées. Je lis tes émotions. Franchement, ce n'est pas bien difficile. Le rapprochement n'était pas trop dur à faire. Moi aussi, je serais énervé si ça m'arrivait.

— C'est ça, oui. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m'étonnerait que tu aies un jour à craindre que Gabriel ne plante ses dents dans ton cou.

Il sourit et haussa les épaules. Nous continuâmes à marcher quelques secondes, puis je lui demandai :

— Et qu'est-ce que je peux faire pour l'en empêcher ?

Nous descendîmes du trottoir pour contourner une montagne d'immondices et de débris, puis nous restâmes au milieu de la chaussée.

— Il faut simplement être vigilante et savoir ce qu'il veut. Gabriel arrive à t'influencer parce qu'il attend le moment où tu baisses la garde. Il lui suffit d'une seconde. Il faut que tu restes fermée en permanence, parce qu'à la première occasion, il en profite.

— Quel con ! dis-je avec colère. Si je dois un jour devenir *folle* d'un mec, ce sera parce que je le veux bien, pas parce qu'un abruti me file un coup de main pour y arriver.

Ça, c'était vraiment nul. *Ferme-la, Ari. Ferme-la avant de te ridiculiser davantage.*

— Eh bien, si tu veux tout savoir... obliger une fille à devenir *folle* de moi, c'est pas trop mon genre.

Il marqua un temps d'arrêt.

— J'aime bien que ça vienne naturellement.

Levant les yeux au ciel, je me remis à trotter avant qu'il ne se rende compte que mon visage avait viré au cramoisi.

Le centre-ville faisait penser à un champ de bataille.

Treize ans auparavant, il y avait bien eu une sorte de guerre sous la forme d'inondations provoquées par le vent et dont la ligne de front était constituée de bennes, de véhicules et de tonnes d'autres objets. De gros débris avaient fauché des bâtiments au passage, entraînant ainsi l'écroulement d'immeubles de bureaux et de tours d'habitation. Les vents violents avaient fait exploser les vitres.

Nous pénétrâmes dans un no man's land, un endroit où Sebastian m'avait déconseillé de me rendre le jour même de mon arrivée à New 2. Il ne faisait pas bon s'y trouver après le coucher du soleil.

Et pourtant, nous étions là, au milieu de South Rampart Street, en pleine nuit. J'espérais vraiment que Sebastian avait un plan en tête.

— Où on va ? demandai-je à voix basse tout en étant pratiquement sûre de connaître la réponse.

— Dans la partie principale des ruines.

Il fit un signe de tête en direction des tours.

— Nous l'appelons le centre-ville.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée d'aller en plein milieu ?

— C'est plus sûr quand on est nombreux. Si nous restons ensemble, tout devrait bien se passer. Ici, les créatures sont des chasseurs solitaires et elles aiment les proies solitaires. Alors pour que l'une d'elles s'attaque à deux personnes, il faudrait...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il faudrait ?

— Qu'elle crève de faim.

— Super. Vraiment super, marmonnai-je d'une voix légèrement affolée en contemplant les bâtiments sombres et déserts.

Un frisson me parcourut le dos.

— Je sais que je vais regretter ma question, mais qu'est-ce qu'il y a exactement là-bas ?

— Des loups-garous, des change-forme, des revenants...

— Je ne connais aucun de ces trucs.

Il me jeta un sourire en coin.

— Les loups-garous et les change-forme sont des métamorphes passés à l'état sauvage. Animal. Ils ne se rappellent rien de leur vie humaine. Ils s'attaqueraient à leur propre famille s'ils le pouvaient. Revenant est un mot français. Il signifie revenir, dans le sens de revenir du royaume des morts...

Je saisis le bras de Sebastian et m'arrêtai net au milieu de la rue.

— Attends une minute. Des cadavres qui se baladent comme des morts-vivants, des zombies ?

— Oui et non.

Il semblait très calme, en parfaite harmonie avec tout ce qu'il y avait autour de nous.

— Appelle ça comme tu veux. Les revenants sont plus que des morts-vivants. Ce sont des vampires sans âme. Et avant que tu ne dises que les vampires n'ont pas d'âme, sache que c'est un mythe. Ma grand-mère, Gabriel, moi... nous avons tous une âme. Nous sommes tous venus au monde comme des humains. Et les humains transformés gardent leur âme eux aussi ; ils se réveillent simplement changés en vampires de sang-mêlé.

— Mais alors comment un vampire perd-il son âme pour devenir un revenant ?

— Ça arrive quand il se plante en transformant un humain. Si la personne meurt pendant l'échange de sang, elle revient à la vie sans âme, et sans âme, elle n'est pas... enfin, tu vois ? C'est pour ça que le Novem a des règles très strictes quand il s'agit de transformer un humain. Amener une personne à deux doigts de la mort, pratiquer l'échange de sang *avant* que l'âme ne quitte le corps est une science exacte. Les revenants sont généralement le résultat d'un travail d'amateur.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas les tuer dès qu'on s'en rend compte ?

Nous tournâmes dans Giroux Street et Sebastian garda le silence un moment. Devant nous, des gratte-ciel aux vitres soufflées se dressaient dans le ciel sombre, pareils à des squelettes. Nos pas résonnaient sur les couches de décombres que nous piétinions en passant devant des carcasses de voitures et des objets qui n'avaient rien à faire là : une baignoire, un cheval de manège couché sur le flanc, un bateau gonflable...

— Imagine que tu veuilles sauver quelqu'un qui t'est cher, dit-il. Ou le transformer pour qu'il ne vieillisse pas, et que ça se passe mal. Pourrais-tu le tuer ? Serais-tu capable de l'arroser d'essence et d'y mettre le feu ? Parce que c'est le seul moyen de les tuer une fois qu'ils ont ressuscité. C'est pour ça que leurs créateurs les laissent partir. Mais comme je te l'ai dit, le Novem se montre très strict et il n'y en a pas des masses dans la nature.

La zone était si silencieuse que le moindre bruit devenait assourdissant. Curieusement, les paroles de Sebastian étaient déprimantes. Même dans la création des morts-vivants, il y avait de l'humanité. Du malheur. Du regret. De l'amour.

— Quand les membres du Novem vont-ils se décider à nettoyer cet endroit ?

— Qui sait ? Peut-être jamais. Ils restaureront le Garden District avant de s'en occuper. De temps à autre, ils envoient des tueurs pour empêcher les ruines de devenir ingérables, mais à part ça, ils ne s'en occupent pas.

La rue devant nous était bloquée par un énorme tas de gravats. La façade d'un immeuble effondré sur la chaussée formait une barrière de barres de fer, de béton et de verre.

— Fais attention au verre et au métal, me recommanda Sebastian tandis que nous escaladions le monticule.

Dans les ruines, tout sentait la poussière de béton et la pourriture. L'odeur, lourde, restait accrochée au fond de ma gorge. J'avais beau déglutir, elle ne partait pas.

Soudain, le cri d'un faucon retentit.

— Par là, dit Sebastian.

Quand nous eûmes franchi l'amas de décombres, nous nous retrouvâmes au carrefour de l'avenue Loyola.

J'eus la chair de poule.

Dans l'obscurité des ruines, on nous observait. À découvert, nous étions des cibles mouvantes. Tout autour de nous et du haut des immeubles, on avait l'impression que des milliers d'yeux étaient

posés sur nous.

Tournant lentement sur moi-même, je scrutai les bâtiments de la tour Entergy et du Hyatt Regency, derrière lesquels se trouvait le Superdome.

Ma main alla se poser sur la crosse de mon 9 mm. Serrer dans mes doigts le métal froid me donna une sensation de calme. De temps en temps, on entendait des bruits, des raclements de métal, des sons mats et des pas précipités.

— On est suivis, murmurai-je en donnant un coup d'épaule à Sebastian au moment où nous traversions la rue. Pourquoi n'attaquent-ils pas ? Pourquoi est-ce que tu n'es pas venu avec un lance-flammes, bon sang ?

Je n'essayais pas d'être drôle, j'étais désespérée. Comment allions-nous faire pour affronter quelque chose qu'on ne pouvait tuer qu'en le réduisant en cendres ? Nous nous dirigeâmes vers la tour Entergy. L'immeuble se dressait sur un tas de ruines et la plupart de ses vingt-huit étages étaient ouverts aux quatre vents.

— Ne te mets pas à courir tout de suite, fit Sebastian, continue à marcher comme maintenant. Ils hésiteront peut-être assez longtemps pour nous laisser le temps d'entrer. Mais s'ils attaquent, on fonce comme des dératés.

Je n'aimais pas ça du tout. Je n'aimais pas être à découvert. Mon cœur battait à tout rompre. Bien qu'il ne fasse pas chaud, j'étais en sueur.

Alors que nous approchions de la tour, le faucon plongea en piqué et prit la forme d'Henri. Sans interrompre son mouvement, il se mit à marcher à côté de Sebastian. Il entreprit de nous mettre au courant de la situation.

— Le portail est à l'intérieur de la tour Entergy. Au dix-huitième étage. Façade est. J'ai réussi à enfermer la créature dans un placard avant qu'elle ne disparaisse. Ça ne la retiendra pas longtemps.

Nous avons accéléré notre allure.

— Il y a deux change-forme, un derrière nous, près du Hyatt, et un autre près du tas de décombres.

Ça allait, nous pouvions...

— Trois revenants. Un dans le parking, un autre sur le toit de la tour et un troisième qui arrive derrière nous !

Henri se retourna juste au moment où la créature le heurtait. Il roula sur le dos et, dans son élan, souleva le revenant et l'envoyer valser.

La vision fugitive – vêtements en haillons, visage cireux et creux, cheveux emmêlés, dents pointues – était terrifiante.

— Merde, jura Sebastian.

— Grouillez-vous !

Henri courut vers la tour.

Je sortis mon pistolet et le gardai à la main. Un loup surgit devant moi : une grande chose maigre qui grondait en montrant les dents. Je tirai. Il glapit et recula de quelques pas. J'en profitai pour passer l'arme dans ma main gauche et pour prendre la lame du *τέρας* de la droite. Au moment où le loup attaqua de nouveau, je la brandis en lui faisant décrire un arc.

La bête s'approcha si près que je sentis son haleine fétide. La lame traversa la peau et les muscles. Tout était allé très vite. Je n'avais pas réfléchi, je m'étais contentée d'agir.

Nous avançons tous les trois ensemble, nous retournant sans cesse pour surveiller les alentours. L'entrée de la tour n'était qu'à quelques mètres.

— Je croyais que tu avais dit que le Novem s'arrangeait pour que les monstres ne soient pas trop

nombreux et que ces créatures étaient des chasseurs solitaires, murmurai-je à Sebastian d'un ton agressif.

— Normalement, oui. Elles doivent être affamées.

Une grosse panthère noire surgit du tas de ruines, traversa la rue d'un bond, sauta sur le toit d'une carcasse de voiture et s'élança vers nous.

— Je l'ai !

Sebastian leva les mains et se retourna en un grand mouvement circulaire. Un souffle de vent se leva. Près de nous, une voiture sans porte ni fenêtre s'éleva, comme emportée par le tourbillon de Sebastian. Elle tournoya en direction du félin, aspira l'animal dans son habitacle, puis alla s'écraser contre le mur d'un bâtiment voisin.

— Tout le monde dedans !

Henri tint la porte ouverte tandis que nous nous précipitions dans la cage d'escalier de l'immeuble. En arrivant au quatrième étage, nous entendîmes un claquement venant du bas, comme si nous étions poursuivis.

Super. Encore quatorze étages à monter.

Quand nous atteignîmes le dixième, accrochée à la rampe, j'avais les jambes et les poumons en feu. Nous continuâmes à monter. À en juger par les bruits, je compris que les créatures se rapprochaient et je n'avais aucune idée de ce qui se passerait quand nous parviendrions au dix-huitième étage. Tout ce que je voulais, c'était atteindre le portail avant elles.

Nous finîmes par y arriver. Sebastian nous fit entrer, puis saisit une vieille chaise en métal et coinça un de ses pieds sous la poignée de la porte. Cela ne les retiendrait pas longtemps, mais peut-être assez pour...

— Où est le portail ? demandai-je à Henri.

— Par là.

Nous courûmes dans le vestibule où l'on entendait le gémissement du vent s'engouffrant dans le bâtiment. La peur me gagna. Je n'aimais pas trop l'altitude. L'idée que nous nous trouvions dans un immeuble de cette hauteur dont les murs extérieurs avaient complètement disparu... À cette seule pensée, je frissonnai.

Après avoir emprunté plusieurs couloirs, nous débouchâmes dans un grand bureau en plein courant d'air, dont le mur du fond n'existait plus. Au loin brillaient les lumières du Quartier Français. Une barre de renforcement était glissée en travers des poignées métalliques d'un placard qui retentissait de coups violents. Les gonds de l'une des portes étaient en train de céder. Le sous-fifre d'Athéna ne tarderait pas à se retrouver dehors.

— C'est dans ce mur, je crois. Le portail. Tu vois les quatre symboles ? dit Henri en haletant.

Je m'approchai du mur de gauche et aperçus les symboles tracés avec du sang séché, qui formaient un grand rectangle.

Je ramenai mon attention au placard. J'avais besoin de la créature pour savoir où menait le portail et ce qui nous attendait de l'autre côté.

— Hé, les garçons, vous vous sentez capables de la maîtriser quand on l'aura laissée sortir ?

Une lumière bleue fit son apparition au-dessus des mains de Sebastian, qui se trouvait devant le placard avec Henri. Tous les deux firent oui de la tête. En tout cas, ils étaient confiants. De mon côté, je l'étais beaucoup moins. Il était possible que la chose ne soit pas capable de communiquer avec nous.

— Merde ! fit Henri en se tournant face au mur manquant.

Suspendue la tête en bas, une créature regardait dans la pièce avec des yeux fiévreux. Le revenant

du toit avait descendu à toute vitesse la paroi de la tour. Il se glissa à l'intérieur par le plafond avant de se laisser tomber devant nous.

Nous reculâmes lentement en nous dirigeant vers le mur où étaient inscrits les symboles. Le monstre continuait à donner de grands coups dans la porte du placard et était sur le point de l'arracher à la paroi. Un autre revenant surgit dans la pièce et, tout en sachant que mon arme ne l'arrêterait pas, je sortis mon pistolet et tirai sans réfléchir.

Les revenants se ruèrent sur nous au moment où la créature d'Athéna, jaillissant de sa cellule improvisée, se précipita derrière nous et disparut dans le mur aux symboles.

Henri bondit devant nous les bras grands ouverts, et fonça sur les revenants.

— Ils sont pour moi, cria-t-il.

Il s'écrasa contre les créatures et, les talons plantés dans le sol, les repoussa.

Oh, mon Dieu ! Ils se dirigeaient vers le vide ! Au moment où Henri bascula avec eux, je poussai un hurlement :

— Henri !

Je me mis à plat ventre à cause du vertige. Je rampai jusqu'au bord. *Oh, mon Dieu, oh, mon Dieu, oh, mon Dieu...*

Face à moi, le vent soufflait en rafales. Mes cheveux défaits se dressaient sur ma tête. Je les regardai tomber, jambes et bras emmêlés, accrochés les uns aux autres. Mes doigts s'agrippaient au bord du précipice. J'avais les paumes incrustées d'éclats de verre.

Ils dégringolaient en tournoyant. Emporté par l'élan l'un des revenants les lâcha, tandis que l'autre restait collé à Henri comme de la glu.

Vas-y, Henri...

Quittant sa forme humaine, Henri se transforma en faucon et réussit à échapper à la poigne du revenant. Ses ailes se déployèrent et, virant vers la droite, il s'éleva au-dessus de la ville. La créature se retrouva seule, une plume serrée entre ses doigts.

Je détournai les yeux avant que le revenant touche le sol et me concentrai sur Henri qui planait en direction du Quartier Français.

— J'imagine que c'est une façon comme une autre de quitter une pièce.

En entendant la remarque ironique de Sebastian, je me relevai sur mes coudes. Il secouait la tête avec un petit sourire stupéfait.

— Tu es fou. *Henri* est complètement fou.

Je m'éloignai du bord sur les fesses avant de me remettre debout. Je tremblais de la tête aux pieds.

— Je te dirais bien : « Bienvenue à New 2 », mais celle-là, je te l'ai déjà faite. Attends, fais-moi voir ça.

Sebastian s'approcha de moi, prit ma main et l'examina.

À présent, on n'entendait plus que le vent qui hurlait dans le bâtiment plongé dans l'obscurité. Il faisait voler mes cheveux dans tous les sens. Sebastian retira un morceau de verre de ma paume. Le sang suinta de la blessure, rouge vif dans cet environnement noir, gris et blanc.

La main de Sebastian se resserra sur la mienne.

Nous levâmes les yeux au même moment. Son regard gris prit un éclat argenté.

Je cessai de respirer.

Par moments, il était facile d'oublier que Sebastian était le fils d'une vampire de Sang-pur. Un jour, il m'avait dit que ceux de son espèce avait du mal à résister au sang. Cela ne voulait pas dire qu'il finirait par en boire, mais une chose était sûre : s'il le faisait, il deviendrait à partir de ce

moment-là un buveur de sang. Un Arnaud, comme Joséphine. Et ça, Sebastian ne le voulait pas.

Il referma ma main, recula, puis se dirigea vers le mur sur lequel étaient inscrits les symboles.

Un soupir fébrile s'échappa de mes lèvres.

— Ari, regarde.

Alors que je me rapprochais de lui, je m'arrêtai net. Sa main était *dans* le mur.

— Ça marche.

Je saisis son bras et ramenai brusquement sa main en arrière.

— On ne sait pas ce qu'il y a de l'autre côté.

— Ari.

— Je... je ne sais pas quoi faire, avouai-je. Qu'est-ce que nous devrions...

Le doute s'emparait de moi. Mon père et Violet se trouvaient peut-être de l'autre côté de ce portail. Le sous-fifre était sans doute parti prévenir Athéna.

— *Ari...*

Le ton alarmiste de sa voix me donna le frisson. Sebastian tournait le dos au mur. Il avait levé sa main. Une boule bleue était déjà en train de se former.

Un autre revenant était entré dans la pièce.

Il se jeta en avant juste au moment où un change-forme franchissait d'un bond la porte du bureau. Je reculai, trébuchant sur des débris, tandis qu'une lumière bleue emplissait l'espace. Mes bras tournoyèrent et je tombai à la renverse. Oh, mon Dieu ! Pas en arrière ! Je me mis à hurler.

Sebastian se retourna et tendit le bras pour me rattraper, mais c'était trop tard. J'étais en train de franchir le portail d'Athéna.

La panique et l'horreur me submergèrent. C'était trop tôt. Je n'étais pas prête, je ne maîtrisais pas encore mon pouvoir...

J'atterris brutalement sur le dos et sentis mes coudes vibrer en amortissant la chute. Mes sens détectaient de la chaleur, des voix et de la musique, mais avant que je n'aie eu le temps de les identifier, Sebastian déboucha du portail et trébucha sur moi.

Je le vis glisser et s'immobiliser à l'entrée d'une salle immense, remplie de créatures occupées à festoyer, les yeux rivés sur nous.

J'eus l'impression que mon sang se glaçait littéralement dans mes veines. Personne ne se leva ni n'arrêta de manger, mais à la façon dont ils nous observaient, mon ventre se serra.

D'immenses colonnes grecques étaient érigées sur toute la longueur de la pièce. Au fond à droite, un escalier menait à un jardin. Des feux étaient allumés dans des coupes en pierre placées de chaque côté de la salle. Des tables étaient disposées en « U ». Au centre, un petit bassin entouré d'un muret laissait voir l'eau, lisse et sombre, et les flammes qui s'y reflétaient.

Le festin se composait de tous les mets traditionnels d'un banquet à l'ancienne, en plus d'assiettes de frites, de chips, de gâteaux secs et de pizzas.

Des domestiques remplissaient les verres et remplaçaient les plats vides.

Jetant un regard derrière moi, je remarquai des gardes de chaque côté du portail que nous venions de franchir. C'était un simple mur, marqué de symboles aux quatre coins, qui avait été sculpté pour ressembler à une vraie porte. À droite du mur, une grande niche contenait la statue en marbre d'un homme – immense et barbu –, une expression horrifiée sur le visage et les bras ouverts. Ses mains avaient disparu. Cette constatation me fit immédiatement penser aux mains en pierre qui tenaient le nouveau-né dans la bibliothèque de Presby.

Sebastian me prit la main. Nous nous relevâmes. Il était difficile de savoir à première vue qui dans la pièce était humain, sorcier, vampire ou demi-dieu. Cependant, on distinguait facilement les monstres, les sorcières grotesques, les sous-fifres à la peau grise et parcheminée, quelques harpies...

Mais, en réalité, il n'y avait qu'une seule personne importante dans le public.

Athéna était assise à l'extrémité de la salle, face à nous. Elle avait posé les pieds sur la table. Un petit sourire apparut au coin de ses lèvres avant qu'elle morde dans le fruit rond qu'elle tenait à la main. Derrière elle, contre le mur, on avait dressé une estrade avec trois trônes, le plus grand étant au milieu.

Son regard hilare et satisfait croisa le mien.

Elle avala le morceau qu'elle avait dans la bouche et sourit à nouveau. Ses lèvres charnues se relevèrent sur des dents blanches et parfaites. Elle reposa ses pieds bottés par terre. Les êtres

présents dans la pièce se retournèrent pour la regarder monter sur la table et sauter sur le sol à l'autre bout avant de se diriger vers nous, une lueur de triomphe brillant dans son regard émeraude.

Ses cheveux bruns dénoués tombaient en longues mèches et en fines tresses ornées de perles en ivoire et de lanières en cuir. Elle portait une combinaison noire très ajustée. En se reflétant sur le cuir, la lumière faisait apparaître des écailles. C'était, à n'en pas douter, une de ses tenues taillées dans des créatures qui avaient vécu autrefois – et qui, d'une certaine manière, vivaient encore aujourd'hui. Celle qu'elle portait la fois précédente bougeait sur elle comme un parasite vivant.

Un frisson me traversa.

Athéna était magnifique. Grande, bien faite et sans défaut. Parfaite en apparence, elle était laide comme les sept péchés capitaux à l'intérieur. Pourrie. Folle. Perverse.

— Je vois que tu as amené ce sale petit Lamarlière.

Elle s'arrêta devant lui et l'examina avec attention.

— Tu es le portrait craché de ton père.

Je ne voulais pas qu'elle lui parle ni qu'elle s'occupe de lui de quelque manière que ce soit. Le seul fait qu'il soit là avec moi annonçait un désastre. Athéna n'hésiterait pas à se servir de lui pour me nuire.

— Où est Violet ? demandai-je.

Elle se tourna vers moi et m'étudia avec un regard calculateur.

— Violet. Quelle fascinante petite chose, hein ? Différente, comme toi. Dis-moi, Ari, tu croyais vraiment qu'il te suffirait de venir dans mon royaume pour la ramener avec toi ? Tu espérais pouvoir *me vaincre* ?

— J'ai déjà réussi une fois.

— Non, riposta-t-elle en se penchant plus près. C'est le Novem qui m'a vaincue, et parce que je l'ai bien voulu. Mais cette fois, ils ne sont pas là. (Elle se redressa.) J'aime bien Violet. Je pense que je vais peut-être la garder, la préparer, l'influencer... Après tout, ce sont ses années d'apprentissage.

Elle essayait de me tourmenter, de me prouver qu'elle contrôlait la situation et que je n'étais qu'un jouet insignifiant entre ses mains.

— Laissez Violet et mon père repartir avec Sebastian, et je serai à vous, dis-je. Je ferai ce que vous voudrez.

J'évitai de croiser le regard abasourdi de Sebastian. Cela ne concernait qu'Athéna et moi.

Athéna se pencha davantage.

— J'ai un petit scoop pour toi : tu es déjà à moi.

On entendit résonner des bruits de chaînes sur le sol en pierre dans le temple. Les invités se redressèrent sur leur siège. Le sourire sur le visage d'Athéna me donna la chair de poule.

— Parfait.

Elle fit un geste en direction du bruit.

— Je vous livre le puissant Théron ! cria-t-elle à la foule.

Les gens applaudirent et tapèrent sur les tables tandis qu'elle se tournait vers moi avec un petit sourire narquois.

— Que le spectacle commence !

Deux sous-fifres d'Athéna traînaient un homme par les aisselles sur le carrelage en mosaïque. Il avait les jambes attachées par des chaînes un peu lâches et ses pieds glissaient lourdement sur le sol. Sa tête tombait sur sa poitrine. Il portait un caleçon noir pour tout vêtement et son corps cireux était entièrement couvert de cicatrices récentes.

À mesure qu'ils se rapprochaient, mon cœur se serrait. Ses cheveux blonds lui collaient au

visage et au cou. Il leva la tête et jeta un regard plein de haine à Athéna. Puis il me vit, et ses paupières s'écarquillèrent.

Oh, mon Dieu. J'avais compris qui c'était. Je n'avais jamais vu son visage auparavant, mais je savais. Je savais...

Mon père.

Immédiatement, les larmes me montèrent aux yeux. Je me précipitai pour contourner Athéna, mais elle m'attrapa par le dos de ma chemise et me tira brusquement à elle, puis elle me passa un bras autour de la taille et l'autre autour du torse. Des gardes saisirent les mains de Sebastian avant qu'il ne puisse esquisser un geste. Tout en me tenant, elle murmurait à mon oreille tandis que mon cœur battait à tout rompre :

— Tu ne peux rien pour lui, Ari. Rien ne peut sauver quelqu'un qui m'a autant trahie.

Mon père se débattait, mais il était si faible que ses efforts étaient presque sans effet sur les sbires qui le tiraient de force vers le bassin. Mon esprit bouillonnait de pensées désordonnées. Je ne savais pas quoi faire.

Athéna me libéra et tapa dans ses mains.

— Menai !

Une jeune femme se leva à l'extrémité de l'une des longues tables. Grande et mince, elle respirait l'ennui et la confiance en soi. Elle avait des cheveux roux qui formaient de longues boucles et portait des bottes en daim marron à lacets qui lui montaient jusqu'aux genoux et une jupe courte assortie. La corde d'un arc fixé dans son dos lui barrait la poitrine.

— Surveille-moi ces deux-là, lui ordonna Athéna avant de regagner son siège à grands pas.

Les deux sbires près de la grille s'éloignèrent du mur et nous poussèrent violemment derrière la fille à l'arc, qui retourna à la table et fit de la place sur le banc.

L'air hébété, je m'assis entre Sebastian et Menai.

Les gardes reculèrent, mais restèrent debout derrière nous. Menai commença à remplir son assiette.

— Tu ferais mieux de manger, dit-elle en me regardant de ses yeux ocre-vert. C'est peut-être la seule fois qu'elle te nourrira.

En proie à une terreur proche de la panique, je regardai mon père.

— Qu'est-ce qu'ils vont lui faire ?

— Le jeter dans le bassin.

Elle arracha un gros morceau de pain et l'enfourna dans sa bouche.

— Comme hier soir et les soirs précédents.

Elle jeta un coup d'œil à l'eau tout en mastiquant et, sans me regarder, ajouta :

— Je te conseille de rester assise. Si tu te lèves, si tu essaies de l'aider, elle le tuera. Tu comprends ?

Athéna sauta sur la table, piétina la nourriture, puis se laissa retomber sur sa chaise et leva les pieds. Sans un coup d'œil à mon père, ses yeux restaient braqués sur moi.

Les gardes ôtèrent ses chaînes au prisonnier, puis le jetèrent à l'eau sans se soucier de ses supplications déchirantes.

Le bruit de sa chute se répercuta sur les murs. Tout le monde retenait son souffle.

L'étendue liquide se rida. La tête de mon père émergea. Je me cramponnai à la table. Il nagea en direction du bord du bassin, puis poussa un cri.

Je n'arrivais plus à respirer.

Mais qu'y a-t-il donc dans ce bassin ? ne cessait de me hurler mon esprit.

La musique recommença, forte et rythmée. Une queue claqua à la surface. Les spectateurs poussèrent des cris de joie tandis que mon père ne cessait de crier et de s'étouffer dans une eau rouge sang.

Je voulus me lever, mais réussis à peine à me soulever avant que Sebastian m'immobilise la cuisse et retienne mon bras. Un rugissement monta dans ma gorge. Debout, je voulais me mettre debout ! *Oh, mon Dieu, il faut absolument que je me lève...* Les larmes ruisselaient sur mon visage.

— Lâche-moi.

— Tu ne peux rien faire, Ari. Regarde-la. Ari, *regarde-la*.

Clignant des yeux, je tournai la tête vers Athéna et mes larmes tombèrent sur la table. La déesse haussa un sourcil noir corbeau, mordit dans un fruit, mâcha, puis sourit gaiement.

Les cris de mon père résonnaient dans le temple et au tréfonds de mon être. L'odeur de la nourriture se fit écœurante. J'avais envie de vomir.

Menai continuait à manger. Le regard posé sur mon père, elle dit à voix basse :

— Athéna a appris ce supplice chez les Romains. Ce sont des murènes. Elles sont carnivores. Leurs mâchoires les rendent particulièrement redoutables. La grosse mâchoire agrippe. La petite s'avance, mord et arrache la chair.

En pleurs, je n'y voyais plus clair.

— Taisez-vous, réussis-je à dire entre mes dents.

Un bras de mon père pendait par-dessus le rebord. Ses doigts se contractaient...

— Théron est immortel. Malheureusement pour lui, il survivra et sera prêt pour une nouvelle séance demain soir.

Mes ongles s'enfoncèrent plus encore dans la table, laissant des marques dans le bois.

— Taisez-vous.

— Comme je te l'ai dit, tu ferais mieux de manger pendant que tu le peux. Demain, c'est toi qui pourrais te retrouver dans le bassin...

Une rage folle eut raison de mon self-control.

— TAISEZ-VOUS !

Mon sang battait à tout rompre, à tel point que je n'entendais plus les hurlements, ni les cris de joie ou la musique. Sans avoir prémédité mon geste, je tendis le bras, saisis la fourchette à côté de mon assiette et la plantai dans la main de Menai avec toute la force dont j'étais capable.

Elle se retrouva clouée à la table.

Elle hurla, se retourna et m'agrippa le cou de sa main libre. Gardant ma prise sur la fourchette, je me dégageai de Sebastian, mue par l'impuissance, la peur et la fureur. Je saisis Menai à la gorge. De grosses larmes s'écoulaient de mes yeux. Je ne pouvais plus respirer, mais cela m'était égal.

Le visage de Menai devint cramoisi. Ses yeux sortirent de leur orbite. Des veines gonflèrent sur sa tempe et sous la peau autour de ses yeux. Personne ne vint à son aide. J'entendais les cris d'encouragement qu'on lui lançait. Les spectateurs trouvaient ça drôle. Je serrai plus fort. Elle fit de même.

C'est alors que je sentis se réveiller en moi quelque chose de monstrueux qui s'animait, se déployait et sifflait dans mon esprit. Mon pouvoir courut le long de mon bras et jaillit de ma main. Sa force me surprit et me fit lâcher prise. Menai en fit autant et nous tombâmes toutes les deux en arrière, hors d'haleine. J'eus le temps d'apercevoir une légère trace blanche sur son cou avant qu'il retrouve sa couleur habituelle et que Menai porte la main à sa gorge, les yeux écarquillés par la surprise.

Alors que le sang affluait de nouveau à mon cerveau, je sentis vaguement que Sebastian me tirait en arrière et me parlait, mais je n'entendais pas ce qu'il disait. Je clignai des yeux en m'efforçant de

me reprendre. *Respire. Inspire, souffle.*

Puis ma vision redevint nette.

Les gardes sortirent mon père de l'eau, toute rouge à présent, et le laissèrent par terre.

Oh, mon Dieu ! Il avait le corps lacéré...

Me retournant, je vomis sur le magnifique carrelage en mosaïque.

Puis je demeurai là, haletante, penchée au-dessus du banc tandis qu'un gros nœud se formait dans mon estomac. Aucun des mauvais traitements subis dans mon enfance ne m'avait préparée à ce genre de supplice. Je pensais avoir eu ma part de violence, mais ça... ça dépassait l'entendement.

Une serviette de table me frappa sur le côté de la tête. Je levai les yeux et vis Menai se détourner et se remettre à manger. Je m'essuyai le visage, respirai à fond plusieurs fois, puis tentai de recouvrer mon sang-froid avant de me redresser. Je faillis éclater de rire, car l'idée même d'essayer de me calmer était une plaisanterie. Pas avec mon père gisant sur le sol dans une mare de sang, les chairs lacérées, pendant que tout le monde mangeait et riait.

Sebastian avait posé les mains sur moi.

— Ari, chuchota-t-il en se penchant vers moi, je peux t'aider.

Ses yeux gris étaient remplis d'inquiétude, sa peau paraissait encore plus pâle que d'habitude et ses lèvres sombres étaient pincées.

Ma gorge me faisait mal. Impossible de parler.

— Laisse-moi te calmer, dit-il.

Sebastian avait le pouvoir d'hypnotiser les gens, de les plonger dans un état de transe. C'est ce qu'il avait fait aux deux employées du Charity Hospital quand nous étions allés consulter mon acte de naissance.

Une grande lassitude s'abattit sur moi. Était-ce de la faiblesse de désirer que cette horreur et cette douleur cessent ? Il essuya les larmes qui ruisselaient sur mon visage. Pour la première fois depuis des années, j'éprouvai le besoin de me réfugier au fond de moi-même, dans cet endroit secret où je me blottissais quand j'étais petite. Un lieu où, quoi qu'il arrive, rien ne pouvait m'atteindre.

Il me donna un petit coup sur le menton pour m'obliger à le regarder et, quand nos yeux se croisèrent, son regard était dans le vague. Je fis oui de la tête. J'acceptais son aide, je m'avouais vaincue. Jamais je ne m'étais ainsi ouverte à quelqu'un d'autre.

— Touchant, fit Athéna en nous interrompant.

Réalisant *a posteriori* ce que nous venions de faire, je fermai lentement les paupières et sentis un poids me tomber sur l'estomac. *Non, non, non...* Un sentiment d'impuissance détruisit toute la combativité qu'il me restait. Nous venions de lui offrir une nouvelle manière de nous faire souffrir.

Elle avait les mains sur les hanches, mais cette fois, comme je m'y attendais, son regard n'était pas posé sur moi mais sur Sebastian. Réfléchi, intrigant, déterminé. Elle saisit Sebastian par le bras et le remit debout.

Il était à peine plus grand qu'elle. Curieusement, côte à côte, ils se ressemblaient, avec leurs cheveux noirs et leur peau parfaite. Elle se pencha vers lui.

— Dis-moi, Sang-mystérieux, as-tu déjà bu du sang ?

Ses doigts s'attardèrent sur sa joue. Tout à coup, ma colère revint avec une telle violence que j'en eus le vertige. Sebastian soutint son regard d'un air dur. Il ne répondit pas.

— Pas encore, n'est-ce pas ?

Elle se rapprocha un peu plus, frotta sa joue contre la sienne, puis recula. Elle lui effleura de nouveau la joue, avec ses lèvres cette fois.

— Tu respirez l'innocence. Comme c'est... beau.

Elle se tourna vers les gardes, ceux-là mêmes qui avaient le sang de mon père sur les mains.

— Ramenez-les.

— Quoi ? m'exclamai-je d'une voix rauque.

— Vous rentrez à New 2. Le portail sera condamné après vous.

Tout ce que je voulais, c'était sortir de ce cauchemar. Et pourtant, je me débattis quand les gardes m'empoignèrent.

— Non !

— Je dois reconnaître que je ne m'attendais pas à te voir débouler par le portail, mais tu as bien choisi ton moment. C'est dur de partir maintenant que tu sais ce que je fais subir à ton cher papa, n'est-ce pas ?

Passant en un éclair de la folie à la brutalité, elle me prit le menton et m'obligea à approcher mon visage et à la regarder.

— Ici, c'est mon royaume. C'est moi qui commande. Je m'occuperai de toi quand je le jugerai bon.

Son nez effleura le mien.

— N'oublie pas qui est le chef, gorgone.

— Pourquoi est-ce que vous ne me tuez pas une bonne fois pour toutes ? m'écriai-je.

— Allons, dit-elle.

Elle rit, mais ses paroles résonnèrent avec rage :

— Ça fait au moins un siècle que je ne me suis pas autant amusée et...

— Laissez-les partir ! Mon père ne vous est d'aucune utilité. Et Violet n'est qu'une gamine.

— Tout comme toi, chère enfant.

Elle me poussa dans les bras des gardes.

— Amuse-toi bien à ruminer tes pensées, Aristanae. Essaie de ne pas faire trop de cauchemars en te rappelant combien nous nous distrayons ici sans toi.

D'un coup sec, les gardes m'entraînèrent vers le portail.

— Non !

Je me débattis et hurlai, en vain. Nous devions repartir.

Parce que Athéna voulait que je souffre.

Sebastian et moi fûmes repoussés avec violence de l'autre côté du portail. Nous atterrîmes à quatre pattes aux pieds de Michel, Henri, Bran et Joséphine.

Je heurtai le sol avec le menton et me coupai. Des éclats de verre se plantèrent dans mes mains et mes genoux. La douleur n'était rien comparée au chagrin que je ressentais. Le regard fixé sur les talons aiguilles noirs de Joséphine, j'avais l'impression d'être là sans y être, encore plongée dans l'horreur du temple d'Athéna.

— *Merde**, s'écria Joséphine, va saigner sur les pieds de quelqu'un d'autre.

Elle leva la jambe, prête à écarter mon visage avec la semelle de sa chaussure.

— Arrête, Grand-mère, dit Sebastian.

— Le portail a été refermé, fit remarquer Michel.

Il s'avança tandis que je m'asseyais avec peine. Un coup d'œil par-dessus mon épaule me permit de voir qu'il avait raison. Il appuya sur le mur du plat de la main. Athéna avait condamné le portail.

— Debout, Selkirk.

La voix bourrue de Bran me ramena à la réalité. Penché au-dessus de moi, la main tendue, il s'efforçait de prendre un air sévère, mais ses traits n'exprimaient que de l'inquiétude. Il se faisait réellement du souci.

— Arrête de me regarder comme ça, grogna-t-il. Prends ma main et relève-toi comme un guerrier, bon sang !

Des larmes me brouillèrent la vue une fois de plus et ma gorge se serra. Je fis ce qu'il ordonnait et grimaçai de douleur au moment où le verre s'enfonça dans ma peau.

Michel prit doucement le visage de Sebastian entre ses mains. Il semblait farouche et sombre.

— Tu... n'as rien ?

— Non, père.

Après de nombreux soupirs de soulagement et quelques jurons, Michel prit son fils dans ses bras et le serra de toutes ses forces contre lui.

Un étrange sentiment de solitude m'envahit. Sebastian levait les yeux au ciel, mais je voyais bien qu'il savourait cette étreinte. Le sourire que je lui renvoyai ne venait pas du cœur. J'avais mal.

Je me détournai et, me mordant la lèvre, arrachai le bout de verre planté dans ma paume.

— Tiens.

Debout devant moi, Bran glissa une feuille de papier roulée en boule dans ma main en sang.

— Mets ça sur ta blessure en attendant.

— Merci.

— La douleur physique permet d'atténuer... d'autres douleurs, déclara-t-il.

Je levai la tête, surprise. Bran me comprenait bien mieux que je ne le pensais. À choisir, je préférerais toujours la souffrance physique à la souffrance morale.

— Je suppose que tu as vu ton père ?

Je baissai les yeux et réussis à faire oui de la tête.

— Viens, Ari, dit Michel en se dirigeant vers la porte du bureau. Il te faut un repas chaud, une bonne douche et du repos.

— Et après, on discutera de votre petite... aventure, promit froidement Joséphine.

Michel me donna la même chambre que la fois précédente, quand je m'étais échappée de la prison d'Athéna. Je me douchai, me rhabillai, puis je me plantai devant le miroir embué et contemplai mon reflet d'un air absent.

Ma coupure au menton ressortait sur la pâleur de ma peau et de mes cheveux. Des ombres bleu-mauve soulignaient mes yeux qui avaient l'air fatigués, perdus et creux. Si creux.

Je pris une profonde inspiration, me redressai, puis partis à la recherche des autres, même si je n'aspirais qu'à me glisser sous l'édredon, fermer les yeux et sombrer dans l'oubli.

Je les retrouvai sur le balcon du premier étage qui donnait sur le jardin. Des lanternes accrochées au mur diffusaient une douce lueur jaune. Des fougères et des plantes en pot rendaient le vaste espace plus intime. Je sortis dans l'air frais où résonnaient les conversations.

Bran était appuyé contre la balustrade, les bras croisés sur la poitrine. Michel et Joséphine s'assirent sur des sièges en osier au moment où le serviteur posait des boissons sur la table. Quant à Sebastian, il était installé à l'extrémité d'une méridienne, les bras sur les genoux. À mon approche, il leva la tête et une mèche de cheveux mouillés lui tomba sur l'œil. Il la remit en place d'un geste en se redressant.

Je n'avais pas la force de prendre du recul pour raconter ce qui s'était passé dans le temple d'Athéna. Tout cela était beaucoup trop frais.

— Sebastian nous a mis au courant, dit Michel avec compassion.

Il se racla la gorge.

— Si j'avais su que Théron souffrirait autant, je ne t'aurais pas empêchée de le libérer quand nous nous sommes échappés de la prison d'Athéna.

Encore un souvenir que je n'avais aucune envie de revivre et qui surgissait là, sous mes yeux. J'avais libéré tout le monde dans cette prison, sauf mon père. Qui sait combien d'êtres il avait pourchassés et tués pour le compte d'Athéna. C'était un ennemi du Novem, un fils de Persée, qui avait tellement aimé ma mère qu'il avait trahi la déesse. Et j'aurais pu le libérer.

— Ce n'est pas votre faute, Michel, dis-je sans une once d'émotion.

Michel avait passé dix ans dans les geôles d'Athéna. Qui sait, c'était peut-être mon père qui l'y avait enfermé.

— J'ai beaucoup de mal à croire qu'elle vous ait renvoyés tous les deux sans rien vous faire, fit remarquer Joséphine.

— Et je me fous pas mal que vous le croyiez ou non, Joséphine, répliquai-je d'un ton las.

— Espèce de petite impertinente...

— Est-ce qu'elle a marchandé ? intervint Bran en jetant un regard noir à Joséphine. Est-ce qu'elle a dit ce qu'elle voulait ?

— Que je souffre jusqu'à ce que je craque. À ce moment-là, j'en suis sûre, elle tuera mon père et Violet – en m'obligeant probablement à assister au spectacle –, et puis elle me tuera. Je ne vois vraiment pas ce qu'il y a à ajouter à ça. Je rentre chez moi.

Les plantant là, je retraversai la maison et sortis dans la nuit. Je me déplaçais comme une ombre, me laissant guider dans les rues par ma mémoire.

Et puis je me retrouvai chez moi, dans ma chambre. J'enlevai mes bottes d'un coup de talon, ôtai mes armes, me glissai tout habillée dans le sac de couchage, et chassai enfin le monde de mon esprit.

Le son de la batterie retentit dans la maison, faisant vibrer les murs. Elle traversa le plancher et, pénétrant dans mon corps, me réveilla en sursaut. Les yeux encore fermés, je me retournai sur le dos et laissai le rythme m'envahir.

Je restai un moment à écouter sans bouger, laissant mes muscles se détendre. Je plongeai dans une accablante sensation d'épuisement et d'échec. Mon pouls paraissait suivre le rythme sourd, continu et empli de souffrance.

— Merde ! C'est beaucoup trop tôt pour ces conneries, grogna une voix dans la chambre.

Un poing frappa sans conviction contre le mur. Je me retournai et vis Dub qui remontait son sac de couchage sur sa tête. De l'autre côté, il y avait Crank en train de bâiller et de s'étirer. Je m'assis et me frottai les yeux.

— Bonjour, Ari.

Crank se gratta le nez. Son visage était tout bouffi de sommeil et paraissait très jeune. Ses nattes étaient à moitié défaites.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Dub marmonna sous son sac de couchage.

— On appelle ça du soutien moral.

La voix ensommeillée d'Henri venait de l'autre bout de la pièce. Il s'assit. Ses cheveux roux, en l'absence de bandeau, tombèrent sur son front. Il se frotta le visage, puis posa son regard intense sur moi.

— C'est eux qui ont eu l'idée, pas moi.

Comme je ne savais pas quoi répondre, je le regardai se lever, jeter son duvet sur son épaule et sortir de la chambre en traînant les pieds.

Je ne les avais pas entendus rentrer pendant la nuit. *Soutien moral*, pensai-je. Mes yeux tombèrent sur un lit vide à l'autre bout de la pièce.

— Bastian aussi a dormi ici, dit Crank en se mettant debout et en ajustant les bretelles de sa salopette.

Je me demandai s'il lui arrivait de l'enlever. Soudain, elle s'immobilisa et son regard se remplit d'inquiétude.

— Je suis désolée pour ton père. Tu crois qu'on réussira un jour à les ramener ?

Pour mon père, rien n'était moins sûr, vu ce qu'Athéna lui faisait subir. Je ne voyais pas du tout comment le libérer et n'avais aucune idée de l'endroit où Violet était retenue prisonnière. Tout ce que je savais, c'est qu'elle n'avait pas dormi dans ma chambre et que nous ne serions pas au complet tant que...

— Ari ? demanda doucement Crank. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je clignai des paupières. Tout mon corps me démangeait comme si j'avais une urticaire géante. Je n'arrivais pas à y croire. C'était sous mes yeux depuis le début.

— Crank. La lessive.

Nous avions une buanderie au rez-de-chaussée pourvue d'une vieille machine que Crank avait réparée. J'y avais descendu un panier avec mon linge sale quelques jours auparavant et n'avais pas encore fait ma lessive.

— Hein ?

— S'il te plaît, dis-moi que personne n'a mis mon linge dans la machine.

— Non, chacun s'occupe de son linge. Ari, tu as l'air bizarre.

Sebastian apparut dans l'encadrement de la porte, en nage. Il serrait encore ses baguettes entre ses mains.

— Tu l'as sentie devenir bizarre, pas vrai, Bas ? comprit Crank.

Brusquement, je me levai, passai en trombe à côté de Sebastian et dévalai l'escalier à toute vitesse. Des pas résonnèrent derrière moi. Je franchis les trois dernières marches d'un bond, tournai en glissant sur le parquet à cause de mes chaussettes, puis fonçai dans la buanderie.

Là. Mon panier. Mes mains tremblaient. Je vidai mes vêtements et commençai à fouiller dedans... Soudain, je m'immobilisai.

Ma chemise. La chemise que je portais le jour où Violet avait disparu.

Le cœur battant, je la ramassai. Le souvenir de Violet sautant sur le dos d'Athéna et lui enfonçant sa dague dans la poitrine me revint dans toute sa clarté. Elles avaient disparu et la lame était tombée sur le sol. Je l'avais récupérée, couverte du sang d'Athéna, et l'avais essuyée avec le pan de ma chemise.

Je me retournai et découvris mes amis, serrés les uns contre les autres, sur le pas de la porte. Bouleversée, je brandis la chemise.

— Le sang d'Athéna... il ouvre le portail.

— Je viens avec vous.

Dub croisa les bras sur sa poitrine d'un air obstiné.

Je fronçai les sourcils et lui répétau pour la centième fois :

— Non, tu ne viens pas.

— S'il y va, moi aussi, dit Crank.

— Crank, répondis-je, Dub ne vient pas. Et toi non plus.

Nous avions pris place autour de la table basse du salon et la conversation qui avait suivi me provoquait des élancements derrière l'œil gauche.

— Écoutez, les gars, expliquai-je avec lassitude, je ne sais même pas si ce truc va marcher.

— Mais qu'est-ce qui se passerait si ça marchait ? demanda Henri. Tu te retrouverais juste dans la salle des fêtes d'Athéna ?

— Non, je ne crois pas. Les instructions que j'ai trouvées concernent l'ancien temple d'Athéna, avant qu'elle tue Zeus et s'empare du sien. D'après mes lectures, elle aurait abandonné son temple pour s'installer dans celui de Zeus. C'est là que Sebastian et moi sommes allés.

— Mais il n'y a aucun moyen de savoir ce qui nous attend dans son ancien sanctuaire, fit remarquer Sebastian.

— Je sais, mais c'est notre seule solution. Athéna a condamné le portail que nous avons trouvé dans les ruines. Même si nous voulions l'utiliser, nous ne le pourrions pas. Elle ne s'attend pas à ce que nous revenions. Elle croit que c'est elle qui décidera du moment et que nous sommes à sa merci. Alors, si son ancien temple est dans le même royaume et laissé à l'abandon ainsi que le disent les livres d'histoire, on a peut-être une chance.

Je me passai la main sur le visage.

— Je suis bien consciente qu'il y a beaucoup de choses que j'ignore au sujet des portails, ou des portes, je ne sais pas trop comment on les appelle. Mais je veux quand même tenter le coup.

Sebastian et moi échangeâmes un long regard avant qu'il reporte son attention sur Crank et Dub.

— On tracera les symboles loin de la maison, dans le cimetière. On emportera de la nourriture, de l'eau et des armes.

Dub commença à protester.

— Pas la peine de discuter, Dub, c'est trop dangereux, l'interrompis-je.

— Tu sais bien que Crank et moi, on sait se débrouiller tout seuls.

— Je sais. Oui, mais ce n'est pas la même chose que de pénétrer dans le royaume d'une déesse. Je ne veux pas qu'Athéna s'empare de vous. Je ne veux pas passer mon temps à m'assurer que vous allez bien, à regarder par-dessus mon épaule... Je sais que vous n'avez pas besoin d'une nounou,

mais je vous aime, voilà tout. Alors, s'il te plaît, fiche-moi la paix avec ça. Reste ici, pour que je sache au moins que vous êtes en sécurité. J'ai le droit de m'inquiéter pour Violet, d'accord ?

Je n'avais pas l'intention d'en dire autant, ni d'exprimer mes sentiments. Pendant un moment, tout le monde se tut.

— J'ai un deuxième fourreau. Je peux te le prêter si tu veux, me proposa Dub en capitulant.

Je me détendis. La dispute était finie. Dieu soit loué.

— J'ai trouvé une boîte de munitions il y a quelque temps. Je ne suis pas sûre que les balles soient adaptées à ton pistolet, mais si tu veux, je te les donne, ajouta Crank.

— J'aime bien cette idée d'entrer en douce, rien que tous les trois, dit Henri. On pourra se déplacer plus vite sans avoir à se soucier de l'ego des uns et des autres se disputant pour savoir qui commande.

— Oh, j'ai failli oublier !

Crank se leva de sa chaise et hurla par-dessus son épaule en se précipitant hors de la pièce.

— Restez là. J'ai une surprise !

Elle fit du bruit dans la cuisine avant de revenir avec... un gâteau ! Elle le posa sur la table basse et nous tendit des fourchettes. Je fis comme si je ne remarquais pas que ses mains tremblaient.

— Tu sais ce que c'est une galette des Rois, Ari ?

— Je sais qu'il y a une figurine de bébé en plastique dedans, mais c'est tout, répondis-je en espérant que Crank n'était pas en train de perdre la tête.

Elle était très inquiète. Nous allions partir et nous avions une chance sur un million de l'emporter. Si elle voulait manger du gâteau, on mangerait du gâteau.

— C'est de la pâte levée, passée dans un bain de friture et fourrée avec du fromage frais. Crois-moi, tu vas aimer.

Il y avait un glaçage sur le dessus, avec des bandes violettes, vertes et jaunes.

— Où est-ce que tu l'as eu ? demandai-je en prenant une part et en en fourrant un morceau dans ma bouche.

— C'est l'un des avantages du métier de factrice, répondit Crank. Quand je sens une odeur de gâteau, comme par hasard, le paquet n'arrive jamais à destination.

Je ris.

— Tu l'as volé ?

— Et comment ! Il était destiné à quelqu'un habitant les appartements de l'immeuble Pontalba.

Ce qui pour nous était une explication suffisante. Tout le monde savait que ces logements huppés étaient habités par des familles du Novem. Et que celles-ci n'étaient certainement pas à un gâteau des Rois près.

— Bravo, dit Dub, les joues gonflées comme un écureuil, en trinquant avec Crank avec sa fourchette.

Ce fut Henri qui eut la fève et tout le monde lui dit que ce serait à lui de fournir le gâteau l'année suivante. En tout cas, une chose était sûre, je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour qu'il y ait bien une année suivante.

Crank nous conduisit au cimetière Lafayette, à quatre pâtés de maisons de là. Nous aurions pu y aller à pied, mais elle avait insisté en disant qu'il ne fallait pas qu'on se fatigue. Elle se gara sur le trottoir. Nous relevâmes le hayon et sortîmes par l'arrière.

Nous remontâmes la première rangée de tombeaux, puis la deuxième.

— Que penses-tu de cette tombe, là-bas ?

Dub désignait un tombeau intact à l'extrémité de l'allée. Il avait des parois en marbre et était assez grand pour tracer le portail.

— Parfait. Mais mettons-nous plutôt de l'autre côté, pour qu'on ne nous voie pas de l'entrée, répondis-je.

Quand nous fûmes derrière le caveau, je fis glisser mon sac à dos chargé de mes épaules et posai sur une pierre plate le petit récipient en plastique que j'avais apporté. Pendant que les garçons préparaient les sacs et les armes, utilisant le moins d'eau possible, Crank et moi avions mouillé le sang séché sur ma chemise avant d'essorer le tissu au-dessus de la boîte. C'était donc bien le sang d'Athéna, mais dilué.

Dub me tendit mon carnet contenant les symboles.

— On peut en dessiner un chacun, dit-il.

— Non. Il faut que ce soit moi. La tablette stipule que, pour que ça marche, il faut que ce soit une femme qui le fasse.

Mes joues devinrent cramoisies et je gardai pour moi la partie concernant la virginité.

— Mais une fois que ce sera fait, tout le monde devrait pouvoir passer.

Sebastian et Henri nettoyèrent avec une brosse les endroits destinés aux dessins.

Quand ils eurent fini, je pris le récipient et plongeai mon doigt dans le liquide. Je traçai chaque symbole avec application en prenant modèle sur mon carnet de notes. Comme le sang était très dilué et que je n'étais pas sûre que ça marche, je laissai sécher, puis repassai sur le dessin.

Quatre couches plus tard, je reculai. Le mur ressemblait à celui de la tour Entergy, mais les symboles étaient légèrement différents.

Je reposai le bol, me rinçai les mains avec une bouteille d'eau et respirai à fond pendant que mes compagnons se plaçaient devant le mur et essayaient de découvrir une perturbation ou une augmentation de l'énergie, un signe que les symboles avaient bien le pouvoir d'ouvrir le portail.

— Eh, les gars. Venez voir. Je crois que le portail d'Ari marche.

Crank se tenait debout à côté du tombeau. Sa main avait disparu, enfoncée dans le mur.

Je ressentis un tel soulagement que mes genoux se dérochèrent sous moi. Ça marchait ! On allait pénétrer dans le royaume d'Athéna. Passant ma main tremblante sur mon visage, je m'assis.

Quand le choc et la réalité s'estompèrent, Henri, Sebastian et moi fixâmes nos sacs à dos sur nos épaules. Je pris ma lame de $\tau\epsilon\pi\alpha\varsigma$ dans une main et mon 9 mm dans l'autre. Henri s'empara du fusil de chasse qu'il portait dans son dos comme un arc et Sebastian resta les mains vides. Comme j'avais pu le constater, elles constituaient des armes suffisamment destructrices.

— Allez, les copains, à bientôt.

Après avoir serré Crank et Dub dans mes bras, je laissai les autres faire leurs adieux.

Puis je respirai à fond, pris un air décidé et dis :

— Le dernier passé est un trouillard.

Et je franchis tranquillement le portail.

J'avancaï de deux pas avant de trébucher. Mon front heurta quelque chose de dur. Un grognement s'échappa de mes lèvres et je tombai à genoux. Merde ! Ça faisait mal.

Il faisait noir comme dans un four. On sentait une forte odeur de terre et d'eau, plus agréable toutefois que la puanteur du marécage à laquelle j'étais habituée. J'entendis quelqu'un traîner des pieds et respirer à ma droite. Un juron à ma gauche. Les copains avaient traversé.

— Qui a bien pu mettre un mur au milieu du chemin ? grogna Henri.

Je remis mon pistolet à ma ceinture et passai la main sur l'obstacle devant moi. Des rainures régulières et lisses.

— On doit être dans les ruines du temple, dis-je à voix basse. On dirait une colonne.

— Je pense qu'on ne devrait pas allumer les torches avant de savoir ce qu'il y a là-dedans, suggéra Sebastian.

— Essayons de sortir d'ici à tâtons, répondis-je.

Nous avançons lentement en nous faufilant dans des brèches et en escaladant des colonnes. Je n'étais jamais venue là, mais une chose était sûre, nous étions dans les profondeurs du temple. Lentement, mes yeux s'habituaient à l'obscurité et je réussis à distinguer des formes : le bâtiment était en partie effondré et plusieurs colonnes étaient tombées et s'étaient brisées.

Puis une faible lumière apparut et révéla une ouverture encadrée de marbre. Était-ce une sortie ?

— Dieu soit loué ! murmura Henri alors que nous nous approchions d'un petit passage de la largeur d'une porte de placard.

À l'origine, elle était immense, mais un énorme bloc de marbre s'était coincé dans le chambranle en dégringolant.

L'ouverture était envahie de plantes grimpantes et de racines. Avec sa lumière brillante, magnifique et accueillante, je la trouvai merveilleuse.

De l'obscurité à la lumière, pensai-je en passant de l'autre côté. *D'un monde à l'autre*. Mes yeux s'adaptèrent à la douce lumière grise.

Les colonnes écroulées étaient colossales. Je me retournai et reculai jusqu'au bord d'une vaste plateforme, puis tendis le cou. Le temple, bien qu'il soit toujours debout, n'était plus d'aplomb. L'un de ses côtés s'était légèrement affaissé vers l'intérieur et le marbre présentait des fissures gigantesques. Le temple d'Athéna. Enfin, le sien avant qu'elle ne vole celui de son père. Même en ruines, il suscitait le respect et l'admiration.

— Vous vous rendez compte, les gars ? C'est complètement dément, dit Henri, abasourdi. C'est... Nous sommes dans l'Olympe, bon sang.

Sebastian laissa échapper un petit rire incrédule.

Ils se tenaient côte à côte au sommet des marches et contemplaient le paysage au loin. Je les rejoignis et nous demeurâmes là, tous les trois, frappés de stupeur et d'émerveillement.

Les jardins étaient entourés d'un bois. Sur la droite se trouvait un sinistre jardin de rocaille et devant nous, au bas des marches et derrière la pelouse envahie par les mauvaises herbes, s'étendait un lac sombre et tranquille.

Mon regard se promena jusqu'à l'autre extrémité du plan d'eau, dépassa un belvédère en marbre et une pelouse impeccablement entretenue pour se poser sur un énorme temple aux colonnes blanches qui aurait damé le pion aux sept merveilles du monde.

Il n'y avait aucun doute : nous contemplions, abasourdis, le temple de Zeus.

Le lac, les jardins... tout donnait l'impression d'avoir été posé au sommet de la montagne qui se dressait à côté de l'étendue d'eau. Autour, des feux brûlaient dans des coupes géantes et, à cette distance, je vis qu'elles devaient avoir la taille d'une piscine. La pelouse était parsemée d'arbres magnifiques. Un couple de grues prit son envol. Le son lointain d'un instrument à cordes flottait sur le lac.

Un paradis. Un paradis à la Maxfield Parrish¹.

Athéna, la déesse de la guerre, destructrice de panthéons et garce narcissique, vivait dans un foutu paradis !

Je ne sais pas pourquoi, mais je m'étais imaginé qu'elle vivait dans l'enfer qu'elle semait derrière elle, assise sur un trône en forme de tête de mort, et qu'elle lançait des os à des chiens démoniaques. Mais non. Elle vivait là, dans ce magnifique lieu d'horreurs.

Une fois le choc dissipé, nous entreprîmes de descendre le large escalier. Cet endroit était extrêmement différent du temple qui se dressait de l'autre côté du lac. La végétation avait tout envahi, agrippée au bâtiment comme si elle essayait de l'attirer vers le sol. C'était un lieu sombre, perdu et abandonné qui me rappelait le Garden District.

— Ari, regarde ça, appela Henri qui se trouvait dans le parc.

Arrivée au bas des marches, je pris vers la droite. Le terrain descendait en pente douce vers un champ jonché de décombres et de ce qui ressemblait à des centaines de rochers dressés. Un haut mur entourait l'endroit sur trois côtés.

Des lichens, des plantes grimpantes et de la mousse recouvraient de petites colonnes. Des plaques en pierre bizarrement inclinées dépassaient du sol. Des racines enveloppaient certaines d'entre elles et des arbres entiers avaient poussé dessus. J'aperçus Henri qui zigzaguait entre les stèles devant moi.

J'eus la chair de poule et une sensation très dérangeante m'envahit. Sebastian s'arrêta à côté de moi.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? demandai-je dans un murmure.

— Tu entends ?

— Quoi ?

— Le silence. Il n'y a pas d'oiseaux. Pas d'insectes. Pas d'écureuils dans les arbres. Il n'y a aucune vie sauvage.

C'était peut-être pour cela que je me sentais mal.

Sebastian se dirigea vers Henri. Je le suivis et, en regardant les pierres de plus près, je laissai échapper un « Oh, mon Dieu » horrifié qui demeura suspendu dans l'air.

C'étaient des statues. Des centaines de statues. Disposées aléatoirement. Sinistres. Elles représentaient des guerriers, des enfants, des femmes. Certaines étaient brisées. D'autres recouvertes de mousse ou de lianes semblables à des chaînes les retenant prisonnières.

Le cœur battant à tout rompre, j'avancai avec précaution à travers ce jardin minéral.

Je m'arrêtai pour contourner la statue d'une femme voilée portant une cape de marbre gris. Elle avait le visage tourné sur le côté, comme si elle avait entendu un bruit. Des plantes couraient sur ses pieds chaussés de sandales et sur sa robe.

Le sang battait contre mes tympan. La gorge serrée, je tendis le bras pour toucher la main marmoréenne qui maintenait la cape serrée contre son cou. Un mouvement derrière moi interrompit mon geste. Je reculai, m'éloignant de la statue.

Sebastian se faufilait dans le champ d'Athéna. Je ne voulais pas l'appeler. Ma voix aurait été trop bruyante dans ce lieu, trop... déplacée. Enjambant un banc, je me hâtai de le rattraper. À mon approche, il se retourna. Il avait le regard grave et tout son être était silencieux.

On avait l'impression d'être dans une église.

L'Église des damnés, peut-être.

— Cet endroit est... bizarre, dit-il en regardant autour de lui.

Ma poitrine se serra. Ce qu'était ce lieu ne faisait aucun doute.

— C'est plus que bizarre. C'est un cimetière, Sebastian. Ne me demande pas comment je le sais, mais ces gens ont été transformés en pierre.

C'était là l'œuvre de l'une, ou alors de centaines, de mes ancêtres.

— Tu crois qu'Athéna les collectionne ? demanda Henri en s'approchant de nous. Je trouve ça assez morbide, si vous voulez mon avis.

Et moi, donc !

— Je me demande si c'est elle qui a réuni les statues... ou si c'est l'œuvre d'une gorgone qui vivait ici, fis-je.

— Comment peux-tu être sûre que c'est l'œuvre d'une gorgone ? s'enquit Henri.

Nous reprîmes le chemin du temple et passâmes devant un guerrier. Un Romain. Jeune. Beau. Brandissant son épée. J'eus un frisson.

— Parce que je le sais... Je le sens. Je ne peux pas l'expliquer.

Je fis le tour d'un cheval renversé et découvris de l'autre côté une mère serrant contre sa poitrine son enfant dont le bras potelé dépassait d'une couverture. Le visage de la mère était figé dans une expression de terreur, comme si elle regardait la Mort en face. Quant à l'enfant, il me contemplait. Il n'avait pas peur. Il ne savait absolument pas ce qu'il voyait quand il avait trouvé la mort.

Ma gorge se serra si fort que je n'arrivais plus déglutir. Voilà ce qui m'attendait. Voilà ce qui se passerait si je refusais de mettre fin à mes jours. Je me transformerais en un être qui infligerait... ça à des innocents.

— Allons, viens. Essayons de trouver un chemin pour contourner le lac. Cela ne devrait pas nous prendre bien longtemps de rejoindre le temple. Vingt minutes, trente peut-être, dit Sebastian.

Je fus soulagée de changer de direction.

Comme la montagne bordait le lac d'un côté, le chemin était tout choisi. Nous partîmes vers la droite et fonçâmes dans les bois. Plus nous avançons, plus la végétation devenait dense. Les plantes grimpantes envahissaient le sommet des arbres et leurs longues racines fines pendaient comme des serpentins. Si cet endroit avait un nom, ce devait être la Forêt des milles cordes.

Après cette « forêt », les bois s'épaissirent et finirent par devenir si touffus et si encombrés de broussailles que je pris du retard. Des épines s'accrochaient à mes vêtements et à mes mains. Des branches me griffaient le visage et les bras, et s'emmêlaient dans mes cheveux.

Il fallait que je pense à autre chose, sinon j'allais devenir folle. Je rattrapai Sebastian et lançai la question qui me tracassait depuis mon face-à-face avec Gabriel et ses amis dans la salle d'études.

— Qu'est-ce qu'il y a entre toi et Anne Hawthorne ?

Pas très fin, comme entrée en matière. J'avais lâché ça sans réfléchir. Alors que j'avançais tête baissée en regardant où je mettais les pieds, Sebastian s'arrêta et je lui rentrai dedans.

Il me lança un drôle de coup d'œil par-dessus son épaule et se remit à marcher.

— Où tu as pris ça ?

— Oh, c'est juste la façon dont elle te regardait. Je suis une fille. Quand il y a quelque chose, je le vois.

D'un geste irrité, je repoussai une mèche de cheveux qui me tombait sur le visage.

— Nous sommes sortis ensemble quelques fois.

J'attendis qu'il poursuive et parcourus quelques mètres avant de finir par me rendre compte qu'il n'avait pas l'intention d'en dire plus. Je roulai des yeux et, dans son dos, lui jetai un regard noir.

— C'est quoi pour toi « quelques fois » ? insistai-je.

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas. C'était l'année dernière. Ça n'a pas marché.

— Pourquoi ça...

Je trébuchai et me rattrapai *in extremis*. Énervée, je poussai un grognement. J'avais une envie folle de sortir ma dague et de m'en servir pour me frayer un chemin dans la forêt, mais je ne voulais pas émousser la lame.

— Regardez, fit Henri devant nous.

À travers la végétation qui s'éclaircissait, la faible lueur des feux en provenance du temple formait ici et là des taches de lumière.

— On approche. À partir de maintenant, on ne parle plus.

Plus nous avançons, plus le chemin devenait étroit. À ma droite, j'apercevais le ciel entre les arbres, là où les bois s'achevaient sur le vide. Je ne sais pas à quelle altitude nous nous trouvions, mais à mon avis, nous étions assez haut.

Puis la forêt céda la place à une bande étroite de rochers qui faisait le tour de la pelouse. Ces blocs de pierre étaient assez gros pour nous permettre de rester à couvert.

— Arrêtons-nous ici pour nous reposer, suggéra Sebastian.

Je me laissai tomber à terre derrière un rocher gris et fouillai dans mon sac à la recherche de quelque chose à boire.

— Je vais faire une reconnaissance aérienne, annonça Henri au bout de quelques minutes. Je reviens.

— Fais gaffe, lui dit Sebastian. On ne sait pas quel genre de créatures il peut y avoir dans le ciel ici.

Henri acquiesça, escalada les rochers, puis disparut. Sachant qu'il allait apparaître dans l'espace au-dessus de nous, j'attendis. Au moment où il s'éleva dans le ciel comme une flèche, mes bras se couvrirent de chair de poule.

— C'est cool, hein ?

Sebastian avait la tête en arrière.

Bien plus cool que de se transformer en monstre à la tête recouverte de serpents, pensai-je.

— Oui, quand on n'a pas le vertige. Comment y arrive-t-il ? Qu'est-ce qu'il fait de ses vêtements ?

Sebastian se mit à rire et s'installait en face de moi en étendant ses jambes.

— Ce n'est pas juste un truc physique, sinon il faudrait des heures à son corps pour se décomposer, puis se reconstituer sous la forme d'un oiseau. C'est magique, Ari, dit-il en haussant les

épaules. Henri est issu d'une famille de planeurs.

— Ton père dit que les demi-dieux et les métamorphes, c'est souvent la même chose.

Il but une longue gorgée d'eau et sa pomme d'Adam s'agita d'une manière curieusement attirante. Quand il eut fini, il s'essuya la bouche du revers de la main.

— Il y a probablement un dieu parmi les lointains ancêtres d'Henri. Bon nombre de métamorphes ne savent pas de qui ils descendent. Avec le temps, les histoires se perdent ou s'oublient.

Il me regarda avec attention.

— Pourquoi m'as-tu posé cette question au sujet d'Anne ?

Mon cœur, qui ne s'attendait pas à ce changement de sujet, marqua un temps d'arrêt. Je déballai lentement ma barre de céréales.

— Je ne sais pas.

Je pris une bouchée pour me laisser le temps de réfléchir à ma réponse.

Je n'étais pas très habituée aux relations fille-garçon, mais j'avais une certaine expérience des contacts humains et je connaissais les manœuvres psychologiques auxquelles s'adonnaient pas mal de gens.

— Franchement, s'il y a encore quelque chose entre vous, j'aime mieux le savoir tout de suite. Je veux dire, toi et moi... on ne s'est pas engagés, et c'est très bien comme ça, mais les histoires à trois, c'est pas mon truc...

Peut-être que j'aurais mieux fait de ne rien dire, pensai-je tandis que mon visage devenait écarlate. Ça m'aurait au moins évité de me sentir idiote en mettant tout sur la table, comme ça.

— Je ne suis pas non plus trop du genre à m'amuser ni à courir les filles, répondit-il calmement, le regard sérieux. Quand on sera sortis d'ici, j'aimerais bien voir où cela va nous mener. (Un sourire apparut sur ses lèvres.) Tous les deux. Si tu veux.

Tout à coup, je me sentis toute légère. Mon regard plongé dans le sien, je lui répondis par la pensée avec l'impression que les mots mettaient une éternité à sortir de ma bouche.

— J'aimerais beaucoup, réussis-je enfin à dire en baissant les yeux.

Quand je me risquai à le regarder de nouveau, il avait les yeux plissés. Je sentis un sourire naître au coin de mes lèvres et j'étais sur le point d'éclater de rire quand Henri revint.

Il contourna le rocher et alla prendre son sac avant de s'asseoir par terre.

— Le sanctuaire est immense, déclara-t-il en penchant sa tête en arrière pour boire. Avec une foule de serviteurs et de gardes. Il y a en plus sept bâtiments, dont aucun ne semble être utilisé comme prison. Une sorte de fête bat son plein dans le jardin et se poursuit jusqu'à l'intérieur du temple. À mon avis, il faut attendre quelques heures que tout le monde soit complètement soûl avant d'approcher.

— Le chemin est comment, d'ici ? demanda Sebastian.

— Il y a un long mur qui va des rochers jusqu'à la pelouse et au temple. Il sépare le jardin d'un précipice. Nous sommes à flanc de montagne. De l'autre côté du mur, il n'y a qu'une falaise.

Je finis ma barre de céréales, puis arrangeai mon sac à dos pour m'en servir comme oreiller.

— D'accord. On attend. Profitons-en pour nous reposer un peu. J'ai comme l'impression que la nuit sera longue.

Et alors que résonnaient au loin des voix, des rires et de la musique, nous nous installâmes pour dormir.

1. Peintre et illustrateur américain du xx^e siècle à l'imagerie idéalisée néoclassique. (*N.d.T.*)

— Il est temps d’y aller.

Sebastian me donna un petit coup de coude.

Je m’assis, immédiatement réveillée. Je m’étais endormie, ce qui était surprenant vu les circonstances. J’avais mal à la hanche et à l’épaule à cause de l’inconfort de ma couche en pierre. Mes muscles protestèrent quand je me levai.

L’air était plus frais et les étoiles brillaient dans le ciel. Tout était silencieux, presque paisible. Je mis mon sac sur l’épaule et m’assurai que mes armes étaient bien fixées.

Nous escaladâmes et contournâmes les rochers jusqu’à la berge du lac. Un mur longeait effectivement la pelouse en direction du temple et empêchait de tomber dans le précipice de l’autre côté.

— Restez près du mur, murmurai-je au moment où nous dépassions le belvédère en marbre blanc qui donnait sur le lac.

Une délicieuse odeur de fleurs embaumait l’air. L’étendue d’herbe était parsemée de cerisiers et de pommiers aux bouquets roses et blancs dont les pétales, portés par une douce brise, virevoltaient comme des flocons de neige.

Plus nous approchions du temple, plus mon cœur battait vite. En dépit de l’heure tardive, des feux brûlaient toujours dans les urnes monumentales.

Le temple de Zeus, de la hauteur d’un immeuble de quatre étages, était époustouflant, colossal et terriblement impressionnant. Le silence n’était rompu que par les craquements des brasiers, qui projetaient de temps à autre des étincelles.

Quand nous atteignîmes la longue entrée latérale, Henri tendit son sac à dos à Sebastian et me donna son fusil de chasse. Je le mis en bandoulière sur mon épaule pendant qu’il se transformait en faucon et s’envolait par-dessus une colonne pour faire le guet.

— C’est trop calme, murmurai-je à Sebastian, le dos plaqué contre le mur.

Bien que nous soyons dans l’ombre, si quelqu’un regardait avec suffisamment d’attention, il nous verrait.

— Tu ne trouves pas ?

Juste au moment où il allait répondre, un couple ivre sortit en titubant du temple et descendit dans le jardin. Ils tombèrent dans l’herbe en riant. Le type roula sur la femme, lui chuchota quelque chose dans ses cheveux, puis l’embrassa.

Merde ! Impossible de passer à côté d’eux sans être repérés.

Je donnai un coup de coude à Sebastian et dis, remuant les lèvres en silence :

— Qu’est-ce qu’on fait ?

Sebastian se redressa, posa son regard sur le couple et serra les dents. Puis, s'écartant du mur, il sortit à découvert le plus naturellement du monde. Il fallait un sacré culot pour faire ça. Je retins mon souffle quand il s'arrêta à la hauteur des amoureux et s'agenouilla. Ils levèrent les yeux et il leur parla à voix basse sur un ton amical. L'homme lui répondit avant de se remettre à embrasser sa partenaire. Sebastian poursuivit son chemin jusqu'à l'entrée en se plaquant contre la pierre, puis tendit la tête pour jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Il me fit signe de le rejoindre. J'hésitai une seconde avant de rassembler mon courage et de foncer à découvert.

J'étais à mi-chemin quand une flèche vint s'enfoncer dans le sol à quelques centimètres de mon pied. Le choc me cloua sur place. Je vis les yeux de Sebastian s'écarter et jetai un regard à Henri, puis dans la direction d'où venait le projectile.

Non, non, non !

Pendant un moment, nous restâmes pétrifiés, si sonnés qu'aucun de nous ne savait quoi faire.

Les yeux de Sebastian prirent un éclat sauvage. Il tourna lentement la tête vers l'archère en laissant glisser ses sacs de ses épaules. Soudain, l'atmosphère devint lourde et oppressante.

Ne sachant trop ce qui se passait, je reculai pour m'éloigner de la flèche. Jamais je n'avais ressenti cela en présence de Sebastian.

L'archère était tapie dans l'ombre à l'angle du temple. J'avais reconnu la silhouette de Menai, la fille qui était assise à côté de moi à la table d'Athéna et qui s'était montrée indifférente au supplice de mon père.

Et c'est pour cela que j'allais la faire souffrir.

Au moment où je la vis encocher une nouvelle flèche, je saisis la crosse de mon pistolet. Henri s'éleva dans les airs. Menai banda son arc et me visa. Sans me laisser le temps d'utiliser mon arme, Sebastian chargea dans ma ligne de tir. Merde ! Je relâchais la pression sur la détente pendant qu'Henri interceptait la flèche et allait la jeter de l'autre côté du mur.

Sebastian heurta Menai. Je me mis à courir. Mon sac à dos et le fusil de chasse glissèrent sur le sol. D'un bond, je passai au-dessus du couple, inconscient de ce qui se passait. La force du choc avait envoyé Sebastian et Menai valdinguer de la lisière du jardin à la cour principale qui s'étendait devant la façade du temple.

Alors que je courais, le sang battant dans mes oreilles, je compris qu'on était foutus. Je m'arrêtai dans la cour en dérapant. La moitié de l'espace était déjà encerclée par les sbires d'Athéna. Tous semblables, ils observaient le combat et attendaient...

Une masse informe roula à côté de moi, soulevant mes cheveux au passage. Sebastian et son adversaire allèrent cogner contre les grandes marches qui menaient au temple. Le marbre se fendit. Ils roulèrent de nouveau et elle réussit à se relever, à bander son arc à une vitesse surnaturelle et à décocher sa flèche avant même que je ne puisse libérer le cri qui montait dans ma gorge. Le projectile atteignit Sebastian à l'épaule au moment où il se relevait et où une boule de lumière bleue se formait déjà entre ses mains.

Aussitôt, la lumière éclata et se dissipa. Sonné, il s'assit.

Je me jetai sur Menai et la fis tomber. Quand nous heurtâmes le sol, un cri de surprise lui échappa. En un éclair surhumain, elle se dégagea de ma prise, me retourna et se mit à califourchon sur mon torse, une flèche à la main, et la brandit au-dessus de ma veine jugulaire. Elle tremblait de colère.

Je me débattis, sans réussir à la faire bouger.

— Personne n'est capable de m'attaquer deux fois de suite et de s'en tirer.

Apparemment, elle n'avait pas oublié la fourchette que je lui avais plantée dans la main.

On entendit un petit déclic. Henri avait repris sa forme humaine. Haletant, il tenait son fusil de chasse pointé sur la tête de Menai.

— La cartouche de ce fusil contient à peu près quatre cents plombs. Tu es peut-être immortelle, mais je doute que tu te remettes complètement d'un tir à bout portant.

Elle répondit par un chapelet de jurons dans une langue qui devait être du grec.

Bien que Sebastian gémissse de douleur, je n'arrivais pas à la quitter des yeux.

— Qu'est-ce que tu es ?

— Je suis...

Elle n'arrivait pas à se décider, se demandant probablement si elle devait tenter de m'enfoncer la flèche dans la gorge ou essayer de se débarrasser du fusil.

— Plus rapide que toi.

— Oh, bravo Menai ! s'écria Athéna sur les marches de l'immense temple. Tu as failli les avoir tous les trois.

Athéna, superbe dans une robe blanche fluide, les cheveux lâchés, descendit majestueusement l'escalier.

Henri en resta bouche bée.

Menai me lâcha à l'approche de la déesse. Je roulai sur le côté et rampai jusqu'à Sebastian.

— Sebastian...

Son teint était devenu blême et cireux, et sa chemise s'imbibait de sang. Sa main était crispée sur la hampe de la flèche. Elle tremblait.

— Il faut que je retire ça, dit-il d'une voix râpeuse, les lèvres pincées.

— Laisse-moi faire.

S'arrêtant sur les marches à côté de nous, Athéna arracha la flèche de son épaule en tirant en biais pour le faire souffrir. Sebastian poussa un hurlement. La tache de sang sur sa chemise s'élargit.

— Qu'est-ce que je dois faire ? Dites-moi ce que je dois faire.

Je peinais à trouver mes mots. Athéna se dirigea vers Henri, lui referma la bouche, s'empara du fusil par le canon, le retourna dans sa main et lui tira une balle dans le ventre.

— Henri !

Oh, mon Dieu ! Henri. C'est pas vrai ! Cela ne pouvait être vrai.

Il se tint le ventre avec une expression étonnée et horrifiée avant de s'effondrer sur le sol. Athéna fit un geste en direction de ses gardes.

— Jetez-le du haut de la falaise.

— NON !

Elle se retourna vivement et m'arrêta d'un geste de la main. Je ne pouvais plus bouger.

— Tu es surprenante, Aristanae. Il faudra que tu me dises comment tu es entrée dans mon royaume, quand tu auras passé du temps dans ma prison.

— Ça va guérir, Ari, murmura Sebastian alors que je l'aidais à se relever. Vampire sorcier, tu te rappelles ? Seigneur, Henri...

Les gardes ramassèrent le corps d'Henri, le transportèrent jusqu'au mur et le jetèrent par-dessus, comme un vulgaire déchet.

Je serrai les dents jusqu'à ressentir des élancements dans la mâchoire et promis à Henri de le venger.

Mon chagrin se transforma en détachement, mon choc en détermination.

Quoi qu'il arrive, Athéna paierait.

Tandis que la déesse disparaissait à l'intérieur du temple, Menai nous poussa sur les marches. Je tenais fermement le bras de Sebastian, trop choquée pour pleurer. Mes membres tremblaient si fort qu'une nouvelle poussée dans le dos me fit trébucher dans l'escalier. Je me rattrapai à temps pour éviter de tomber la tête la première.

En haut des marches, je regardai en l'air, de plus en plus haut... Le seul socle des colonnes était plus grand que moi. Autant que je sache, les divinités n'étaient pas géantes, mais leur ego était proportionnel à l'énorme construction.

Nous traversâmes la grande salle, celle où s'était tenu le banquet dont mon père avait été l'attraction. Des feux étaient allumés tout autour de la pièce. À présent, elle était vide et silencieuse.

Après avoir emprunté un long couloir, on nous fit descendre un escalier en pierre éclairé par des torches, puis entrer dans une salle où étaient réunis des τέρας. Au bout de la pièce, nous franchîmes une lourde porte, puis accédâmes au cœur même de la montagne par des marches taillées dans le roc.

Deux étages plus bas, nous débouchâmes sur un espace immense. L'escalier céda la place à une rampe qui tournait en spirale autour d'un vaste gouffre. Si on passait par-dessus bord, on disparaissait à jamais. Tout autour de cette spirale, je distinguai des pièces et des cellules sur un nombre incalculable de niveaux.

Ma peau était couverte d'humidité, l'air sentait le renfermé et on avait du mal à respirer. Nous finîmes par nous arrêter devant une série de cellules vides. Sebastian et moi fûmes placés dans des geôles voisines. Les portes claquèrent derrière nous et je sentis le bruit du métal et de la serrure résonner en moi. Le sol était en pierre et en terre battue. Il n'y avait ni lit ni toilettes. Le mur du fond était formé par le rocher, les deux autres côtés et le devant étaient constitués d'épais barreaux.

Après le départ de Menai et des gardes, je me mis à marcher de long en large.

— Tu peux faire ton truc qui fait disparaître ?

— Pas tout de suite, dit-il en poussant un grognement de douleur et en s'asseyant contre les barreaux séparant nos cellules.

Je m'assis à mon tour, face à lui.

— Je suis désolé.

Il tourna la tête vers moi. Plus pâle qu'auparavant, il était d'une couleur malade et sa peau était couverte de sueur.

— Dès que tu iras mieux, je veux que tu t'en ailles d'ici, Sebastian. D'accord ?

— Que je t'abandonne ici ? reprit-il d'une voix haletante en se détournant et en laissant sa tête retomber contre les barreaux.

Il essayait de déglutir.

— Tu es folle. Et si c'était plutôt *toi* qui partais le moment venu ?

J'eus un petit rire et résistai à l'envie de lui dire qu'il s'agissait de *mon* combat. Il m'avait déjà expliqué qu'il n'était pas d'accord et, au fond de moi, je savais qu'il avait raison, qu'il avait de bons motifs d'être là lui aussi. Pourtant, voilà où cela nous avait menés. En moins de vingt-quatre heures, l'une de mes plus grandes peurs s'était réalisée. Athéna avait de nouveau frappé un être cher. Deux êtres chers. Sebastian était blessé et Henri était... parti.

— Ari, ça ne marche pas.

Je vis qu'il avait le bras en l'air, la main ouverte et tremblante.

— Je ne peux pas attirer d'énergie ici.

Il avait espéré qu'une lumière se formerait sur sa paume. Or il ne se passait rien.

— Tu peux guérir ta blessure ? lui demandai-je.

— Ça, oui, mon pouvoir de guérison est physique, pas magique. Je ne peux pas... cet endroit doit être ensorcelé ou neutralisé.

Cela ne me surprenait pas.

— Ton père a dit la même chose de la prison où Athéna l'avait enfermé. Peut-être que ça reviendra quand on sera sortis d'ici.

— Peut-être a-t-elle neutralisé tout le temple.

Il fronça les sourcils et me fit un clin d'œil.

— Toi, en tout cas, elle ne t'a pas neutralisée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Pense à ce que tu as fait à l'archère la dernière fois que nous sommes venus ici. Tu as pu utiliser tes pouvoirs, Ari. Ce qui signifie (il s'arrêta pour prendre quelques inspirations) que, dans sa grande salle, elle ne t'a pas neutralisée. Ici, dans la prison, peut-être, mais pas dans la salle de banquet. Elle veut te voir utiliser tes pouvoirs. Sinon, elle t'aurait déjà tuée.

Athéna allait déployer les grands moyens pour voir de quoi j'étais faite. Violet. Mon père. Sebastian.

— Bon, on sait qu'à l'extérieur, la magie n'est pas bloquée. Elle ne va pas nous laisser croupir ici éternellement. Ce n'est pas son genre.

Athéna avait le sens de la mise en scène. Elle s'assurerait que tous ses disciples puissent voir ce qu'elle pouvait nous faire, à mes amis et à moi. De toute évidence, mon pouvoir était encore incontrôlable. Elle savait que j'étais une débutante et qu'elle était plus forte que moi. Mon seul espoir était que cela lui monte à la tête, qu'elle cesse de se méfier et commette une erreur.

Sebastian avait incliné sa tête de côté.

— Sebastian ?

Il ne répondit pas. Il s'était évanoui.

M'agrippant à un barreau rouillé, je remontai mes genoux contre ma poitrine. Si seulement je pouvais trouver un plan...

Les idées allaient et venaient, dont aucune ne paraissait avoir de chances de réussir. L'inquiétude et les images de ce qui s'était passé dans la cour ne cessaient d'envahir mon esprit et m'empêchaient de me concentrer. Finalement, je fermai les yeux. Henri avait peut-être réussi à s'en tirer : il était un métamorphe et ses capacités dépassaient celles d'un être humain. Mais comment survivre à un coup de feu, puis à une chute du haut d'une falaise ?

J'essayai mes yeux pleins de larmes. Une douleur violente et oppressante enfla dans ma poitrine et bientôt je pus à peine respirer.

Oh, Seigneur. Henri était mort.

En me réveillant, j'étais couchée en boule contre le mur, une main passée entre les barreaux et les doigts entrelacés avec ceux de Sebastian. Je ne savais pas si c'était le soir ou le lendemain. Toute notion de temps avait disparu dans l'obscurité qui régnait sous le temple d'Athéna.

Mon estomac protestait. Lâchant la main de Sebastian, je m'assis et me frottai le visage pour faire circuler le sang et me réveiller.

Sebastian bâilla et se redressa en grimaçant.

— Comment va ton épaule ?

Il la fit rouler.

— Ça va. Juste un peu raide.

Je m'assis et m'étirai. Mon ventre gronda. Mon horloge interne me disait que c'était le matin, mais comment le savoir ? Pas moyen de manger car nos sacs à dos contenant la nourriture et l'eau nous avaient été confisqués.

De l'autre côté du gouffre immense, les cellules continuaient à s'enfoncer en spirale dans l'obscurité. De là où j'étais, elles me semblaient petites, sombres et nombreuses. Quelques torches brûlaient ici et là, mais elles étaient trop éloignées et leur lumière trop faible pour me permettre de voir qui étaient les autres occupants de cette prison.

Ça ne tarderait plus. Sentant l'angoisse monter en moi, je me mis à arpenter la cellule en me frottant les bras. Athéna enverrait quelqu'un nous chercher. Ce qui signifiait que je devais être prête à tout.

— Ari, arrête.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

Je fis un geste en direction de la porte de la geôle, accablée par mon sentiment d'impuissance.

— Ils vont venir. La prochaine fois qu'on nous emmènera là-haut, ce ne sera pas mon père qui sera dans la piscine...

— Ouais. Alors arrête.

— Si ce que je ressens ne te plaît pas, bloque-moi.

Ses sourcils se froncèrent.

— Arrête au moins de penser au pire. Tu crois que j'ai envie de sentir ce que tu ressens en ce moment ? Comme quand tu as vu ton père ? Eh bien, non. Je ne...

Il laissa tomber sa tête entre ses mains, se frotta le visage, puis se passa les doigts dans sa chevelure.

Je m'assis en face de lui, saisis les barreaux et secouai la tête.

— Je ne sais pas quoi faire.

Il tendit le bras, souleva une mèche de mes cheveux et l'enroula autour de sa main.

— Tu n'es pas responsable de tout ça, tu sais. Ce ne sera pas ta faute si on échoue. Ce n'est pas ta faute si Henri a disparu...

Je baissai les yeux vers le sol, le trouvant subitement très intéressant. On était en plein dans le sujet. Si nous échouions, si Sebastian ou Violet étaient blessés, je m'en voudrais. Je considérerais que j'étais responsable, que j'aurais dû les sauver, m'y prendre autrement...

J'avais le nez bouché. Je me perdis un instant dans les yeux de Sebastian. Il tira doucement sur mes cheveux.

— Tu es en train de le faire, là ? Le truc qui calme.

— Non.

Il haussa les épaules. J'eus un rire triste, puis je reniflai.

Des clés cliquetèrent dans la serrure. Les gardes étaient revenus. Le froid et l'amertume du désespoir m'envahirent. Je n'étais pas prête. Je secouai la tête en regardant Sebastian. Ses doigts s'enroulèrent autour des miens sur les barreaux et nous restâmes immobiles jusqu'au moment où les geôliers entrèrent dans nos cellules et nous séparèrent.

On nous conduisit dans la salle principale du temple. Il y avait toujours de la musique, mais cette fois, c'était « China Girl » de David Bowie. Au début, cela me surprit, puis je me souvins que j'avais appris qu'Athéna vivait pleinement toutes les époques de toutes les civilisations. J'imagine qu'elle aimait bien David Bowie.

J'aperçus Menai, assise sur un banc, qui aiguisait la pointe de ses flèches. Des groupes de sous-fifres d'Athéna lançaient des paris, buvaient et importunaient les servantes.

On était en train d'installer des tables pour un banquet.

Menai nous aperçut, se leva et s'approcha de nous. Elle attrapa Sebastian et lui passa une menotte en or autour du poignet.

— La seule manière de s'en débarrasser, c'est de se couper la main. Pas la peine de perdre ton temps.

La menotte, d'une largeur de dix centimètres, était entourée de symboles.

— À quoi ça sert ?

J'avais remarqué qu'elle n'en avait pas pour moi.

— Athéna veut vous voir dans le jardin. Ceci l'empêchera d'utiliser la magie à l'extérieur du temple. Toi, elle ne te considère pas comme une menace.

Elle me sourit d'un air suffisant et fit signe aux gardes de continuer à avancer.

Je savais qu'Athéna voulait que j'utilise mon pouvoir, mais je devais d'abord me demander si elle serait capable de me neutraliser. Contrairement à Sebastian, je n'attirais pas d'énergie. Je n'utilisais pas de magie. Mon pouvoir venait des paroles d'Athéna, de sa malédiction. Peut-être n'avait-elle ni formule magique ni bijou contre ça. À moins qu'elle ne cherche qu'à me manipuler.

Derrière la longue rangée de tables, des colonnes donnaient sur le jardin entouré de murs sur deux côtés. Le soleil venait de se coucher et le ciel offrait un mélange de violet, de rose et d'orange pâle. Apparemment, mon horloge interne était détraquée. Une brise soufflait sur le jardin. Je remplis mes poumons de cet air frais et parfumé, si agréable après la touffeur de la prison.

Il y avait des cerisiers en fleur un peu partout. Des pétales blancs et roses voltigeaient et atterrisaient sur mes cheveux et mes épaules. Devant nous, des colonnes formaient un belvédère rectangulaire derrière lequel s'étendait le lac.

Mes bottes s'enfonçaient dans l'herbe molle. Nous montâmes les trois marches menant à l'intérieur du pavillon où l'on avait installé des chaises longues, des fauteuils et des tables.

Un « plouf » attira mon attention. Les gardes nous lâchèrent, puis redescendirent et restèrent à rôder à proximité du bâtiment. Je traversai la construction pour aller contempler la pelouse parsemée de grands arbres qui descendait en pente douce jusqu'au bord du lac.

Athéna sortait de l'eau. Ses cheveux lissés étaient ramenés en arrière et son maillot une pièce noir miroitait. Elle portait un petit alligator niché au creux de son bras, dont l'éclat se détachait sur son maillot. Pascal. Je sus que c'était lui, sans l'ombre d'un doute. Athéna se pencha et le laissa descendre de son bras et ramper sur les rochers gris.

Il s'éloigna en se dandinant sur les pierres vers une fillette adossée à un rocher. J'arrêtai de respirer. Je ne voyais pas son visage, mais je reconnus les petites mains pâles qu'elle tendit pour prendre l'alligator sur ses genoux.

— C'est Violet, murmurai-je alors que mes bras et mes jambes se couvraient de chair de poule.

Pas étonnant que je n'aie pas retrouvé Pascal, il était là, avec Violet. Athéna avait dû envoyer l'un de ses sbires le chercher. Elle essayait de gagner Violet à sa cause, bien que la petite fille l'ait poignardée en plein cœur. La question était : pourquoi ?

— Ne tourne pas la tête, mais regarde en haut à droite, dit Sebastian à voix basse.

Un faucon était perché au sommet d'un arbre surplombant le lac. Deuxième choc de la journée. Je dus faire un effort pour ne pas laisser voir ma stupéfaction.

— Tu crois... ?

— Je ne sais pas. Espérons de tout cœur que ce soit lui.

Si Henri avait survécu... L'espoir gonfla dans ma poitrine, mais c'était une sensation douloureuse, comme si j'avais trop peur d'y croire.

Athéna, qui s'était approchée de Violet, lui parlait d'une voix douce. Soudain, elle leva les yeux et nous aperçut. Elle s'adressa à la petite fille, qui disparut aussitôt.

Athéna remonta tranquillement la colline. Tout en marchant, elle troqua son maillot de bain contre une tunique blanche, du genre qu'on voit sur les statues antiques. Ses cheveux furent relevés sur sa tête et attachés avec un ruban doré. L'étoffe de sa robe frôlait le bout de ses sandales, dorées elles aussi. Elle ressemblait enfin à une déesse grecque.

Elle souleva sa tunique et monta les marches, puis la laissa retomber en atteignant le belvédère.

— Votre séjour se passe bien ?

Elle passa d'un pas majestueux à côté de nous, en faisant signe aux gardes de nous emmener.

Nous n'avions d'autre choix que de retraverser le jardin derrière elle. Il faisait presque nuit à présent et on avait allumé des feux tout autour du temple. La lumière brillait dans l'édifice et les bruits et les odeurs d'un banquet flottaient dans l'air.

À l'intérieur, on était en train d'apporter les plats et les boissons. Les invités étaient déjà installés. Mon poulx s'accéléra. Je savais que je ne supporterais pas de voir de nouveau mon père taillé en pièces.

Quand je vis que la piscine avait été recouverte d'une épaisse plaque de bois, je faillis tomber à genoux de soulagement. Puis l'un des gardes tira Sebastian d'un coup sec et l'emmena loin de moi. Mon cœur se serra. Mon garde me conduisit à la table d'Athéna et me poussa sur un siège à côté d'elle pendant que l'on emmenait Sebastian vers la piscine.

La plaque de bois était brillante et lisse. Des anneaux en métal étaient vissés dessus. Les gardes obligèrent Sebastian à monter sur la plateforme et à s'agenouiller, puis ils l'attachèrent aux anneaux avec des chaînes. Ensuite, ils le laissèrent là, les poignets et les chevilles enchaînés, avec assez de jeu pour qu'il puisse bouger sans pour autant se relever.

Ma gorge se noua tandis que montait en moi une panique qui se mua tout de suite en terreur.

Athéna se laissa tomber à côté de moi.

— Je parie que tu as hâte de savoir ce que j'ai l'intention de faire. Ça va être formidable, un vrai coup de génie.

Elle me regarda d'un air plein de suffisance, puis fit un signe de tête à sa gauche.

Une femme sortit de l'ombre. La lumière du feu, qui traversait le tissu délicat de sa robe, mettait en valeur la ligne de ses hanches et de ses seins. Ses cheveux noirs dénoués tombaient en vagues jusqu'au creux de ses reins.

Elle se dirigea vers Sebastian comme s'ils étaient seuls au monde. Tous les hommes présents dans la salle la suivirent d'un regard concupiscent pendant qu'elle faisait le tour de la plateforme pour aller se placer derrière lui.

Les yeux de Sebastian croisèrent les miens et ne les lâchèrent plus.

Le temps s'arrêta.

Elle monta sur la plaque en bois, s'agenouilla derrière lui en posant son ventre contre son dos, passa lentement ses mains sur ses bras et, pour finir, lui pencha la tête sur le côté en découvrant son cou.

C'est alors qu'avec une effroyable clarté, je compris.

Athéna se pencha près de moi et son épaule vint effleurer la mienne :

— Zaria est l'une des vampires les plus voraces que je connaisse. Elle aime particulièrement boire le sang des autres vampires.

Le regard de Sebastian ne vacillait pas. Il semblait se détacher de la situation en s'accrochant à moi. Je ne pouvais pas, je ne *voulais* pas détourner le regard alors qu'il avait besoin de moi.

Je restais assise là, les ongles plantés dans la paume de ma main et les yeux voilés de larmes. J'étais incapable de contrôler mon pouvoir, ou même de me concentrer pour le réveiller.

Athéna me donna une petite tape sur le bras.

— Ce n'est pas ta faute, petite gorgone. Tu n'es qu'un bébé. Personne ne compte sur toi pour le sauver. Même s'il est peu probable qu'il veuille être sauvé.

Elle eut un petit rire.

La haine qui s'empara de moi était plus violente et plus brutale que tout ce que j'avais pu ressentir jusque-là. Et elle réveilla le monstre. Mes paupières se fermèrent et je m'efforçai de me concentrer sur ce qui se passait au fond de moi.

— Calme-toi, gorgone, souffla Athéna à mon oreille, sinon tu vas rater le meilleur.

Je n'aurais pas dû regarder. Cela me fit perdre le peu de maîtrise que j'avais acquise sur mon pouvoir.

Zaria passa un bras autour de la poitrine de Sebastian, l'autre sur son front, et maintint sa tête penchée en arrière contre elle. Puis elle planta ses crocs dans son cou.

Un gémissement remplit la pièce. Le gémissement de Zaria. Un filet de sang coula sur la peau pâle de Sebastian. Il cligna des yeux quand elle transperça sa peau, puis il les reposa sur moi.

Mon cœur battait si fort que ma tête se mit à tourner. Je vacillai sur mon siège et dus me retenir au bord de la table pour ne pas tomber.

L'assistance contemplait la scène avec fascination. Certains d'entre eux mangeaient lentement tandis que la vampire continuait à boire. J'eus l'impression que cela durait une éternité.

J'étais incapable de manger ni de faire quoi que ce soit à part observer. Quand elle releva la tête, elle avait du sang tout autour des lèvres et son regard brillait. La lumière des yeux de Sebastian faiblit puis il cessa de me fixer.

Il était blanc comme du marbre. Elle l'avait presque entièrement vidé de son sang. Je me mis à pleurer.

Les genoux de Zaria lâchèrent. Elle s'assit en entraînant Sebastian avec elle et elle le posa délicatement sur ses jambes. Il leva le regard vers elle. Elle l'embrassa avant de faire signe à une

autre femme, debout à côté d'elle. À en juger par ses vêtements, c'était une domestique envoûtée par Zaria. La servante monta sur la plateforme, se laissa tomber à genoux et tendit son poignet. La vampire fit glisser son ongle sur l'avant-bras de la femme et du sang se mit à couler sur la peau pâle.

Zaria prit le poignet de la servante, le plaça sous le nez de Sebastian et le pressa de boire en laissant le sang ruisseler sur ses bras et sur son menton.

La femme devait être humaine et son sang plus attirant...

Sebastian tremblait ; même de loin, je m'en rendais compte. Les chaînes cliquetèrent. Le corps pétrifié, les muscles noués, je l'adjurais intérieurement de résister.

Mais je savais que l'envie était en lui. Il me l'avait dit. Elle était tapie dans tous les vampires, qu'il s'agisse d'un Sang-pur, d'un Sang-mêlé ou, comme dans le cas de Sebastian, d'un Sang-mystérieux.

Qu'il le veuille ou non, ce besoin remontait à la surface.

Athéna l'obligeait à accomplir quelque chose qu'il se refusait à faire, un acte irrémédiable. Il refusait d'être un Arnaud, un vampire, comme sa famille maternelle.

Au moment où il saisit le poignet de la femme, je retins mon souffle et j'eus l'impression que toute l'assemblée faisait de même. Ses yeux brillaient avec intensité, son visage portait le masque de la douleur. La femme tressaillit. Alors, repoussant le bras de la servante, il rejeta ce qu'elle lui offrait et s'effondra contre Zaria.

Au cours des deux nuits suivantes, j’assistai aux tentatives de Zaria et de sa servante pour séduire Sebastian.

Chaque soir, quand on nous ramenait à nos cellules, il se laissait tomber contre le mur du fond en respirant avec difficulté, presque exsangue. Il refusait de me parler, de m’approcher. Il manquait de nourriture et de sang, et était si faible qu’il perdait prise avec la réalité.

Moi aussi, je m’affaiblissais de plus en plus. Athéna remplissait son assiette à ras bord tous les soirs, tandis qu’elle ne m’autorisait à avaler qu’un verre d’eau et un quignon de pain. Confrontée à la torture que subissait Sebastian, je luttai contre la nausée et l’horreur.

Je n’avais plus réussi à réveiller mon pouvoir et je savais que c’était parce que j’étais trop faible et que mes émotions s’étaient émoussées. À part ça, on ne m’avait pas touchée. Le supplice qu’Athéna m’avait réservé n’était que mental et destiné – comme l’avait dit Bran – à me bouleverser.

Et Henri – si toutefois c’était bien lui – ne s’était pas encore montré. Je n’avais aucune idée de ce qui se passait à l’extérieur de temple, mais je savais que Sebastian ne tiendrait pas longtemps.

À la fin de la troisième nuit, les gardes furent obligés de le porter dans sa cellule parce qu’il était trop faible pour marcher. Ils le laissèrent tomber sur le sol mais, cette fois, ils me poussèrent avec lui dans sa geôle et refermèrent la porte à clé derrière nous.

Sebastian leva la tête, me vit et se mit à hurler. Retrouvant quelques forces, il se jeta à genoux et s’accrocha aux barreaux :

— NON ! REVENEZ ! SORTEZ-LA DE LÀ !

Les gardes s’éloignèrent en riant.

Je m’avançai vers lui. Il leva brusquement la main.

— Ne t’approche pas de moi !

Les yeux fous, le regard dans le vague, il parlait d’une voix rageuse. Je m’arrêtai net.

— Recule contre le mur, Ari. Ne me touche pas. Je t’en prie, ne me touche pas.

Il lâcha les barreaux et se laissa tomber à quatre pattes, la tête baissée. Il tremblait de tout son corps et son dos s’élevait et s’abaissait au rythme de sa respiration difficile.

Je serrai mes bras autour de mon torse et reculai.

— Tu ne vas pas tenir longtemps, dis-je en pleurant. Tu vas mourir, Sebastian. Tu ne peux pas survivre comme ça.

Je pris une profonde inspiration et poursuivis :

— Bois mon sang et finissons-en.

Il tourna brusquement la tête avec une expression menaçante.

— Ne fais pas ça.

Son grognement sourd me donna la chair de poule.

En proie à la frustration et au désespoir, je ne me tus pas, en dépit de son avertissement.

— Tu seras plus fort, non ? Si tu bois du sang, si tu deviens un...

Je ne pouvais même pas prononcer le mot.

— Ferme-la, Ari.

— Non, je ne la fermerai pas. Je ne peux pas. Athéna ira jusqu'au bout. Encore une nuit et tu... Je t'offre mon aide. Tu veux mourir ici, comme ça ? Comme elle l'a décidé ? Il suffit que tu prennes mon sang.

Il se retourna, bouillant de colère et rongé par la faim.

— JE N'EN VEUX PAS !

Il se détourna et s'affala contre les barreaux.

— Je préfère mourir.

J'ouvris la bouche, puis je m'arrêtai. Je ne pouvais même pas aller le réconforter.

— Ne fais pas ça, le suppliai-je. Ne m'oblige pas à te regarder mourir alors que je peux te sauver.

— Et offrir à Athéna ce qu'elle veut ? dit-il, le visage caché derrière son bras.

— Si ça te permet de vivre, oui.

— Je ne veux plus en parler. Je ne veux pas de ton sang. Je ne veux pas de *toi*. Fous-moi la paix.

Alors que je m'éloignais de lui, mon dos heurta le mur de roche. Je me laissai glisser à terre, ramenai mes genoux contre ma poitrine, les serrai dans mes bras et contemplai la silhouette recroquevillée contre la grille.

Sebastian s'accrochait aux barreaux comme s'ils allaient le sauver. Mais ça ne marcherait pas. La seule chose qui pouvait l'aider, c'était moi. Et nous le savions tous les deux. Athéna avait manigancé ce supplice avec soin. La faim et les tortures psychologiques qu'elle lui faisait subir toutes les nuits l'avaient amené au point de rupture.

Ici, dans le royaume de la déesse, Sebastian n'avait aucun pouvoir. Même s'il pouvait se rétablir plus vite qu'un humain, il n'était pas encore immortel. Athéna m'avait poussée dans mes derniers retranchements. Je ne pouvais pas rester là à le regarder mourir. Il ne tiendrait pas plus d'une nuit... s'il survivait à celle-ci.

Je posai mon menton sur mes genoux, l'esprit en effervescence. Au bout d'un moment, la prise de Sebastian sur les barreaux se relâcha et il s'affaissa, glissant dans le sommeil... ou dans l'inconscience.

Je me mordillais la joue, épuisée mais trop inquiète pour fermer les yeux et me reposer. Athéna méritait bien sa réputation de fin stratège. Pourtant, elle devait bien avoir des points faibles, peut-être sur le plan affectif. Après tout, c'était là-dessus qu'elle m'attaquait avec le plus de violence, alors pourquoi ne pas inverser les rôles ?

Or la vie privée d'Athéna et de ses proches était un mystère pour moi, si toutefois elle était capable d'aimer ; elle pouvait très bien avoir perdu cette faculté depuis longtemps, ce qui expliquerait beaucoup de choses.

Mes paupières finirent par devenir lourdes et la fatigue m'embrouilla l'esprit. Je frottai mon visage humide avec mes mains sales et essuyai mes larmes. Pourquoi perdre mon temps à trouver un moyen de la vaincre ? Comparée à elle, je n'étais qu'une gamine de dix-sept ans. Une souris affrontant un tyrannosaure.

Des vagues de désespoir me submergèrent. Ma raison m'abandonna, ne me laissant qu'une douleur aiguë au ventre, encore plus sensible dans les moments de calme, quand tout le reste

s'effaçait et que les émotions susceptibles de me distraire s'atténuaient. Mais cette douleur aussi finit par céder au sommeil.

Je me réveillai brûlante et fébrile, ne sachant pas très bien combien de temps j'avais dormi. Mes fesses me faisaient mal et mon dos était raide. J'aperçus des jambes dans mon champ de vision. Groggy et désorientée, je levai la tête. Sebastian était debout devant moi, pareil à un fantôme dans le noir avec sa peau pâle et ses yeux gris et brillants. Quand son regard croisa le mien, il se détourna et regagna les barreaux.

Je passais de l'état de veille à un état d'inconscience peuplé de rêves pénétrants et troublants ; le sol était dur et ma faim dévorante.

Quand je revins à moi, j'étais couchée sur le côté, un bras replié sous ma tête. Sebastian était assis dans un coin, réveillé. Alors que je le regardais fixement, je compris soudain ce qu'il était en train de faire.

Je me redressai d'un coup.

Penché en avant, un caillou acéré à la main, il s'entaillait le bras, poing fermé.

Il se servait de la douleur pour se concentrer.

Un froid glacial se répandit dans ma poitrine. Je connaissais ça.

— Arrête, murmurai-je en me levant.

Mes jambes faibles tremblaient. Je m'appuyai d'une main contre le mur pour ne pas tomber et, de l'autre, repoussai mes cheveux.

Il n'arrêta pas, absorbé dans son monde.

— Sebastian, dis-je plus fort. Arrête.

Rien. Il continua à tracer de fines lignes rouges sur sa peau.

— Sebastian.

Je traversai la cellule, me penchai et lui arrachai la pierre des mains.

À l'instant où ma peau effleura la sienne, il tendit son bras et me serra fort le poignet. La douleur explosa dans mon articulation, car il me broyait les tendons et les os. Je poussai un cri et tirai pour me dégager, mais il ne lâcha pas.

Il leva la tête et me transperça de ses étranges yeux enfoncés dans un visage qui se révélait plus anguleux, plus sévère et plus effrayant que je ne m'y attendais.

En un éclair, il fut debout. Un hurlement resta coincé dans ma gorge quand il me prit par les bras et me poussa contre le mur du fond. Je heurtai violemment le rocher et en eus la respiration coupée. Puis il plaqua son corps contre le mien et me cloua contre la paroi.

Je ne pouvais plus bouger et je luttais pour rester calme afin de l'aider. Son front touchait la roche à côté de ma tête. Son cœur battait si fort que je le sentais battre contre ma poitrine comme un tambour.

Des cailloux se mirent à tomber en pluie sur le sol et je compris qu'il creusait le mur avec ses ongles pour tenter de se maîtriser.

Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que je retrouve ma voix.

— Sebas...

— Ne parle pas.

Si près de lui dans le silence, j'étais à fleur de peau.

Je savais que le moment était venu et... je voulais que ce soit moi. Même si c'était Athéna qui nous avait amenés là, même s'il ne voulait pas que cela arrive, je voulais que ce soit moi.

Je voulais être celle qui le sauverait.

Je pris une profonde inspiration en m'efforçant de me détendre et d'accepter l'inévitable. Comme j'avais encore la pierre entre les doigts, je posai ma main libre dans le creux de son dos, sur la peau nue entre son jean et sa chemise.

Il frissonna.

Sa main glissa sur le mur, passa sur ma tête avant de descendre sur mon visage.

— Arrête, s'il te plaît, supplia-t-il d'une voix rauque.

Il y avait une telle douleur dans cette voix ! Une larme coula sur ma joue. Mon cœur était en proie à des émotions contradictoires. Sebastian ne voulait pas de ça.

Athéna savait que cela se passerait ainsi, elle avait tout fait pour cela. Une autre larme. Ce n'était pas lui qui choisissait, c'était moi. Toujours moi.

Sa main fouilla dans mes cheveux, ses lèvres effleurèrent ma tempe, puis descendirent vers mon oreille.

— Arrête, Ari. Arrête d'avoir mal pour moi. Je ne supporte pas ça...

Ses paroles ne firent que rendre les choses encore plus difficiles. Je me mis à trembler. Son pouce glissa sur ma joue et écrasa mes larmes. Il leva légèrement la tête et chassa mes pleurs d'un baiser.

Puis ses lèvres humides se posèrent sur les miennes.

Pendant un long moment atroce, il demeura là, sa bouche fermée pressée contre la mienne. Maintenant ma tête immobile, il essayait de se maîtriser. J'avais les membres parcourus de frissons et les jambes en coton, et tandis qu'il se collait à moi, je ressentis du réconfort et du plaisir mêlés à un immense chagrin.

— Je ne peux pas.

Il arracha ses lèvres des miennes. Il tremblait de tout son corps, s'efforçant de lutter contre une chose à laquelle il ne pouvait se résoudre.

Je compris ce que je devais faire pour mettre fin à sa souffrance. Levant le caillou, je le fis glisser sur mon cou en appuyant fortement. Je m'entaillai et la douleur, cuisante, me coupa le souffle.

Sebastian eut un mouvement de recul.

Nos regards se croisèrent. Ses narines se dilatèrent : il sentait l'odeur du sang. Les rides de son front se rejoignirent sous l'effet du manque et du désespoir. Cependant, il eut juste une lueur déchirante dans le regard avant que ses yeux retrouvent leur gravité et leur couleur gris argent.

Je passai ma main autour de son cou, entortillant ses cheveux autour de mes doigts, puis je l'attirai contre moi.

Quand sa bouche trouva mon cou, je sanglotai :

— Je suis désolée.

Son souffle effleura ma peau. Et puis sa bouche chaude se posa sur ma coupure. Sa langue jaillit, il lécha le sang et l'aspira. Son corps se raidit. Il me plaqua plus fort contre le rocher. Sa bouche s'ouvrit plus grand. Ses dents m'égratignèrent.

Puis il mordit. Violemment.

Un cri s'échappa de mes lèvres. Le caillou tomba de ma main. Mes ongles s'enfoncèrent dans ses flancs, mais il ne sembla pas s'en rendre compte. Son cœur battait fort contre le mien, encore plus vite.

La douleur aiguë s'estompa peu à peu. Comme s'il se rendait compte que ma souffrance s'atténuait, un gémissement monta du plus profond de sa gorge et il aspira plus fort. Je ressentais l'effet de la succion jusque dans mon ventre. La douleur se transforma en une étrange sensation de

plaisir. Mes paupières se fermèrent.

J'étais perdue. Je ne me souciais plus de ce qui m'arrivait. Levant ma jambe, je l'enroulai autour de lui pour l'attirer plus près de moi. Il posa sa main sous mes fesses et me souleva en me clouant contre le rocher.

Les deux bras passés autour de son cou, je plongeai dans un monde de tiédeur et de désir.

Mon pouls finit par ralentir.

Et le monde devint noir autour de moi.

Je me réveillai avec un violent mal de tête. J'avais la bouche sèche et pâteuse, et mon estomac noué me brûlait. Je battis des paupières, ouvris mes yeux irrités et la faible lumière des torches au loin me fit grimacer. Je me redressai lentement et reculai sur les fesses pour aller m'appuyer contre le rocher. Après cet effort, j'étais à bout de souffle et couverte de sueur froide.

Je restai ainsi plusieurs minutes, la tête contre le mur, les yeux fermés, à lutter contre les nausées et l'évanouissement. Je ne m'attendais pas à une telle réaction. Sebastian avait dû me prendre trop de sang.

Mon cou m'élançait. Je tournai légèrement la tête et constatai que Sebastian avait disparu. Des bruits de pas retentirent, amplifiés, et le cliquetis des clés dans la serrure en métal me fit grincer des dents. Je ne bougeai pas. Une main me saisit le bras. Je fis un doigt d'honneur et ris : un rire sec et affreux. Une autre main s'empara de moi et me souleva par les aisselles. On me traîna hors de la cellule. Ma tête tomba en avant, mes cheveux sales se répandirent sur mon visage et mon estomac se souleva.

Oh, mon Dieu !

L'obscurité envahit peu à peu mon esprit. Je laissai échapper un soupir de reconnaissance avant de m'évanouir.

Je repris mes esprits en sentant l'air frais et l'odeur de l'herbe. Ah, le jardin. Les gardes me lâchèrent. Je tombai sur le sol meuble en tournant la tête pour poser ma joue sur cet oreiller au parfum de printemps. *C'est si bon.*

Je demeurai immobile, étendue de tout mon long et plongée dans une sensation de bien-être. Après la chaleur et l'inconfort de la prison, c'était le paradis. Ma main se recroquevilla dans l'herbe tandis qu'une fleur de cerisier atterrissait sur ma peau sale. Je la pris et l'approchai de mon nez. Je la humai et fus sur le point de fermer les yeux quand des bruits de rires et un air de guitare arrêtaient mon geste.

Sans relever la tête, je regardai autour de moi et distinguai les arbres en fleur, l'herbe, le mur, où un oiseau était perché, m'observant, la tête haute.

Henri. L'espoir naissant était très douloureux. J'allais me frotter les yeux pour essayer de mieux voir l'oiseau, mais des voix provenant du belvédère attirèrent mon attention.

Dans le pavillon, des silhouettes se reposaient, étendues sur des chaises longues. Le rire d'Athéna retentit dans le jardin. Puis une voix plus grave. Fronçant les sourcils, je me concentrai de toutes mes forces sur ce que je voyais jusqu'au moment où tout devint parfaitement net.

Athéna était allongée sur une méridienne, appuyée sur un coude, la tête posée dans le creux de sa

main. Ses pieds étaient repliés sous elle.

Assis au bout de son siège, Sebastian pinçait les cordes d'une guitare. Il lui dit quelque chose par-dessus son épaule et elle se remit à rire. Ses cheveux noirs tombaient sur son front. Il portait une chemise blanche propre au col ouvert et un pantalon noir, et il était pieds nus.

La vampire Zaria, qui l'avait conduit au seuil de la mort en buvant son sang à plusieurs reprises, était allongée sur l'autre chaise longue. La femme dont Zaria avait entaillé le poignet était assise par terre et la vampire jouait avec ses cheveux.

Tenter de comprendre cette scène revenait à essayer de me convaincre que la petite souris existait. Le compte n'y était pas. C'était un rêve, un mensonge, une réalité impossible...

Je me fichais de ce que je voyais. Ça ne pouvait pas être vrai.

Mon cœur cognait fort dans ma poitrine. Que faisait-il là, avec elles ?

Redressant mon corps faible et endolori, je m'assis en posant les mains dans l'herbe pour ne pas tomber. Je demeurai ainsi le temps de retrouver mon équilibre et de surmonter mes vertiges, puis, centimètre par centimètre, je rampai jusqu'à la fontaine du jardin.

Le bruit de l'eau me paraissait si doux, si bizarre et si dérisoire. Le marbre était froid, merveilleusement froid. Je me relevai, posai mon torse en équilibre sur le rebord de la fontaine et trempai mes mains dans l'eau claire. Mes lèvres étaient craquelées et le liquide me fit tellement de bien que je laissai échapper un soupir.

Je bus avidement. Quand la première gorgée froide atteignit mon estomac, celui-ci se contracta douloureusement, mais je continuai à boire.

Une fois désaltérée, j'aspergeai mon visage desséché et sale, puis mouillai un peu la morsure dans mon cou. Les élancements se calmèrent. Bon sang, qu'est-ce que c'était bon !

Me sentant plus forte, je finis de monter sur le large rebord de la fontaine et m'assis. J'avais du mal à garder la tête droite : elle me semblait aussi lourde qu'une boule de bowling.

Une brise soufflait sur le jardin, et dans ce léger courant d'air voltigeaient des fleurs blanches tombées des arbres. Elles tourbillonnaient autour de moi, se posant sur mes genoux et mes bras et flottant sur l'eau de la fontaine. Je contemplai un instant les pétales sur le dos de ma main, puis je la retournai pour les faire tomber. Ils étaient si beaux, si purs, si parfumés.

J'avais offert mon sang à Sebastian en sachant qu'il préférerait mourir plutôt que de devenir un buveur de sang pour le restant de ses jours... À présent, je ne savais plus quoi penser. Je l'avais fait parce que je ne voulais pas qu'il meure, parce que je ne pouvais pas le laisser gâcher sa vie, parce qu'il mourait de faim et n'avait plus tous ses esprits.

J'avais choisi à sa place.

J'avais été persuadée que c'était la bonne décision, que je lui sauvais la vie. Mais maintenant, je n'en étais plus aussi sûre.

« Je ne veux pas, avait-il dit. Je préfère mourir. »

Et merde. Je me pris la tête entre les mains. Qu'est-ce qu'il espérait ? C'était la seule chose à faire. Et de toute façon, je devais assumer cette décision. Je le referais s'il le fallait.

J'inspirai profondément pour m'armer de courage et me décidai à regarder en direction du belvédère, dont je ne pouvais plus ignorer la réalité.

La scène n'avait pas changé. Mes bonnes résolutions s'effondrèrent comme des dominos.

Sebastian était un véritable Arnaud. Comme sa mère. Comme Joséphine.

Pourquoi était-il là à jouer des airs languissants sur une guitare à douze cordes en compagnie d'Athéna et de sa meilleure amie vampire ?

Il n'avait eu ni un sourire ni un rire depuis que je l'observais, mais cela n'avait pas

d'importance. Je ne voulais entendre ni sa musique ni leurs gloussements. Alors que je détournais les yeux, mon regard tomba sur Athéna. Elle me souriait.

Son air arrogant et triomphant me brisa le cœur. Elle fit un petit signe suffisant de la main pour attirer l'attention de Sebastian. Celui-ci tourna lentement la tête dans ma direction. Je retins mon souffle. Son regard me traversa, comme si je n'existais pas. Il n'eut pas un tressaillement... rien.

Il se remit à jouer.

Un long soupir s'échappa de mes lèvres et s'acheva dans un douloureux sanglot. Je me levai, reculai de quatre pas. Mes jambes cédèrent sous moi. Ce salaud m'avait pratiquement pompé tout mon sang et, maintenant, il faisait comme si je n'existais pas.

Je roulai sur le dos, un bras replié sur le front. Athéna apparut dans mon champ de vision. Elle était debout à mes pieds et me regardait avec un air enchanté.

— Il est à moi maintenant, dit-elle en roucoulant.

Je me mis à rire.

— Faut grandir, Athéna. Ou voir un psy. Il existe peut-être un groupe de parole pour garces psychotiques.

Elle s'agenouilla, les bras tendus sur ses cuisses.

— J'adore me mesurer à toi, Aristanae. Tu sais, tu seras peut-être capable de me tuer un jour. Seulement moi, je peux t'éliminer tout de suite et, fais-moi confiance, dans ce domaine, c'est moi la meilleure. Le temps que tu deviennes une véritable menace, je t'aurai peut-être déjà brisée.

Elle haussa les épaules en jouant avec un brin d'herbe.

— Ou bien, tu seras morte. On verra. En attendant, je vais m'emparer de tous ceux que tu aimes. Pas parce que je les veux, mais parce que tu les veux, toi.

Elle s'éloigna sans se presser. Laissant retomber ma tête sur le côté, je regardai ses pieds et le bas de sa robe se déplacer tranquillement dans l'herbe.

Je ris de nouveau en pressant mes paumes sur mes paupières. Mon rire se transforma en sanglots.

Au bout d'un moment, les gardes vinrent me chercher pour me ramener dans la chaleur, la saleté et l'odeur écœurante de ma cellule. Qu'importe. Je m'étendis sur le sol dur et m'abandonnai au désespoir et à la torpeur.

Je n'ai aucune idée du temps que j'ai passé là, sans eau, sans nourriture, allongée par terre, perdue, pendant qu'au-dessus de moi, Athéna s'amusait avec Violet et Sebastian.

Je refusais d'y penser, de les imaginer ensemble, mais cela ne les empêchait pas d'apparaître subrepticement dans mes rêves en train de manger tous les trois, de se promener dans le jardin, de rire...

Je lui avais sauvé la vie. Je lui avais donné mon sang. Et il m'avait laissée tomber et s'était éloigné de moi, en me haïssant probablement.

Athéna aussi m'avait abandonnée, laissée croupir dans cette geôle. Je n'étais pas immortelle. Peut-être l'avait-elle oublié. Peut-être ne voyait-elle plus l'intérêt de me briser. Cela me fit rire. Où avais-je la tête ? Elle m'avait déjà cassée.

Ari, espèce d'idiote !

Je faisais des rêves complètement fous. Mon père et ma mère vivant à Memphis avec moi. Les murènes ondulant et tournant les unes autour des autres, leurs mâchoires claquant. Le marécageux cimetière Lafayette s'étendant sur New 2. Des visions du carnaval, avec ses déguisements, sa musique et ses parades. Le sinistre jardin de pierres.

Quand j'étais réveillée, j'avais des hallucinations. Je voyais Sebastian dans ma cellule, Violet dans sa jupe mauve dansant avec son masque de mardi gras dans les bras de Pascal, un homme-

alligator en smoking. Des serpents laiteux ondulaient sur le sol de mon cachot, me frappaient au visage et au cou, enfonçant leur nez minuscule dans mes oreilles et mes narines et tentant de se frayer un passage dans ma bouche.

J'étais en train de mourir ; dans ces brefs instants de lucidité, je le savais.

Je vis Menai, l'archère, entrer dans ma cellule et pencher avec impatience son visage sans défaut sur moi.

Des éclats de rire démentiels me secouaient la poitrine.

Eh oui, c'était moi, Ari la folle. Peut-être lirait-on sur ma tombe : LA GORGONE QUI A PERDU LA BOULE DANS UN ROYAUME QUI NE DEVRAIT PAS EXISTER.

— Mais qu'est-ce qui la rend si gaie ?

La voix irritée de Menai résonna dans le lointain.

— Je peux vous assurer que ce n'est pas de la gaieté, répondit une voix masculine.

Une silhouette masquée s'agenouilla près de moi et posa une main rêche sur mon front. L'homme parlait bas, sur un ton pressant. En grec. C'était une voix très agréable.

La mort. La mort était venue me chercher. J'eus un petit rire.

— Pauvre enfant, murmura l'ange noir avec commisération. Menai, relève-la.

Elle me souleva et me jeta sur son épaule. Le sang me monta à la tête. *Après tout, ce n'est peut-être pas une hallucination*, me dis-je juste avant de basculer avec gratitude dans l'inconscience.

Des ombres dansaient sur le mur en marbre. À travers mes paupières mi-closes, je les suivis jusqu'à leur source et découvris des feux allumés dans des vasques tout autour de la pièce carrelée.

Je ne me rendis compte que j'étais étendue nue sur le sol qu'au moment où je reçus de l'eau sur le visage et sur le torse.

Je m'assis en toussant et en hoquetant, pour dégager mes poumons de l'eau que j'avais inhalée. Écarquillant les yeux, j'essayai de comprendre où j'étais et ce qui se passait.

Menai se tenait à côté de moi avec un seau. Une servante lui en tendit un autre. Sans me laisser le temps de réagir, elle m'en balança le contenu en pleine figure.

Je criai et m'étranglai de nouveau.

Après avoir un peu récupéré, j'étudiai ma situation en dépit d'un violent mal de tête. Je n'avais pas été victime d'hallucinations. Menai et l'ange à la cape étaient bien venus dans ma cellule puis m'avaient déposée dans une sorte de salle de bains. Près de moi, de la vapeur montait d'un bassin entouré d'une colonnade.

Je me passai une main sur le visage et jetai un regard mauvais à Menai :

— Tu ne devais pas avoir beaucoup d'amis quand tu étais petite, hein ?

J'avais du mal à parler, mais je m'y obligeai quand même.

Elle persifla :

— Probablement autant que toi.

Elle tendit la main vers un autre seau.

— Debout !

L'odeur de ma propre crasse me souleva le cœur. J'étais une menace vivante pour l'environnement. On m'avait laissée croupir dans cette geôle répugnante durant des jours, des semaines peut-être, sans autres toilettes qu'un trou dans un coin sombre, sans possibilité de me laver et sans envie d'y remédier.

Je me mis debout, me souciant plus de propreté que de pudeur.

— Comment se fait-il que je tiens sur mes jambes ?

Je me redressai et constatai que mes côtes et l'os de ma hanche étaient beaucoup plus saillants qu'auparavant.

— Le guérisseur y est un peu pour quelque chose. Soit dit en passant, tu es immonde.

Et elle me lança de nouveau de l'eau dessus.

Impossible de nier l'évidence. Je frottai ma peau. Un jus noir dégouлина de mon corps pour tomber dans une bouche d'évacuation à côté de mes pieds. Elle me vida quelques seaux de plus sur la tête.

— Voilà. À présent, tu ne pollueras pas le bain.

Elle reposa son seau.

— Il y a du savon et du shampoing. Pour le reste, à toi de te débrouiller.

Je me dirigeai vers le bain fumant. Pour atteindre l'eau, il fallait descendre quelques marches. Je plongeai un pied, puis l'autre. Centimètre par centimètre, je pénétraï dans le bain. Les parties à vif de ma peau me cuisaient, mais je continuai jusqu'au moment où je fus immergée jusqu'au cou. Quelqu'un avait mis du savon, du shampoing et des éponges au bord du bassin.

Menai s'assit sur un banc le long du mur, croisa les chevilles et entreprit de se curer les ongles. Apparemment, elle allait rester là jusqu'à la fin. Le « guérisseur » avait disparu.

— Où est le guérisseur ? Est-ce que c'est l'homme qui est venu dans ma cellule ? Qui est-il ?

Je choisis une bouteille de shampoing et en versai autant que je pus dans mes mains.

— Ça ne te regarde pas.

— Alors, pourquoi m'a-t-on fait sortir de mon cachot ?

— Ce soir, c'est la procession. Tu dois y participer.

— C'est quoi, la procession ?

Elle leva les yeux au ciel comme si j'étais complètement idiote.

— Tous les quatre ans, depuis l'Antiquité, on célèbre une fête en l'honneur d'Athéna. C'est la procession panathénienne. Dans le temps, elle s'étendait sur plusieurs jours, mais maintenant elle ne dure qu'une nuit, pendant laquelle les dieux viennent lui rendre hommage. Ils organisent un banquet, puis font des sacrifices ou torturent les ennemis qu'ils ont pu capturer... enfin, des trucs comme ça.

Je vois. Des trucs comme ça.

Je me frottai le crâne, puis ramenai mes cheveux sur un côté pour bien faire pénétrer la mousse. Elle était noire. Je plongeai la tête dans le bassin pour me rincer, puis remis du shampoing.

— Et combien de dieux participent à la procession ?

— Quelques-uns. Des parents pour la plupart... ceux qu'elle n'a pas tués. S'ils ne viennent pas, elle croit qu'ils sont en train de comploter contre elle.

— J'imagine qu'ils ont tout intérêt à venir.

— On peut dire ça, oui.

Je replongeai sous l'eau. Encore un lavage et mes cheveux seraient propres.

— Quel est mon rôle dans la procession ?

Je savais que si on m'avait amenée ici pour me faire belle, c'était pour une raison bien précise et qui n'annonçait rien de bon.

Menai haussa les épaules.

— J'sais pas. J'm'en fous.

— Menai, dis-je avant de marquer un temps d'arrêt pour peser mes mots.

Je connaissais très bien ce truc de petit malin qui consistait à dire : « Ça ne me concerne pas. » Je l'avais moi-même utilisé des tas de fois. *Tu ne m'auras pas*, me dis-je.

— Qu'est-ce que tu fais là-dedans ? Tu n'es pas comme elle, tu n'es pas mauvaise. Tu aurais pu viser le cœur de Sebastian avec ta flèche et tu ne l'as pas fait.

— J'ai peut-être raté mon coup.

— Ouais, c'est ça. Permets-moi d'en douter.

Menai ne m'apparaissait pas comme quelqu'un qui ratait son coup.

Un éclair de vulnérabilité traversa son visage, mais il disparut sans même me laisser le temps de me demander ce que cela signifiait.

— Ça n'a pas d'importance. C'est juste qu'Athéna me tient comme elle tient tous les autres.

— Et mon père, tu l'as vu ?

Elle me jeta un regard bizarre.

Mon cœur se serra.

— Il n'est pas...

— Non, non, répondit-elle très vite. Il est vivant et il est en train de guérir. Athéna a cessé de l'utiliser pour le spectacle du soir.

Elle parut embarrassée, puis indifférente.

— Elle est trop occupée à jouer avec ton étrange petite amie et ton amoureux.

Menai pencha la tête et plissa les yeux.

— C'est qu'il est craquant, ce vampire. Je comprends pourquoi tu en pincas pour lui.

Je lui jetai un regard mauvais ; deux baisers spontanés et des balades main dans la main ne faisaient pas de Sebastian mon amoureux. Nous n'étions même pas allés jusqu'à...

— Mon père, dis-je en la ramenant à ce que de toute évidence elle ne voulait pas dire.

Alors que je poursuivais ma toilette, sa mâchoire se crispa et elle prit de nouveau un air irrité. Elle examina la pièce avec attention et attendit que la servante se soit éloignée.

— Tu ne te souviens vraiment pas ?

— De quoi ?

Elle fit la moue puis, sans un mot, prit une expression outrancière qui signifiait : « Tu es bête ou quoi ? »

Mes gestes ralentirent et finirent par s'arrêter complètement.

— C'était lui. Dans la cellule. Mon père.

Il était venu me voir. Mon père. Il avait parlé, dit des mots gentils, même si je ne savais plus lesquels. Des mots pleins d'affection. Ma gorge se serra.

— Comment ?

— Ça fait assez longtemps qu'il est là. On peut payer les gardes, s'arranger. On a notre propre petite organisation dans les geôles d'Athéna...

— Il m'a soignée, c'est ça ? Génial ! Il sait faire ce genre de trucs ?

— Euh, ouais. Il t'a donné le peu qu'il avait.

Elle plissa les yeux d'un air calculateur.

— Théron est un chasseur. Il est capable d'une foule de choses intéressantes...

La servante revint avec un lourd panier et me fit signe de sortir du bain. Je me séchai et pris les sous-vêtements qu'elle me tendait, l'esprit tout occupé par mon père.

Je revins à la réalité en sentant qu'on me tirait violemment sur les côtes. On était en train de me lacer une sorte de corset dans le dos. Ensuite, j'enfilai en me tortillant un pantalon en cuir. Il était fendu par endroits, mais je ne sais pas si c'était fait exprès ou si c'était arrivé au cours d'une bataille. On me mit des bottes à lacets montant jusqu'aux genoux, confortables et dépourvues de talons, Dieu merci. Au moins, je pourrais courir et me battre.

Après m'avoir attaché un collier noir autour du cou, on entreprit de broser mes cheveux propres. Ils étaient devenus si sales, après toutes les journées passées allongée sur le sol de ma cellule, que j'avais oublié à quel point ils étaient blancs.

Comme Athéna allait m'obliger à me battre, j'imaginai qu'il s'agirait d'un combat de gladiateurs.

Mon estomac grondait. On m'autorisa à manger du pain, des fruits et un morceau de fromage pendant qu'on me coiffait. Mon père avait accompli un miracle sur mon corps affaibli : je me sentais plus forte, plus affamée, presque comme avant.

Après tout ce temps où j'avais dû assister, emprisonnée, aux supplices qu'Athéna faisait endurer

à ceux que j'aimais sans pouvoir agir... mon heure était enfin venue. J'étais prête à tout affronter. Si elle voulait du spectacle, elle en aurait.

L'une des servantes vint se placer devant moi munie d'une éponge et frotta le petit croissant de lune tatoué sur ma pommette. Je m'écartai d'un bond.

— Ça ne partira pas.

Elle essaya de nouveau et je lui donnai un coup sur la main. Elle râla et me dit quelque chose en grec. Je lançai un regard noir à Menai, qui était toujours en extase devant ses ongles.

— Tu veux bien lui dire que ça ne partira pas ?

Menai me jeta elle aussi un regard irrité. Puis elle dit quelques mots à la domestique, qui hocha la tête et, passant à autre chose, entreprit d'aider l'autre servante à faire deux longues nattes avec les mèches autour de mon visage de façon qu'elles ne me tombent pas dans les yeux. Elles laissèrent le reste de la chevelure libre, ce qui ne m'arrangeait pas du tout parce que les cheveux longs représentent toujours un gros handicap dans une bataille.

— Tu peux leur ordonner de m'attacher les cheveux en arrière ? demandai-je à Menai.

Elle leva les yeux au ciel et transmit ma requête. Les filles secouèrent la tête. Menai haussa les épaules.

— Désolée. C'est pas elles qui décident.

Super.

Une fois leur travail achevé, elles reculèrent et contemplèrent leur œuvre en faisant des gestes et en parlant entre elles. Je suppose qu'elles finirent par décider qu'elles ne pourraient pas faire mieux car elles m'abandonnèrent à Menai.

Dès qu'elles furent parties, j'en profitai pour enrouler ma chevelure et la nouer.

Menai approcha sans se presser. Le petit coup d'œil qu'elle me jeta indiquait qu'elle n'était pas très impressionnée par mon nouveau look.

— Allez, viens.

Avant qu'elle ne soit hors de portée, je lui saisis le bras. Elle se retourna vivement, lança un coup d'œil à ma main posée sur elle, puis me regarda dans les yeux avec un haussement de sourcils signifiant : « Tu veux vraiment en venir là ? »

Je ne la lâchai pas.

— Tu pourrais te battre contre elle ou partir.

D'un coup sec, elle se dégagea.

— Non. Il se trouve que je ne peux pas.

Elle s'en alla.

Je la rattrapai et marchai à côté d'elle. Avec son arc redoutable, ses flèches acérées, sa vitesse surnaturelle, nous pourrions constituer une force non négligeable.

Menai était comme moi. Différente. C'était une battante, elle aussi. Et elle n'était pas une tueuse de sang-froid comme Athéna. Elle n'avait rien à faire là. Et moi, j'avais désespérément besoin d'une alliée.

Nous sortîmes du bâtiment en face du temple d'Athéna et traversâmes l'immense cour. Je croyais être dans le temple principal et n'avais aucun souvenir d'avoir été emmenée dans un autre endroit.

Des domestiques s'affairaient entre les deux bâtiments et paraissaient énervés.

— Pourquoi est-ce que les autres dieux ne s'élèvent pas contre elle ? demandai-je à voix basse alors que nous traversions en toute hâte. Elle les laisse entrer dans son royaume et elle n'a pas l'Égide. En rassemblant leurs forces, ils pourraient gagner.

— Non, ils ne peuvent pas, Ari. Elle n'est pas la déesse de la stratégie pour rien. Elle les tient

tous. Ils ne s’y risqueraient pas.

Je serrai les dents. J’en avais marre d’entendre vanter la puissance d’Athéna, la façon dont elle menait tout le monde par le bout du nez. Personne ne pouvait avoir une telle mainmise.

Un air de musique ancienne nous parvenait du temple : des cordes, des tambours et des flûtes. Des acclamations résonnèrent à l’intérieur. Je fis une pause devant les marches et suivis du regard les immenses colonnes sur toute leur hauteur.

Menai s’arrêta sur les marches.

— Dépêche-toi, gorgone.

— Je m’appelle *Ari*, dis-je d’une voix crispée.

— Comme tu veux. Mais grouille-toi.

J’inspirai un grand coup en essayant de me préparer mentalement, puis je montai l’escalier et entrai dans le temple d’Athéna. Nous guidant sur le bruit, nous nous dirigeâmes vers la grande salle en empruntant le même chemin que la fois précédente, quand Menai nous y avait conduits, Sebastian et moi.

Le banquet battait son plein et la pièce était remplie de disciples d’Athéna.

Mais je ne m’intéressai qu’à Violet, debout sur la plateforme recouvrant la piscine avec Pascal dans les bras. Elle portait sa robe noire, beaucoup trop grande pour elle, et, relevé sur le front, un masque de carnaval bordeaux bordé de petites plumes noires.

Ses yeux ronds étaient entourés de cernes. Elle avait un petit visage ovale, un nez mutin, une bouche rose. Violet était une poupée, une ravissante petite fille gothique avec un penchant pour les reptiles, le carnaval et les fruits.

Son nom me monta immédiatement aux lèvres et j’esquissai un geste vers elle. Aussitôt, Menai me retint par le bras.

Violet se retourna et me fixa.

Je croisai son regard. Son expression ne changea pas. Elle resta grave et imperturbable. Violet était la seule à pouvoir vous dévisager ainsi et vous faire croire qu’elle ne plaisantait pas. Un sourire félin se forma sur ses lèvres, qui s’écartèrent, et ses minuscules crocs blancs étincelèrent dans la lumière. Je lui rendis son sourire et l’encourageai d’un signe de tête alors que tout en moi se bousculait et me criait d’aller la rejoindre pour la protéger.

— Calme-toi, me dit Menai d’un ton sec en enfonçant ses ongles dans mon bras.

Elle avait raison. Ne pas s’énerver. Étudier les lieux, trouver les gardes, prendre note des passages non surveillés et...

Sebastian.

Debout derrière Athéna, les mains sur le dossier de sa chaise, il m’observait. Je me rendis compte qu’il me regardait depuis le début. D’un regard vide, impossible à déchiffrer.

Sebastian semblait propre, reposé, plus beau que jamais. Le rouge naturel de ses lèvres était plus prononcé, ses yeux gris plus brillants, ses cheveux plus noirs et plus luisants, pareils à du satin noir. Il avait la beauté ténébreuse d’un poète, le pouvoir et l’élégance d’un Lamarlière, la sensibilité et la créativité d’un musicien. Et à présent, il pouvait ajouter « buveur de sang » à cette liste.

À la droite d’Athéna étaient assis deux dieux, que je reconnus à leur allure majestueuse et leur tenue. À sa gauche se trouvait une femme à l’aspect étrange. Sa peau était de deux couleurs différentes : le côté droit était d’un blanc terreux et le gauche d’un noir d’encre. Le bleu-gris de ses yeux clairs était accentué par les couleurs de sa peau.

Athéna posa sa tasse et se leva, superbe et sadique dans sa combinaison vert sombre taillée dans la peau du titan Typhon. Elle ne s’était pas habillée pour impressionner, mais plutôt pour faire naître

la peur en chacun d'entre nous. L'enveloppe du reptile tantôt était immobile sur son corps, tantôt s'enroulait doucement autour de la déesse. Elle la portait déjà la première fois que nous nous étions affrontées dans la salle de bal de Joséphine Arnaud.

Ses cheveux étaient dénoués, avec des tresses ici et là, et son maquillage noir, estompé, faisait paraître le vert de ses yeux encore plus lumineux. Elle frappa dans ses mains. La musique se tut et le silence descendit sur la salle.

— Notre attraction est arrivée.

Les invités applaudirent et tapèrent sur les tables avec leurs tasses. Athéna savoura leur intérêt et leur excitation, mais un instant seulement. Puis d'un geste, elle demanda le silence.

— Afin de célébrer ma Panathénienne, je vous offre (elle agita les mains en direction des trois dieux, puis me régala d'un sourire maternel) la gorgone. Un bébé gorgone, plutôt.

Les deux Olympiens assis à sa droite devinrent blêmes et se regardèrent, incrédules et effrayés. L'autre ne laissa transparaître aucune réaction. Tout comme Sebastian, immobile et indifférent.

— Athéna, dit la divinité blonde, tu nous présentes une tueuse de dieux ?

— Tu peux dormir tranquille, cher frère. Elle n'est pas encore en possession de tous ses moyens. Je ne vous la présente que comme un témoignage de... bonne foi.

Les mensonges venaient sans peine aux lèvres rouges d'Athéna. En fait, cela ressemblait davantage à une démonstration de force. Athéna détenait la tueuse de dieux, ce qui donnait aux divinités une nouvelle raison de la craindre. Comme par hasard, elle faisait mine d'oublier que c'était *elle* qui avait créé les gorgones par inadvertance et que c'était *elle* qui leur avait donné le pouvoir de tuer les dieux.

Athéna se foutait vraiment du monde. Je me demandai si j'étais la seule à voir clair dans ses mensonges et dans son cinéma.

— Je pensais que ce serait amusant de la voir se soumettre à mon autorité. Bientôt, nous n'aurons plus à la craindre.

Je serrai les poings. J'étais à découvert, à la merci non pas d'un, mais de quatre dieux. En fait, la salle était pleine d'êtres susceptibles de me réduire en pièces en quelques secondes.

Une chose était sûre, je ne capitulerais pas sans me battre. Et je donnerais tout ce que j'avais pour tenter de mettre les mains autour du cou d'Athéna.

Toutefois, son regard satisfait me mettait mal à l'aise. *Ne t'affole pas. Rappelle-toi ce que Bran t'a enseigné. Frappe d'abord, pose les questions après.* Jusque-là, je n'avais réussi à libérer mon pouvoir que par petites doses qu'Athéna, Bran et Menai avaient facilement contrées... Ce qu'il me fallait, c'était une force de frappe qui me remplisse le corps si pleinement que rien ne pourrait l'arrêter. Or je ne savais pas si j'étais capable de la produire ni même si mon « immaturité » me le permettait.

Athéna leva le menton et scruta la foule. Puis elle baissa les yeux et sourit chaleureusement à Sebastian, un petit signe qui m'était spécialement destiné. Quelle garce !

— L'heure est venue, dit-elle en reportant son attention sur Violet, puis en me fixant d'un air mauvais, de créer un nouveau modèle et de détruire l'ancien.

Elle leva les bras et se mit à parler dans une langue bien plus ancienne que le grec, qui claquait

dans l'air et dont les mots étaient empreints d'énergie et de pouvoir.

Les dieux se regardèrent les uns les autres, profondément perturbés. L'un d'eux se leva et s'agrippa à la table.

— Chère sœur, ce que tu es en train de faire... c'est de la folie.

Comme dans la vision que j'avais eue quand j'avais ingéré les os d'Alice Cromley et assisté à la transformation de Méduse en gorgone, les paroles d'Athéna restaient suspendues dans l'air comme quelque chose de vivant et formaient des ombres qui s'enroulaient, se tordaient et s'emmêlaient.

Oh, mon Dieu ! Athéna avait l'intention de transformer Violet en gorgone.

— NON !

Avant que Menai et les gardes ne puissent m'en empêcher, je me précipitai et, sautant sur la plateforme, saisis Violet et l'attirai sur mes genoux en glissant sur les fesses. Tournant le dos à Athéna, je protégeais Violet de mon corps et de ma chevelure dénouée.

Violet se retourna dans mes bras pour me regarder.

— Ari, dit-elle, étrangement calme devant la situation.

— Violet. Tu vas bien ?

Elle fit oui de la tête.

— Tout va bien. Fais-moi confiance.

Son comportement était si bizarre que je clignai des yeux sans savoir quoi répondre. Elle me fit un petit signe de tête plein d'assurance, puis sourit en découvrant ses minuscules crocs. Mais bon sang, pourquoi souriait-elle ?

Mon Dieu. Peut-être étais-je encore dans ma cellule en proie à des hallucinations.

Violet se dégagea de mes bras. Elle se pencha, posa Pascal sur mes genoux, puis abaissa son masque comme un chevalier se préparant à charger. Elle joignit les mains devant elle, toute petite et toute fragile, et fit face à Athéna désormais silencieuse.

Mais les paroles de la malédiction avaient une vie propre. Elles enveloppèrent Violet et, tourbillonnant autour d'elle en une lente danse macabre, la soulevèrent de la plateforme.

Je descendis tant bien que mal de l'estrade et courus vers Athéna. Les gardes me sautèrent immédiatement dessus et me plaquèrent sur le sol avant de m'asséner quelques coups bien placés dans le plexus solaire.

Les bras de Violet se levèrent, son petit corps se crispa et se figea, les orteils pointés vers le sol, tandis que les mots chargés d'animosité et de mystère continuaient à tourner autour d'elle.

Et puis, lentement, elle se retrouva sur ses pieds.

Le temple était silencieux. Une toux isolée résonna comme un coup de tonnerre.

Violet repoussa son masque sur le dessus de sa tête. Debout, toute seule sur l'estrade, menue et sombre, elle fixait Athéna de ses yeux noirs.

Plusieurs secondes s'écoulèrent.

Il ne se passait rien. Elle ne se transformait pas.

Je tournai vite la tête et vis qu'Athéna attendait que sa malédiction se réalise, mais une expression de léger trouble passa sur ses traits. Tout aurait dû être terminé, à présent, comme cela s'était passé avec Méduse.

Vas-y. Frappe maintenant.

Rassemblant toute la force que j'avais en moi, je me dégageai d'une secousse de la poigne du garde et, me servant de mon élan, lui donnai un violent coup de coude en plein visage. Puis je le pris par le bras et l'envoyai valser. Au moment où son dos heurta le sol, je m'emparai de la poignée de sa dague, la tirai de son fourreau et m'enfuis en courant.

Je réussis à aller jusqu'à la table d'Athéna, bondis dessus, puis, poussant de toutes mes forces, me jetai sur la déesse.

Mes bras se refermèrent sur elle et nous dégringolâmes sur le sol en marbre. Sans lui laisser de temps de récupérer, je me redressai et la frappai à la gorge avec la poignée de la dague. Cela me donna le temps de me dégager pour pouvoir utiliser mon arme comme il convenait. Ses yeux s'élargirent et elle porta ses mains à son cou en haletant. J'abattis la lame vers elle. Levant les deux bras, elle saisit l'arme et la repoussa brusquement en me faisant perdre l'équilibre.

Sortant de je ne sais où, une épée apparut dans sa main au moment où elle se mettait debout.

Nos lames s'entrechoquèrent.

Personne ne vint à son aide. Quoi qu'il arrive, personne n'aurait osé s'y risquer. Elle était meilleure que moi, ce qui n'était pas une surprise. Je me baissai, évitant de justesse le coup qui s'abattait pour me fendre l'épaule. Alors que son épée frappait le sol, je tournai sur moi-même et lui balançai ma jambe derrière le genou pour lui faire perdre l'équilibre.

Plongeant en avant, j'attrapai une poignée de cheveux à l'arrière de sa tête. Je jouais ma vie et je le savais. Elle agrippa ma main et se tortilla de façon à se retrouver face à moi. Un éclat sauvage brilla dans ses yeux verts. Et puis, tout à coup, elle me donna un coup de tête.

La douleur qui se répandit sur mon visage m'aveugla. Je reculai en titubant. Une coulée de sang chaud jaillit de mon nez et dégouлина sur mes lèvres. Ouvrant la bouche pour respirer, j'en avalai un peu et m'étouffai.

La main d'Athéna s'enroula autour de ma gorge. Elle me poussa et me fit monter à reculons les marches de l'estrade pour rejoindre son trône et prendre tout le monde à témoin de sa victoire. Elle me souleva par le cou, m'écrasant la trachée. Des étoiles se mirent à danser dans mon champ de vision. Je lançais des coups de pied et haletais comme un poisson hors de l'eau.

Elle me rapprocha d'elle, oubliant que j'avais encore la dague en main.

— Bien tenté.

— Merci, réussis-je à dire dans un murmure en lui plantant la lame dans le ventre.

Libérée, je tombai sur les marches et roulai sur le sol avant de me redresser. Pendant ce temps, Athéna ôta la dague de son corps et la lança sur le garde auquel l'arme appartenait. Celle-ci s'enfonça dans le crâne du malheureux et le tua sur le coup.

Athéna me releva d'une main invisible, comme elle l'avait fait dans le cimetière. Elle fit un geste en direction de Sebastian, qui s'arracha aux gardes qui le retenaient pour se précipiter vers le trône.

Ensuite, son regard se posa de l'autre côté de la salle, à l'endroit où sa vivante malédiction continuait à s'enrouler et à onduler comme de la fumée en suspension au-dessus de la plateforme. À l'aide de quelques paroles autoritaires, elle rappela à elle le sortilège, puis d'un mouvement de la main, le renvoya à Sebastian en employant la même langue puissante que la fois précédente.

Comme la malédiction n'avait pas marché sur Violet, elle s'en prenait à Sebastian. Mais contrairement à ce qui s'était passé avec la fillette, le sortilège s'attaqua à lui. Les mots tourbillonnèrent autour de lui, pénétrèrent dans son corps et le firent se tordre de douleur. Il agrippa le bras d'un fauteuil et ses articulations devinrent toutes blanches.

— Arrêtez ! hurlai-je à pleins poumons. Je vous en supplie, arrêtez !

Le cœur battant, je me hissai péniblement en haut des marches, électrisée par la terreur, tandis que, tel un serpent en colère, le pouvoir se déployait en moi. *Ne réfléchis pas, frappe*. Je saisis la cheville de Sebastian, levai les yeux vers lui et croisai son regard. Quand il se rendit compte avec horreur qu'il ne pouvait rien faire pour empêcher ce qui allait se passer, son visage se crispa.

— Je suis désolée.

Fermant les yeux, je laissai mes défenses céder et libérai le monstre en moi. Ce n'était pas un combat, c'était autre chose : de l'espoir, de l'amour, du sacrifice, une absence de peur... L'énergie augmenta rapidement, exerçant une pression sur ma peau pour sortir. Cette fois, je l'accueillis de toute mon âme.

C'était une énergie mystérieuse, violente et pleine de vie. Bouillonnante, elle se fraya un passage dans toutes les parties de mon corps avant de descendre le long de mon bras et dans ma main. Je la fis pénétrer de force dans le corps de Sebastian.

Puis je perdis toute notion de temps et d'espace, n'existant plus que dans le néant lumineux d'un pouvoir ancestral dénué de toute réflexion.

Quand je repris enfin mes esprits, je sanglotais si fort que mes pleurs résonnaient dans la salle silencieuse. Je tenais toujours la cheville de Sebastian, mais ma main était inanimée et mon corps faible et vidé.

Bien que je ne veuille pas le regarder, mes yeux se posèrent sur lui.

Oh, mon Dieu !

Magnifique, effrayant, pétrifié, Sebastian était transformé en statue de marbre blanc.

Le souffle court, je tentai d'analyser ce que je venais de faire. Sebastian était là, assis sur son trône. On aurait dit qu'il avait été sculpté par Michel-Ange. Les mains accrochées au bord du siège, les cheveux tombant sur son front, les jambes écartées, il me regardait en fronçant les sourcils... Pareil à un jeune roi inquiet, perdu dans ses pensées.

Athéna était appuyée sur l'accoudoir du trône voisin de celui de Sebastian, un large sourire aux lèvres. Son bras posé sur le dossier, elle tambourinait sur la surface dorée.

Les autres me dévisageaient, abasourdis. À présent, ils savaient ce dont j'étais capable, ils comprenaient que j'étais différente, qu'Athéna n'avait pas été tout à fait franche au sujet de son « bébé gorgone ». Le moment aurait été idéal pour l'attraper et lui infliger la même chose qu'à Sebastian, mais j'étais épuisée. Complètement vidée !

Athéna se pencha, glissa un doigt dans mes cheveux et se mit à les tortiller.

— Je le savais, murmura-t-elle avec une étrange pointe d'orgueil. Je savais que tu pouvais le faire. Tu as été si efficace, Aristanae...

Elle jeta un coup d'œil à la niche où se trouvait la statue de Zeus, puis balaya l'assistance d'un regard triomphant et plein d'espoir.

— Mangez bien, car, quand vous serez rassasiés (ses paroles résonnaient bruyamment), nous irons en procession à New 2 !

La salle se déchaîna. Des tasses claquèrent contre les tables. Des créatures se mirent à crier et applaudirent. Le bruit était assourdissant.

Athéna tapa dans ses mains et ordonna d'un signe qu'on augmente le volume de la musique et qu'on apporte d'autres mets.

— Mange, Aristanae, me cria-t-elle avec un rire dans la voix.

Troublée, je fronçai les sourcils. Un instant auparavant, elle se battait contre moi, à présent elle voulait que je mange. Elle avait tout orchestré à la perfection : j'avais dévoilé l'étendue de mon pouvoir et avais ainsi épuisé mes réserves, de sorte que je ne pouvais même plus transformer un moucheron en pierre.

— Profite de la nourriture, des invités...

Elle désigna d'un geste le bout d'une longue table, où Menai se trouvait en compagnie de la silhouette masquée dont je savais que c'était mon père.

Je ne réagis pas ; j'étais encore sous le choc. Athéna appela deux gardes qui m'attrapèrent par-derrière et m'entraînèrent en faisant traîner mes jambes sur le sol.

La seule chose que je voyais, c'était Sebastian qui s'éloignait peu à peu.

Sebastian, si beau, si froid. Je l'avais sauvé. Oui, je l'avais sauvé. N'est-ce pas ? *Oh, mon Dieu,*

qu'est-ce que tu as fait ?

Soudain, Violet apparut dans mon champ de vision. Elle me suivait, escortée par deux gardes. Tenant Pascal dans ses bras, elle était en larmes, le visage marbré de rouge. Elle était en colère. Je savais qu'elle pleurait pour Sebastian.

Les gardes me déposèrent sur un banc.

On m'avait fait une place à table. Je ne me rendis compte que j'étais à côté de mon père qu'une fois assise. Au lieu de se joindre à nous, Menai recula contre le mur. Ne sachant pas comment me sortir de cette situation, je posai mes mains à plat sur la table de part et d'autre de mon assiette.

Je restai ainsi jusqu'à ce que mon état de choc se dissipe. Puis je me mis à trembler et l'amertume m'envahit.

Violet glissa sa petite main dans la mienne. Elle avait le menton relevé et une expression farouche sur le visage. Je tentai un pauvre sourire.

— Je suis désolée, Vi, murmurai-je.

— Est-ce que Bastian est... mort ?

— Michel va arranger ça, promis-je. Les membres du Novem savent ce qu'il faut faire pour le ramener à la vie.

Il le fallait. Parce que sinon... La confusion m'empêchait de réfléchir de façon cohérente. Pourquoi ? Pourquoi avais-je fait ça ? Tout au fond de moi, il m'avait semblé prendre la bonne décision. J'avais fait ce qu'une partie essentielle de mon être, quelque chose que je ne comprenais pas, me pressait de faire. Mais à présent, je me demandais si j'avais eu raison.

Le temps passa. Tout était souffrance. Tout mon être se ratatinait et se consumait, jusqu'au moment où j'eus l'impression d'être devenue un tas de cendres emporté vers le néant par une petite brise.

Une main rugueuse se posa sur la mienne. Je me tournai vers mon père. Sa capuche dissimulait son visage. Des cicatrices blanches et des traces de morsures recouvraient sa main et son poignet, mais cela n'avait pas d'importance. Mon père était là. Il me touchait et me tenait la main.

— Je ne sais pas quoi te dire, lâchai-je.

Qu'étais-je censée dire ? *Désolée de t'avoir laissé dans la prison d'Athéna la dernière fois. Toute ma vie, je me suis posé des questions à ton sujet. Comment vas-tu ?*

— On a beaucoup à se dire, toi et moi, dit-il lentement, mais ce n'est ni le moment ni l'endroit.

Sa main serra plus fort la mienne.

— Tu... (il marqua une pause pour s'éclaircir la gorge)... tu n'étais qu'un bébé quand on m'a enlevé.

Mon père avait commis l'impensable en aimant ma mère au lieu de la tuer comme son devoir le lui commandait. Ensemble ils avaient fui à New 2 et Athéna les avait poursuivis, attisant la fureur surnaturelle des ouragans qu'on appelait les Deux Sœurs. Après leur avoir promis sa protection, le Novem s'était retourné contre mes parents et avait livré mon père à Athéna en échange de sa promesse de quitter la ville et de ne jamais revenir. Évidemment, elle n'avait pas tenu cette promesse bien longtemps...

— Je n'avais jamais imaginé que je te verrais adulte, continua-t-il.

Et je n'avais jamais espéré rencontrer mon père dans de telles circonstances avant de mettre les pieds à New 2. Toute ma vie, j'avais voulu savoir qui était ma famille et ce que ça faisait d'avoir de vrais parents. Voilà que je découvrais que je ne voulais pas qu'il en dise davantage. Pas ici. Pas comme ça. Alors je demandai :

— Pourquoi nous place-t-elle côte à côte ?

— Elle est en train de te dresser, Ari. Elle te récompense. Toutes ses manipulations ont pour but de t'évaluer. Vaut-il mieux te tuer ou te garder en guise d'arme ? Je ne sais pas quel est son objectif final, mais c'est comme ça qu'elle procède. Elle brise les gens, puis les utilise comme des animaux domestiques. De plus, elle parade devant ses invités, pour leur montrer qu'elle n'a pas peur de toi.

— Qui sont-ils ? m'enquis-je en désignant de la tête les dieux à la table d'Athéna.

— Artémis et Apollon. Celle qui a l'air d'un fantôme, c'est Melinoe, la fille d'Hadès.

Il se rapprocha de moi et sa voix baissa d'un ton.

— Écoute-moi, Ari. Athéna n'en a pas encore fini avec toi. Ça fait longtemps que je la pratique et je la connais bien. Quel que soit son but, elle n'en a pas fini.

Une domestique se pencha pour remplir mon verre.

— Tu ferais bien de manger et de boire, conseilla-t-il. La nuit est loin d'être achevée.

Comment pourrais-je avaler quoi que ce soit alors que Sebastian était transformé en statue de marbre ?

Pourtant, il avait raison. Alors je pris un morceau de pain et le fourrai dans ma bouche.

— Tu crois que j'ai une chance de la tuer ?

Je regardai Athéna manger et discuter avec les dieux à sa table.

— Personne ne la surpasse, répondit-il. Elle a toujours une longueur d'avance sur ses ennemis. Et cependant, tu continues à la surprendre. Tout comme Violet, pour une raison que je n'arrive pas bien à cerner.

— Super ! Donc, sauf surprise, on est foutus.

— Il y a une chose qu'elle ne peut pas prévoir, c'est l'étendue de tes pouvoirs. La malédiction t'a été transmise par ta mère, mais tu es aussi ma fille et cela fait de toi quelqu'un de différent, de plus fort peut-être que ce que tu as montré ce soir.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il leva son autre main, pour me montrer la poignée de l'arme qui pointait sous sa manche. Sa main se referma sur elle.

— Tu es une chasseresse, Ari. Tous les chasseurs de τέρας, tous les fils de Persée excellent dans l'art de percevoir, de se concentrer et de passer inaperçus. Nous *sommes* l'arme. Tous les chasseurs possèdent une lame forgée avec leur propre sang. Cela les rend forts, précis et redoutables. Ces dagues, imprégnées de leur pouvoir, peuvent en devenir le prolongement. La plupart des chasseurs ne voient pas l'utilité d'invoquer ce pouvoir parce qu'ils sont assez forts sans lui. Mon sang est dans ma dague, Ari. *Notre* sang, insista-t-il d'une voix haletante.

Ma peau se couvrit de chair de poule.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que le moment venu, il faudra que tu utilises ma dague. Que tu en fasses un prolongement de ta puissance.

Sa main disparut sous la manche de sa cape.

— Assez parlé maintenant, coupa-t-il, car plusieurs gardes se dirigeaient dans notre direction.

Le silence s'installa entre nous tandis que le banquet battait son plein. Mes pensées s'affolaient : quand me donnerait-il son arme, comment l'utiliser avec mon pouvoir, comment allais-je faire pour tirer Violet et mon père de là ?

Quand Athéna se leva pour la procession, je compris qu'une occasion s'offrait à nous. Elle envoya des gardes nous chercher, puis quitta majestueusement la pièce avec les dieux dans son sillage. On nous fit sortir de la salle et prendre le long corridor qui menait à la prison.

Mon père marchait derrière moi, un gardien de chaque côté. J'étais au milieu, accompagnée de

deux gardes. Violet se tenait devant nous avec ses géôliers.

Six gardiens. Une gorgone à moitié entraînée. Un fils de Persée blessé. Et une fillette dotée de crocs.

Super.

Alors que j'élaborais rapidement un plan d'attaque, on entendit un doux sifflement. L'un des gardes qui surveillaient Violet se crispa tandis que la pointe d'une flèche apparaissait à l'arrière de son cou. Avant qu'aucun de nous puisse réagir, d'autres flèches allèrent se planter dans l'autre garde chargé de Violet et dans les miens. Elles avaient été tirées dans la gorge afin de les empêcher d'émettre le moindre son.

Menai se tenait au bout du couloir. Elle sortit de l'ombre, une flèche encochée sur son arc et regarda derrière moi.

Les sbires qui s'occupaient de mon père, qui n'avaient pas encore été atteints, allaient donner l'alarme. Merde ! Je me retournai pour attaquer et m'arrêtai net, abasourdie, en voyant Henri briser le cou du dernier gardien par-derrière – l'autre gisait déjà sur le sol.

— Henri, bredouillai-je.

Il leva les yeux. Son regard de prédateur brillait d'un éclat sauvage. Il avait les cheveux défaits et une mine atroce.

Je courus vers lui pour le serrer dans mes bras et m'assurer qu'il était bien réel.

— Dieu soit loué, tu es vivant ! dis-je.

Il eut un gémissement de douleur.

— Arrête de me serrer comme ça !

Je reculai immédiatement tandis que du sang se répandait sur sa chemise sale.

— Oh, merde ! Tu es encore blessé. Je suis désolée.

— Vous parlerez après, ordonna mon père. Nous devons nous débarrasser des corps.

Menai, Henri et mon père tirèrent les gardes dans une pièce donnant sur le couloir et récupérèrent les flèches pour qu'elles ne puissent pas être identifiées.

Violet n'avait pas bougé depuis que les sbires s'étaient effondrés à ses côtés.

— Violet.

Je m'agenouillai auprès d'elle. Elle cligna des yeux et me regarda.

— Tu vas bien ?

Elle fit oui de la tête en serrant très fort Pascal contre elle.

— Je veux rentrer à la maison.

Je lui pris la main pendant que les autres se rassemblaient autour de nous.

— Il faut retourner au portail, dans le vieux temple. Menai, est-ce qu'il y a un moyen de rejoindre le lac d'ici ?

— Oui, suivez-moi.

Elle partit en direction de la prison, mais tourna dans un corridor étroit. Nous courions ventre à terre et j'avais les poumons en feu. À un moment donné, je finis par prendre Violet dans mes bras pour aller plus vite.

Soudain, nous débouchâmes à l'extérieur, sur les rochers au pied du mur du jardin d'Athéna. Le vent hurlait et nous poussait, nous obligeant à nous plaquer à la paroi de la falaise. Je jetai un coup d'œil à Henri pour voir comment il allait. Pas très bien. Il se tenait le côté, son visage était moite et d'une pâleur cadavérique.

— Par là, indiqua Menai en désignant un chemin escarpé sur la falaise.

Nous étions si haut que de minces nuages flottaient au loin, à la même altitude que nous. Au

moment où nous nous mettions en route, je me rendis compte que Menai n'avait pas bougé.

— Tu ne viens pas ?

— Je ne peux pas. Je dois retourner dans la salle. Je ne peux pas aller plus loin.

— Viens avec nous.

Elle recula.

— Tu ne comprends pas. Il faut que j'y retourne. Au revoir, Ari.

En fait, je comprenais jusqu'à un certain point. De toute évidence, Athéna avait quelque chose contre elle, quelque chose qui obligeait Menai à rester à ses côtés.

— Menai.

Elle s'arrêta.

— Merci.

— Ouais, eh bien, arrange-toi pour que je ne le regrette pas.

— Tu ne le regretteras pas.

Après avoir suivi avec précaution l'étroit sentier, nous escaladâmes les rochers pour atteindre le lac. Puis, arrivés en terrain connu, nous contournâmes le lac et nous enfonçâmes dans les bois sombres avant de déboucher à proximité du sinistre jardin de statues en pierre.

Pendant qu'Henri, Violet et mon père gravissaient les marches du temple abandonné d'Athéna, je restai en arrière. Mon père s'arrêta à mi-hauteur.

— Ari, dépêche-toi.

Les deux personnes que j'étais venue délivrer étaient prêtes à partir et pourtant, je ne bougeais pas. Je ne pouvais pas.

Ayant pris ma décision, je respirai à fond et déclarai :

— Henri, ramène mon père et Violet au portail.

Il ouvrit la bouche, puis se contenta de me regarder durement tandis que mon père redescendait l'escalier et me prenait les mains. Je savais ce qu'il allait dire : c'était une chance pour nous. La liberté était à notre portée.

— Il faut que j'y retourne, lui expliquai-je. Cette histoire n'est pas finie.

Je pensais qu'il allait jouer son rôle de protecteur et m'ordonner de les suivre, mais il n'en fit rien. Il me tendit sa lame, et j'eus le sentiment que mon père allait vraiment me plaire.

Quand je sentis son poids entre mes mains ainsi que le curieux bourdonnement, à peine perceptible, de son pouvoir, je laissai échapper un petit rire triste. Les autres dagues de τέρας ne m'avaient pas fait le même effet, mais bien sûr, elles n'avaient pas été forgées avec le sang de mon père. Je la lui rendis, car je ne voulais pas courir le risque de me la faire confisquer.

— Emporte-la avec toi. Retrouve-moi quand la procession arrivera à New 2. À ce moment-là, je serai peut-être capable de faire quelque chose avec.

Il la reprit et la glissa sous sa cape. Puis il saisit mon visage entre ses mains couvertes de cicatrices. Le sien était dissimulé sous sa capuche, mais j'en voyais assez pour savoir que ses yeux brillaient de fierté.

— Tu es une vraie chasseresse, avec un cœur de guerrier et l'esprit de ta mère. Je t'attendrai à New 2.

Là-dessus, il m'embrassa sur le front et alla attendre en haut des marches.

Alors que cela aurait pu être la chose la plus belle et la plus sympa qu'on m'avait jamais dite, cela me fit un mal de chien, car la tristesse et le regret me fendaient le cœur.

Henri descendit en se tenant le flanc. Le sang dessinait des rayures sur ses doigts.

— Soigne cette égratignure, lui dis-je en désignant sa blessure. Puis va voir Michel et Bran et

dis-leur qu'Athéna arrive en ville.

Je m'avançai pour le serrer dans mes bras.

— Et protège mon père. J'ai besoin de lui.

— C'est comme si c'était fait, *mon amie**.

— Et, Henri...

Je marquai une pause pour tenter de trouver les mots justes, plus qu'un simple merci, qui après ce qu'il avait fait me semblait un peu léger.

— Te casse pas la tête. Tu me revaudras ça un jour.

Et puis ce fut au tour de Violet. Elle se jeta dans mes bras.

— Je suis désolée pour tout ce qui s'est passé, murmurai-je dans ses cheveux.

Elle recula et me sourit. Ses minuscules crocs étincelèrent à la lumière de la lune.

— On va s'arranger pour qu'Athéna regrette d'être née, Ari.

Elle avait dit cela avec une telle franchise que je la crus presque. Elle me serra de nouveau contre elle.

— Dépêche-toi de rentrer à la maison.

— OK.

Elle grimpa les marches, prit Pascal dans ses bras, puis agrippa la main d'Henri. Ils firent demi-tour et disparurent avec mon père dans l'obscurité du temple.

Épuisée, je m'assis sur une marche. J'étais seule, dans le noir. Quoi qu'il se passe, ils étaient sauvés. Et je savais que je rentrerais bientôt chez moi grâce à Athéna. Jamais son ego ne lui permettrait de me laisser là. Elle voudrait m'exhiber, faire croire aux membres du Novem qu'ils m'avaient perdue.

Je me mis debout et redressai les épaules. Une brise se leva. J'écartai mes cheveux pour observer l'autre côté du lac. Le temple de Zeus luisait comme un phare dont les lumières se reflétaient dans l'eau. Le bruit de la musique et des voix portaient à sa surface. Le contraste entre ce que je voyais et l'endroit où j'étais fit naître un sourire sur mes lèvres.

Par une nuit baignée de lune, je me trouvais dans l'ombre, un temple en ruines dressé derrière moi. En ruines, mais encore debout, comme moi.

Le vent chaud me caressait la peau. Envahie par un profond sentiment de détermination et de sérénité, je restai là un moment, le laissant pénétrer et occuper toutes les fibres de mon être. Ensuite, je descendis les marches et retraversai le jardin de pierres dont les statues ne me terrifiaient plus, mais me rendaient triste. Elles me rappelaient ce que je devais faire. Il ne devait plus jamais y avoir d'endroit de ce genre. *Ceci prendra fin avec moi.*

Contournant le cheval tombé à terre que j'avais vu plus tôt, je passai devant la mère et son enfant. Je m'arrêtai et contemplai l'enveloppe de marbre dans laquelle ils se trouvaient emprisonnés.

L'enfant dans la couverture semblait avoir été aimé. Son petit bras potelé pendait d'une manière décontractée. Le visage de la mère, avec ses yeux de marbre grands ouverts, exprimait la terreur. Et le pauvre gamin ne devait pas avoir plus de deux ou trois ans. Pétrifié. Toute une vie volée.

Le temps pressait. Une fois que j'aurais atteint l'âge de vingt et un ans et que je serais devenue une gorgone à part entière, tous ceux qui croiseraient mon regard mourraient. Je n'aurais même pas à les toucher. Je ne voulais pas de ça ! Et pourtant, je n'avais pas le choix. Cette mère et son enfant n'avaient pas eu le choix non plus.

Je tendis le bras et, la poitrine douloureuse, saisis la main dodue de l'enfant. Mes yeux se fermèrent et je me surpris à demander pardon en silence. *Désolée. Je suis désolée.*

L'enfant n'était pas le seul responsable de mon chagrin. Je pleurais aussi toutes les victimes des

gorgones, mes ancêtres, mon père, mes amis et tous ceux qui avaient été blessés par notre pouvoir. Je ferais amende honorable. Je réparerais le mal. Il le fallait. Ouvrant les yeux, je lançai un dernier regard à l'enfant.

Il clignait des paupières.

Un cri s'échappa de mes lèvres et je m'écartai d'un bond. Je me tordis la cheville et tombai, atterrissant sur les fesses, les coudes enfoncés dans le sol meuble. Le cœur battant la chamade, je me relevai précipitamment.

L'espace d'un instant, les yeux et les paupières de l'enfant avaient recouvré vie et couleur dans leur enveloppe de pierre polie par les intempéries. Et ils avaient bougé avant que la chair redevienne roche.

Nom de Dieu !

Abasourdie, je demeurai là, dans le jardin, à contempler, bouche bée, l'enfant de pierre. Je ne... ce bébé... je devenais folle, comme ma mère. Cependant, la gorgone tapie au fond de moi savait.

Et je partis en courant à travers bois.

En atteignant la pelouse, j'étais épuisée et hors d'haleine. Tous mes muscles me brûlaient. Après un court moment de repos, je longuai le mur en direction du joli jardin d'Athéna, puis entrai dans la salle du banquet, qui se remplissait à nouveau d'hommes armés et de disciples.

Immédiatement, je cherchai Sebastian. *Non*. Il avait disparu.

Affolée, je balayai la pièce du regard jusqu'à la niche dans laquelle se trouvait la grande statue de Zeus, dépassai les colonnes et...

Tout s'arrêta. Je revins à la statue. Athéna avait tué Zeus. Personne ne savait pourquoi ni ce qui avait provoqué la guerre. Il y avait un enfant destiné à le tuer, un enfant que la sculpture dans la niche avait un jour tenu entre ses mains.

Pour quelle raison conservait-elle la statue de son père ? Si je m'approchais pour la toucher, est-ce qu'une décharge sinistre me traverserait les doigts ?

J'en aurais mis ma main à couper.

Athéna pénétra dans la salle, revêtue d'une cotte de mailles et d'une armure dorée, par-dessus une courte tunique blanche qui lui descendait jusqu'aux genoux. En s'y reflétant, les flammes la faisaient étinceler comme une étoile. Elle portait un heaume grec relevé sur la tête et un bouclier rond dans le dos, et était chaussée de sandales dont les lanières entouraient ses mollets nus.

— Le portail est prêt ? demanda-t-elle à l'un de ses subalternes.

Celui-ci acquiesça d'un signe de tête.

— Très bien. Et si on allait offrir aux membres du Novem un spectacle qu'ils n'oublieront jamais ?

Elle passa à côté de moi comme si je ne méritais pas même un regard. Un garde me saisit par le bras et me poussa hors de la salle avec les autres, puis me fit descendre les marches du temple et entrer dans l'immense cour.

Je faillis trébucher en apercevant Sebastian sur une plateforme surélevée placée à l'arrière d'un grand char. L'avant du char ressemblait à un chariot doré. Deux taureaux blancs massifs piétinaient le sol et s'ébrouaient en ébranlant toute la structure.

Nous allions à New 2. Sebastian constituerait un message adressé au Novem et à Michel. Une preuve du pouvoir de la déesse. Son propre petit défilé de carnaval. Athéna était tyrannique, très intelligente et tout à fait folle. Elle sauta sur le char et, telle une reine des Amazones, s'empara des rênes.

Des gardes me hissèrent sur le véhicule. Sur le plancher, il y avait des chaînes fixées à des anneaux en métal. Ils me menottèrent les poignets et les chevilles en laissant assez de jeu pour me permettre de me lever si je le désirais. Pour l'instant, je préférerais m'asseoir.

La cour était noire de monde. La soif de sang et l'excitation du combat montaient, l'atmosphère se tendait. Les taureaux donnaient des signes d'impatience.

Menai apparut à droite du char et marcha à côté quand il s'ébranla. Son carquois était rempli de flèches et elle disposait de plusieurs lames. Devant nous, entre deux énormes colonnes, se trouvaient les symboles de sang habituels. Je savais qu'il y en avait deux autres identiques à l'arrière.

Le portail ressemblait à celui de la tour Entergy, en plus grand. On aurait pu y faire passer une légion entière. J'avais le sentiment qu'Athéna et ses sbires avaient déjà défilé ainsi de nombreuses fois à travers les âges.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. La silhouette en marbre de Sebastian me dominait ; nous étions presque dans la même position que quand je l'avais transformé en pierre. À présent, il donnait l'impression de me regarder droit dans les yeux.

— On rentre à la maison, Sebastian, murmurai-je.

*

Des feux de joie illuminaient le quartier en se reflétant sur les gratte-ciel le long de Loyola Avenue.

Les débris et les ordures avaient été évacués sur les bas-côtés pour permettre à la procession de passer. Il n'y avait pas encore de spectateurs, mais ce n'était qu'une question de temps, car le Novem ne tarderait pas à apprendre notre arrivée. Les membres du cortège s'étaient préparés à l'inévitable bataille et Athéna était impatiente de faire admirer ses recrues.

Quand Michel verrait son fils, ça barderait.

Quand il se rendrait compte que c'était moi qui avais transformé Sebastian en pierre... je serais foutue.

J'observais et attendais en scrutant les bâtiments éventrés et les rues adjacentes, avec l'espoir que des visages familiers y étaient tapis dans l'ombre.

Des feux s'allumaient devant nous pour éclairer notre chemin.

Un éclair attira mon attention. Des yeux luisaient dans l'obscurité d'un immeuble... des yeux hostiles. Plus nous avançons, plus ils étaient nombreux. Quelques change-forme erraient à découvert, perchés sur des tas de gravats, la tête rentrée dans leurs épaules osseuses, fascinés par la viande fraîche qui défilait devant eux. Des revenants suivaient notre lente progression en sautant d'un bâtiment à l'autre.

Devant nous, un change-forme attaqua avec audace l'un des hommes d'Athéna et tenta de l'attirer dans un parking. Il fut réduit en pièces par le sous-fifre de la déesse en quelques secondes. Ce fut une démonstration de force brutale et violente.

Un faible cri au-dessus de moi me fit lever les yeux. Un gros oiseau aux ailes déployées et aux longues plumes vira sur la gauche. L'espoir fit gonfler ma poitrine.

Henri. Ce ne pouvait être que lui.

Athéna m'étudiait par-dessus son épaule recouverte d'une plaque dorée.

— Ça ne va pas tarder, maintenant, dit-elle.

Je lui lançai un regard belliqueux.

— Qu'est-ce qui ne va pas tarder ? Une nouvelle démonstration ? J'en ai marre de vos jeux

stupides, Athéna. Je me fous de ce que vous faites.

Elle rit de ma mauvaise foi et pivota pour me faire face.

— Tous mes *jeux* ont un but. Je ne fais rien sans raison. Et celui-là (elle regarda dans le vague derrière moi), ça fait longtemps que je l'attends.

Elle me tourna le dos et tira sur les rênes.

Je me mis debout. Les chaînes glissèrent sur le plancher du char. Les dirigeants Novem formaient une ligne dans la rue devant nous. Nous étions à la limite extérieure des ruines.

Un flot d'adrénaline se répandit dans mon corps. Rapidement, je scrutai la foule en cherchant de l'aide. Menai se tenait à côté du char et derrière elle se trouvait une haute silhouette aux larges épaules drapée dans une cape.

Mon père. Je reconnaissais le vêtement. Je ne sais pas comment, mais il nous avait rejoints.

Un examen des lieux me permit de découvrir plusieurs membres du Novem sur les toits. Je souris intérieurement : je reconnus une harpie perchée sur la corniche d'une tour de bureaux.

Mapsaura était là.

Mes bras et mes cuisses se couvrirent de chair de poule. Ses larges ailes parcheminées étaient repliées et ses griffes s'agrippaient au rebord. Dans cette position, elle me faisait penser à une imposante gargouille. J'avais entendu dire qu'elle s'était installée dans les ruines... un bon terrain de chasse, apparemment.

Sa présence me remplissait d'espoir. Les hommes d'Athéna s'écartèrent devant nous pour permettre au char d'atteindre le devant de la scène. La déesse arrêta les taureaux. Nous étions si près du Novem que je voyais le sommet de la tête de Joséphine et une partie du visage de Michel. Derrière eux se trouvaient Gabriel et les autres héritiers de sa clique.

Bran était au bout de la ligne formée par le Novem. Comme d'habitude, il avait les jambes bien plantées dans le sol et les bras croisés sur la poitrine, et portait une énorme épée accrochée dans le dos. En le voyant ainsi, j'eus immédiatement le sourire.

Il croisa mon regard. Son sourcil se releva comme pour dire : « Tu ne m'impressionnes pas, Selkirk. »

Je haussai innocemment les épaules, parce que je savais qu'il allait lever les yeux au ciel. Ce qu'il fit. Puis il se désintéressa de moi et jeta un regard mauvais à Athéna.

— Que pensez-vous de mon défilé ? Il fait très carnaval, vous ne trouvez pas ? cria Athéna au Novem en s'écartant pour montrer son trophée. Vous aimez ma statue ? Il me semble qu'elle te ressemble, Michel.

À présent, le Novem voyait parfaitement Sebastian sur son estrade derrière moi. Les yeux gris de Michel allèrent d'Athéna à la statue. Son fils. Le fils qu'il avait enfin retrouvé au bout de dix ans. Je frémis en voyant l'horreur dans son regard.

Ça va barder. Ça va barder.

Michel fit un grand pas en avant.

— Qu'est-ce que tu as fait ? hurla-t-il.

Je ne savais pas s'il s'adressait à Athéna ou à moi.

Athéna agita le doigt dans sa direction.

— Eh là ! Pas tout de suite. On a quelques petites choses à négocier si tu veux récupérer ton héritier.

Elle pencha la tête vers Joséphine.

— À moins que ce ne soit *ton* héritier, Joséphine ? Il a bu du sang, tu sais. C'est un Arnaud, maintenant. Un double héritier. Sa perte serait une tragédie.

Joséphine devint blême. Pour la première fois depuis que je la connaissais, elle paraissait consternée. Elle s’avança pour se rapprocher de Michel.

— Qu’est-ce que tu veux ?

— Tu sais parfaitement ce que je veux, répondit Athéna d’une voix rageuse.

Leur conversation à mots couverts ne me surprenait pas. Si quelqu’un trempait dans quelque chose de sale et de malhonnête, ce ne pouvait être que Joséphine.

— On ne lui donnera rien ! brailla Michel, les yeux brillants de chagrin, les veines de ses tempes gonflées de colère. En échange de quoi ? D’un fils qui ne pourra jamais *exister* ?

— Oh, je pense que tu serais surpris si tu savais ce qui peut *exister*, Michel. De plus, le Novem est grand et puissant. Je pensais qu’il pouvait tout faire. Tu préfères le récupérer ou, disons... que je le lâche du haut d’un immeuble de cinquante étages ?

Un frisson de terreur me parcourut le dos. L’énergie se rassemblait. Impossible de dire d’où elle provenait.

— Qu’est-ce que tu veux, Athéna ? demanda Joséphine sur un ton cassant.

— Je veux que vous me rendiez cette FOUTUE JARRE ! hurla-t-elle au comble de la colère.

Une énergie suffocante déferla dans l’atmosphère et fit trembler le sol. Elle s’évanouit aussi vite qu’elle s’était manifestée et la voix d’Athéna retrouva son timbre normal.

— Récupérez ce que vous y avez rangé. Laissez-y ce qui était dedans quand vous l’avez reçue. Un simple échange. À prendre ou à laisser.

Joséphine plissa les yeux. Mais les autres responsables du Novem ne semblaient pas savoir pourquoi Athéna voulait la jarre d’Anesidora et son contenu originel. Il y avait si longtemps que la boîte de Pandore avait été donnée aux descendants du Novem ! Comment savoir ce qu’il y avait à l’intérieur quand on la leur avait transmise ? Toutefois, je pariais que le gardien le savait, tout comme moi.

Je voyais tourner les rouages de l’esprit de Joséphine. Quoi que veuille Athéna, ça devait être doté d’une puissance hors du commun. Joséphine et la famille Arnaud pourraient atteindre de nouveaux sommets.

Cependant, Sebastian constituait une carte intéressante. À sa manière bizarre, Joséphine tenait à lui. De plus, en tant que double héritier et, désormais, vampire de Sang-mystérieux, il représentait un pouvoir.

Qu’est-ce qui était le plus utile ? Sebastian ou la jarre ?

— Et la gorgone ? demanda Bran en me désignant de la tête.

— Elle est à moi, répondit sans ménagement Athéna. Alors, Joséphine, qu’est-ce que tu choisis ? Ton héritier en morceaux ou la jarre ?

De toute évidence, l’atmosphère dans la rue ne présageait rien de bon. Elle envahit mon esprit comme une nuée d’insectes. Quelque chose de mauvais se préparait, et il ne fallait absolument pas que je sois enchaînée à ce char quand ça arriverait. De plus, maintenant qu’Athéna était distraite, c’était le moment d’agir.

Je régulai ma respiration et fermai les yeux pour me calmer et accéder au monstre en moi. Je voulais juste permettre à la gorgone de se manifester un peu. Aucun être cher ne subissait de supplice, je ne ressentais aucune émotion susceptible de m’empêcher de me concentrer, je ne crevais pas de faim, je n’étais pas affaiblie. Je devais pouvoir le faire.

Je saisis les chaînes de mes mains menottées en jetant un bref regard à Bran. Son discret hochement de tête me donna confiance. Alors, tandis qu’Athéna et le Novem négociaient, je m’appliquai à invoquer mon pouvoir pour transformer les maillons de fer en pierre.

Le souvenir du moment où je m'étais retrouvée debout sur les marches du temple en ruines d'Athéna envahit mon esprit. Le temple se dressant derrière moi, menaçant, la brise agitant mes cheveux, le lac et le jardin de pierres. Le sentiment de calme. L'appel aux armes qui s'éveillait dans ma poitrine.

Je savais qui j'étais. À ce moment-là, je ne m'en étais pas encore rendu compte, mais je l'avais accepté.

Ma peau se mit à fourmiller. Une sensation de chaleur se répandit dans mes bras tandis qu'au sein de l'obscurité se déroulait un serpent d'ombres et d'énergie qui ondulait sous ma peau. Tout en me le représentant et en lui disant où se diriger et que faire, je frissonnais. Mes mains s'engourdirent. Mes doigts serrèrent les chaînes.

Le métal craqua comme de la glace.

Je relâchai mon attention et baissai les yeux en respirant bruyamment. Les maillons s'étaient transformés en pierre. Mon cœur battait à tout rompre. Je devais encore m'occuper des entraves de mes chevilles. Mon attention fut attirée par Menai. Elle regarda la pierre, puis détourna les yeux.

Athéna était toujours absorbée par les négociations : comment échanger la jarre, l'état dans lequel elle devait être, celui de Sebastian. Rien n'était laissé au hasard.

Soudain, je sentis les poils de ma nuque se hérissier. À l'extrémité des lignes, certains τέρας examinaient les alentours avec méfiance. Je scrutai l'obscurité, consciente que les créatures des ruines étaient là. Les revenants, les change-forme, les loups-garous et tous les autres êtres qui rôdaient dans les parages.

Ils avaient été attirés là par l'odeur de la chair et du sang frais.

Menai plaça une flèche sur la corde de son arc, la pointe vers le bas ; sur le qui-vive, elle tourna la tête vers les immeubles. Bran avait sorti son épée de son fourreau. Mais lui aussi tenait son arme dirigée vers le bas.

Tout à coup, ça a bardé.

Une rafale de vent balaya la procession. Tous ceux qui se trouvaient près du char se baissèrent tandis que Mapsaura arrachait son heaume à Athéna. La harpie leva son trophée et l'enfila. Dès que le heaume entra en contact avec elle, Mapsaura disparut.

Dans la seconde qui suivit, Bran fut sur le char et brandit sa superbe épée en direction de la tête d'Athéna. Prise au dépourvu, celle-ci réussit à lever sa lame juste à temps pour empêcher l'arme de Bran de lui couper la tête. Cette agression, en stimulant les instincts meurtriers des créatures des ruines, provoqua une réaction en chaîne. Elles attaquèrent les τέρας et le Novem sur trois côtés.

La rue se remplit des cris et de l'énergie des combats. Le char se balança dangereusement au moment où un change-forme sauta sur le dos de l'un des taureaux et le mordit. Le sang rouge coula sur le pelage blanc. Athéna et Bran perdirent l'équilibre. De son côté, Michel tentait de se frayer un passage jusqu'au char.

Un énorme loup-garou fonça au milieu des sbires d'Athéna et se dirigea vers moi.

Merde ! Je tirai un coup sec sur les chaînes de mes poignets, puis je les piétinai, les cassant en deux. Le loup-garou se rapprocha. Un de mes bras était libre, bien qu'encore menotté et relié à plusieurs anneaux en pierre. Affolée, je brisai l'autre chaîne au moment où la créature sautait sur le char.

Les chevilles toujours entravées, je fis tournoyer mes bras en me servant des anneaux comme d'armes. Ils atteignirent mon assaillant à la tempe et lui entaillèrent le crâne. Il alla valdinguer au bas du char avec quelques maillons cassés.

— Ari !

En entendant mon père crier, je me retournai. Il avait été entraîné loin du char. Il dégaina son arme, commença par en faire pivoter le manche, puis la lança dans ma direction, comme un ballon.

— Menai ! hurla Athéna en fixant la lame qui décrivait un arc dans l'espace.

En moins d'une seconde, Menai banda de nouveau son arc et visa la dague avec l'intention de dévier sa course. Athéna étant là, Menai ne pouvait pas lui désobéir ouvertement.

— NON ! criai-je en tirant sur les menottes.

Elle décocha sa flèche. Celle-ci s'éleva à la vitesse de l'éclair, heurta la lame forgée avec le sang de mon père et brisa la trajectoire parfaite qu'elle décrivait dans ma direction. Athéna hurla d'autres ordres tout en luttant contre Bran.

L'une des harpies d'Athéna descendit en piqué pour attraper la dague. Elle la saisit dans ses serres, puis remonta dans les airs.

Mon espoir s'effondra. Jusqu'au moment où la harpie se mit à voler de travers, puis à tourner sur elle-même, heurtée en plein vol par quelque chose d'invisible. Mapsaura ? J'entendis des

claquements d'ailes, mais ne vis rien. La harpie poussa un cri strident, se débattit et, oh mon Dieu ! laissa tomber son butin.

Je hurlai en tirant si fort sur mes chaînes que la menotte me blessa à la cheville. Il fallait que je la rattrape. Je n'y arriverais jamais, ainsi attachée au char. Un faucon passa à côté de moi. Sa queue rouge traversa mon champ de vision en un éclair.

Henri intercepta l'arme au passage, vira sur l'aile, puis revint vers le char en décrivant un arc et lâcha la dague. Je l'attrapai par le manche. Le pouvoir s'anima dans ma main. Mes pensées, mes souvenirs et mes émotions s'unirent pour un unique objectif.

Le sang du métal coulait dans mes veines. La dague devenait mon intermédiaire, mon arme, une extension de mon être. À présent, je comprenais ce que mon père avait voulu dire.

— Athéna, criai-je d'une voix qui résonna dans le lointain, en tenant la lame à deux mains et en la levant derrière ma tête.

Je fis monter dans la dague toute l'énergie et tout le pouvoir que je possédais en lui abandonnant ma volonté et finis par entrer en contact avec le monstre dans mon inconscient et par l'accepter. De toutes mes forces, je lançai la lame au moment où Athéna se retournait. Elle tournoya quatre fois sur elle-même avant de frapper la déesse, de transpercer son armure et de s'enfoncer profondément dans sa poitrine. La puissance du coup la fit reculer de quelques pas. Pendant plusieurs secondes, elle parut s'être figée, puis elle plissa les yeux et les dirigea sur moi comme deux missiles thermoguidés.

Elle s'avança en retirant la lame. De son autre main, elle agrippa ma gorge. Sans lui laisser le temps de parler, je parvins à dire :

— Cette dague appartient à mon père, elle a été forgée avec son sang, le même qui coule dans mes veines. Vous savez ce qu'elle va vous faire. Vous êtes si intelligente que vous le devinez.

Je pris plaisir à la voir prendre peu à peu conscience de ce qui se passait. J'avais transmis mon pouvoir à la lame et, sans même que j'aie à toucher la déesse, il se diffusait à partir de sa blessure et transformait son sang et son armure en pierre.

— Vous savez ce qui est drôle, Athéna ? C'est que vous nous avez créés tous les deux, la gorgone et le fils de Persée. Et maintenant, vous allez mourir à cause de notre pouvoir. Vous allez durcir de l'intérieur, et j'espère que ce sera très douloureux.

Au lieu de faiblir, son regard devint plus brillant. Un éclat de rire gargouilla dans sa gorge avant de jaillir de sa bouche.

— Tu es si... naïve et... si mesquine, répliqua-t-elle en hoquetant de douleur.

— Ce n'est pas moi qui suis sur le point de rendre mon dernier soupir.

— Et je pourrais te tordre le cou sur-le-champ, petite idiote.

L'expression de son visage changea, laissant apparaître une émotion beaucoup plus profonde que ce que j'avais imaginé.

— Mais vous ne le ferez pas, dis-je. Je sais à quoi vous me destinez.

La douleur se répandit dans ses yeux. Elle ricana.

— Tu ne sais rien. Et tu resteras à jamais une moins-que-rien.

Elle m'enfonça la lame de mon père dans le flanc. Une douleur aiguë me traversa tandis que ses lèvres déposaient un baiser sur ma joue.

— Ce n'est pas fini. Ni pour toi ni pour moi. Profite de ta blessure, comme je vais profiter de la mienne.

Athéna retira la dague d'un coup sec. Je reculai en titubant tandis que mon pouvoir se répandait dans son organisme.

Je posai ma main sur ma blessure. Sous l'effet du choc et de la souffrance, ma vision se

brouillait. Elle cria quelque chose à ses soldats. Ses derniers mots furent prononcés d'un ton saccadé, parce que sa gorge se pétrifiait.

Et brusquement, elle disparut.

Envolée.

La majeure partie de son armée disparut avec elle, laissant le Novem se battre avec les créatures des ruines.

Le char se balança de nouveau au moment où l'un des taureaux se libérait de son harnais et chargeait au cœur de la bataille, sautant par-dessus les sbires qu'Athéna avait laissés derrière elle et les membres du Novem.

La peur qui grondait en moi atténuait le bruit des cris et des explosions. La douleur de ma blessure me retournait l'estomac. Mon corps se couvrit de sueur froide. Je devais rester lucide. Ma vie en dépendait.

La force avec laquelle je levai les bras et entrepris de faire tourner les chaînes en pierre faisait partie de ces réactions de survie engendrées par l'adrénaline. Je fis tomber un revenant sur la chaussée, puis un change-forme, tandis qu'il en arrivait d'autres. Le char vacilla de nouveau. Je trébuchai. Mon père bondit sur la plateforme, suivi de Bran et, dos à dos, ils repoussèrent les assaillants. La capuche glissa de la tête de mon père et je découvris qu'il avait d'horribles cicatrices et qu'il lui manquait des cheveux et des morceaux de peau. Il était faible et convalescent ; j'avais envie de lui crier de partir, mais je craignais qu'il ne se fasse tuer si je détournais son attention.

Les bras brûlants, je faisais tourner les chaînes autour de moi, cognant tous ceux qui m'approchaient. Le temps semblait s'étirer à l'infini. Cependant, je ne pensais qu'à une chose : les faire tomber du char de façon à pouvoir atteindre Sebastian avant qu'ils ne le renversent sur le trottoir.

Je frappai deux autres créatures, puis une troisième. Puis, les poumons en feu, je baissai les bras. Mes genoux heurtèrent le sol. J'étais incapable de continuer. Une main se glissa à la surface du char sur le côté gauche, une main parcheminée qui lança une clé dans ma direction.

Abasourdie, je levai les yeux et aperçus un vieux τέρας. Il avait une cicatrice au coin de l'œil qui étirait sa paupière vers le bas. C'est alors que je le reconnus. C'était celui que les héritiers du Novem avaient capturé dans le Théâtre Saenger. Nos regards se croisèrent une fraction de seconde avant qu'il baisse la tête et disparaisse de ma vue.

Je plongeai en direction de la clé, la saisis et réussis à maîtriser les muscles épuisés de mes bras pour mettre la clé dans la serrure des menottes que j'avais à l'une des chevilles. Il y eut un déclic. Dieu soit loué ! Les deuxièmes se détachèrent et je courus jusqu'à la plateforme surélevée, l'escaladai tant bien que mal et me redressai entre les genoux de Sebastian. Je le pris dans mes bras et le serrai en essayant désespérément de lui faire ce que j'avais fait à l'enfant dans le jardin de pierres.

Réveille-toi ! Oh, mon Dieu ! Je t'en prie, réveille-toi !

On me heurta par-derrière et on s'accrocha à moi avec des griffes acérées qui se plantèrent dans mes hanches, me transpercèrent la peau et s'enfoncèrent dans ma chair. Je poussai un hurlement en sentant les morsures de plusieurs créatures qui m'attaquaient comme une meute de chiens enragés.

Elles appuyaient sur moi de tout leur poids. Impossible de me retourner pour me défendre. Leurs serres s'accrochaient à mes épaules. Du coup, je m'agrippai plus fort à Sebastian. Des dents se plantèrent dans mon bras et tirèrent violemment d'avant en arrière.

Mes hurlements rauques provenaient d'une partie de mon être dont je ne soupçonnais pas l'existence.

J’entendis des cris derrière moi. Je serrai Sebastian encore plus fort. Mon bras déchiqueté faiblissait et l’hémorragie due à ma blessure au flanc me faisait perdre ma lucidité. Les créatures essayaient de me faire tomber. Tout cela se passait si vite ! Je pleurai contre la peau pétrifiée et la trempai de mes larmes.

— Je t’en prie, Sebastian, réveille-toi. Sebastian... je t’en prie... je suis désolée... réveille-toi.

Une griffe m’entailla le crâne. La prise sur mon pied se fit si forte que ma jambe se tendit. Quelque chose se prit dans mes cheveux et tira brutalement. Une main s’empara de la mienne – un revenant avait grimpé sur le dossier du trône.

Non, non, non, non...

J’entendis mon père et Bran dans le lointain. Je crus reconnaître les cris de Michel, mais qu’importe, il était trop tard pour moi. Mes bras lâchaient leur prise.

Une porte mystérieuse s’ouvrit en moi : un endroit secret, l’endroit où je me réfugiais enfant quand les choses devenaient trop difficiles à supporter. Ce lieu était calme et silencieux. Là, personne ne pouvait m’atteindre. Les morsures, les déchirures... – tout ça arrivait à quelqu’un d’autre à présent. Pas à moi.

L’obscurité m’accueillit à bras ouverts.

— Chut. Je te tiens, dit une voix en me tirant des ténèbres. Plus besoin de pleurer.

De douces mains me relevèrent.

Mon corps était en proie à une douleur atroce et lancinante. L’odeur du sang était très forte, comme une brume qui viendrait heurter le fond de ma gorge à chaque respiration.

Ma tête retomba en arrière et j’ouvris les yeux.

Le visage de Sebastian devint net. Il était vivant, chaud et magnifique. Ses yeux brillaient comme de l’argent. Il était debout et me tenait dans ses bras.

— Est-ce que c’est la réalité ? murmurai-je tandis qu’il descendait de la plateforme.

— Oui.

Un mot. Un mot menaçant et fugace. Son attention n’était pas focalisée sur moi, mais sur autre chose. Il balança un coup de pied. La menotte cliqueta. Je laissai ma tête retomber sur son épaule. Il sauta au bas du char et atterrit en douceur, puis me fit traverser le champ de bataille.

Sur notre passage, les change-forme et les revenants s’effondraient sur le sol, les yeux exorbités. Ils tombaient comme des mouches, formant une vague monstrueuse qui s’ouvrait devant Sebastian, comme s’il était la Mort en personne. *C’est sûrement un rêve*, pensai-je en m’efforçant de rester consciente.

J’aperçus Michel à quelques pas de nous. Il acheva un ennemi que je ne voyais pas, fit une pause, haletant et couvert de sang, puis, abasourdi, regarda fixement Sebastian. Son visage pâlit.

Sebastian s’arrêta devant lui.

— Tu peux te débrouiller, maintenant ?

Michel hocha la tête en silence et je me demandai pourquoi il donnait l’impression d’avoir vu un fantôme. Ma tête roula sur le côté et ma vision vacilla.

Je me réveillai dans un lit que je connaissais bien. Un rayon de soleil entra par la porte ouverte et dans le jardin des oiseaux gazouillaient au milieu de voix et de rires.

Je me trouvais au rez-de-chaussée de la maison de Michel dans le Quartier Français.

Je sentis une chaleur incroyable dans mon dos ainsi que l'odeur familière de shampooing et d'un je-ne-sais-quoi d'autre – une eau de Cologne ou un déodorant – de Sebastian.

Je me mis sur le côté en dépit de mes courbatures et de mes blessures douloureuses.

Sebastian était allongé sur l'édredon blanc, un bras sous la tête. Il portait un tee-shirt noir décoloré et un jean. Ses yeux étaient fermés. Il avait un profil admirable, viril et aristocratique, qui me rappela la statue en pierre qu'il était devenu et son effrayante beauté.

Mais cela appartenait au passé, décidai-je. Au lointain passé.

À présent, il était là. Avec moi et vivant.

À chaque respiration, son ventre montait et descendait. J'avais envie d'y poser la paume de ma main pour m'assurer que je ne rêvais pas.

Malgré ma douleur au bras, je tendis la main et appuyai mon index contre son épaule. La peau s'enfonça ; elle était souple.

Encore étonnée, je recommençai.

Un sourire étira lentement ses lèvres rouges et une fossette se forma sur sa joue.

— Pourquoi est-ce que tu me touches comme ça ? demanda-t-il d'une voix ensommeillée en gardant les yeux fermés.

Une douce sensation m'envahit, semblable à l'arrivée du soleil après un hiver interminable. Immédiatement, je souris.

Je glissai ma main sous ma joue et restai là à le contempler :

— Je te touche parce que tu es vivant.

Il tourna la tête et ouvrit les yeux. Ils étaient différents : plus étranges, plus vifs et d'un gris plus lumineux. Tout en lui était plus intense.

Nous échangeâmes un long regard.

— Je n'ai pas changé, dit-il, serein. Ma tête et mon cœur n'ont pas changé.

Le regret me submergea, à cause de tout ce qui lui était arrivé. La torture, le fait que j'avais décidé à sa place et qu'il était devenu ce qu'il ne voulait pas être. Mes yeux me piquaient.

— Ne sois pas trop dure avec toi-même, Ari. J'aurais fait la même chose.

Il se tourna vers moi.

— Pour rien au monde je ne t'aurais laissée mourir sans rien faire si j'avais eu la possibilité de te sauver.

Un nœud se forma dans ma gorge. Je ne pouvais plus parler, lui dire que j'étais désolée. Il me prit la main et mêla ses doigts aux miens. Devant le spectacle de nos mains enlacées sur son ventre, je ressentis un profond sentiment d'appartenance.

— Moi aussi, je regrette, dit-il. Je regrette de m'être égaré, de ne pas t'avoir aidée après...

Impossible de croiser son regard à cet instant.

— Pourquoi as-tu... pourquoi t'es-tu comporté comme ça dans le jardin d'Athéna ?

— J'étais encore... en train de changer. Quand je n'étais pas malade, j'étais ivre de sang.

Lorsque tu m'as vu, je devais être complètement défoncé. Dans la salle de banquet, au moment où Athéna a tenté de me jeter un sort, j'étais dans les vapes. J'entendais des voix venues d'ailleurs, je distinguais les détails les plus infimes, je me sentais agressé par un million de choses à la fois. J'avais du mal à me concentrer.

Son cou et son visage s'empourprèrent.

— J'avais constamment besoin de sang, poursuivit-il avec embarras, et elle...

— Ça va, j'ai compris.

La servante de Zaria lui avait fourni ce sang ; je ne voulais ni l'entendre me le dire ni me représenter la scène.

J'aurais voulu effacer ces moments à jamais, mais leur souvenir était vivace : Zaria en train de le mordre ; Sebastian et elle dans le jardin, lui jouant de la guitare et me regardant sans me voir. Désormais, il aurait sans cesse besoin de sang. Mais je n'avais pas envie de lui demander des détails maintenant.

— Il y a qui dehors ? dis-je en changeant de sujet.

— Crank, Dub, Henri...

— Violet ?

— Violet et Pascal.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Tu sais, je ne suis pas sûre que Violet avait vraiment besoin d'être sauvée. Elle est bizarre.

Il haussa les sourcils et cela me fit rire.

— Je veux dire plus bizarre que la normale.

Je ris de nouveau en prononçant le mot « normale ».

— Tu sais bien ce que je veux dire.

Il réfléchit un instant.

— Ouais, je sais.

— Et mon père ?

J'appréhendais la réponse. En tant que chasseur d'Athéna, il avait toujours été l'ennemi du Novem et une petite partie de moi redoutait qu'on ne l'emprisonne, si ce n'était déjà fait.

— Il est dans le jardin.

Le soulagement me submergea.

— Comment est-il arrivé là ?

— Il m'a suivi quand je t'ai ramenée ici, puis il a refusé de partir.

Je fis une grimace.

— Comment Michel a-t-il réagi ?

— Quand il a vu que ton père dormait dans le jardin, au bout de deux nuits, il a fini par s'attendrir et lui a proposé une chambre. Théron a refusé, mais il utilise la cuisine, la douche et consulte la guérisseuse de la famille... Violet et les petits l'aiment bien.

— Ça fait combien de temps que je suis là ?

— Quatre jours.

Abasourdie, je me redressai. Ce mouvement réveilla ma blessure au flanc.

— Quatre jours ! répétais-je en vacillant sous l'effet de la douleur.

— Ouais. Tu as été soignée par notre guérisseuse. Les deux premiers jours, elle t'a maintenue endormie. Les deux suivants, elle s'est occupée de toi. Tu ne t'en souviens pas ?

Je fronçai les sourcils. En y repensant, je me rappelai vaguement qu'on m'avait fait un bandage et accompagnée aux toilettes, que j'avais senti de la soupe couler sur mon menton.

— Tout est flou, répondis-je.

— Tiens, dit Sebastian en empilant les oreillers derrière moi, assieds-toi.

Je m'y adossai et attendis que la douleur s'apaise.

Le visage de Crank apparut dans l'encadrement de la porte, puis disparut.

— Eh, les gars ! Elle est réveillée !

Elle revint, traversa la pièce en trombe et monta sur le lit pour me serrer dans ses bras.

— Je savais que tu retrouverais Violet. Tu es une vraie légende, maintenant.

Je saisis en riant sa casquette de chauffeur de taxi et la rabattis sur ses yeux. Elle s'assit au bout du lit et croisa les jambes.

Dub et Henri entrèrent dans la chambre, suivis de Violet qui tirait mon père par la main. Sur le seuil, il eut un instant d'hésitation.

— C'est bon, lui dis-je. Tu peux entrer.

Violet le lâcha et Crank aida la fillette à monter sur le lit.

— Où est Pascal ? demandai-je.

— Dans le jardin.

Mon père était resté à côté de la porte. Je le soupçonnais d'être aussi nerveux que moi.

Sa cape avait disparu, remplacée par un jean et une chemise en coton bleue dont il avait retroussé les manches jusqu'au coude. En dépit des cicatrices qui le défiguraient encore, c'était un bel homme aux traits fermes et classiques, dont les cheveux blonds commençaient déjà à repousser. Il faisait penser à un farouche guerrier marqué par les combats. *Un guerrier à la retraite*, pensai-je avec force, surprise de constater à quel point cela me tenait à cœur.

C'était mon père. Je lui souhaitais de connaître la paix, le bonheur et une vie dépourvue de tortures, de chagrins et d'épreuves... Il avait eu son lot de souffrances.

Je me rendis compte que je le regardais fixement et que le silence s'était abattu sur la chambre. Mes joues virèrent au cramoisi.

— Comment va ton égratignure, Henri ? demandai-je.

Il ricana et s'appuya contre le buffet.

— Tu veux parler de ma blessure de chevrotine ? Elle est magnifique. Je vais arborer environ quatre-vingts cicatrices dues aux plombs.

— Si tu veux mon avis, dit Dub en s'affalant sur une chaise, faut vraiment être con pour se faire tirer dessus avec son propre fusil.

Henri donna un grand coup de pied dans la chaise de Dub. Ce dernier se mit à rire et Henri leva les yeux au ciel.

— Regarde ça, Ari.

Dub secouait son ventre avec ses mains.

— Il y a du bonheur là-dedans. Michel a un cuistot à tomber par terre. Le top du top. Je pense que tu devrais faire semblant d'être malade jusqu'à demain. Il a prévu de faire un gâteau rouge velours. D'ailleurs, en parlant de nourriture...

Dub se leva pour aller à l'interphone près de la porte et appuya sur un bouton.

— Cuisine, dit une voix au fort accent français dans le haut-parleur.

Dub se tourna vers nous, fit un clin d'œil, puis se pencha tout près de l'interphone.

— Blanche-Neige est ressuscitée. Je répète. Blanche-Neige est ressuscitée.

— *Excusez-moi ?** (Il y eut une pause.) C'est encore toi, Dub ?

L'irritation dans le ton ne faisait aucun doute.

— *Nom de Dieu !** fit en crépitant le haut-parleur.

Vint ensuite un long chapelet de mots en français.

— Oui, Roger, c'est ça. Il nous faudrait de quoi manger. De la viande, du fromage, des chips, du chocolat, du thé glacé, des beignets. Apportez tout. Elle a faim.

Tout le monde éclata de rire. Mon père lui-même réussit à ébaucher un sourire.

Après avoir mangé et pris ma douche, je reçus d'autres visiteurs – Michel et Bran –, puis je me retrouvai seule dans la cour. En guise d'exercice, je fis plusieurs fois le tour du rectangle de pelouse, puis pénétrai dans le jardin à l'anglaise.

Mon père était assis sur un banc en pierre, les coudes sur les genoux, la tête posée dans les mains. Il leva les yeux vers moi. Je ne bougeai pas. Lui non plus. Nous nous contentâmes de nous regarder un moment avant que je trouve le courage d'aller vers lui. Comme cela me faisait bizarre de m'asseoir sur le même banc que lui, je m'installai dans l'herbe, en face.

Dans le temple d'Athéna, devant le danger imminent, la nervosité et l'embarras que j'éprouvais à présent étaient passés au second plan. Mon père ne disait rien et je compris qu'il me laissait du temps pour me sentir à l'aise. Je cueillis un brin d'herbe.

— Qu'est-ce qui va se passer, maintenant ?

Il réfléchit un instant.

— Je reste à New 2, je cherche une maison et j'apprends à connaître ma fille. Si elle est d'accord.

Je hochai la tête.

— Elle est d'accord.

J'avais le cœur gros. À cause du temps perdu. À cause de tout ce dont nous avons été privés.

Comme s'il pouvait lire dans mes pensées, il dit d'une voix douce :

— On tourne la page, tu veux bien ?

Je souris.

— Est-ce que tu essaies de lire en moi, ou est-ce que c'est naturel ?

— Les deux. Tu fronçais les sourcils et tes yeux sont devenus tristes. Ton cœur s'est accéléré et ton odeur s'est légèrement modifiée. La paume de tes mains va bientôt devenir moite...

Je frottai mes mains l'une contre l'autre.

— Ça fait bizarre. J'imagine que tu peux aussi deviner si je mens.

Il haussa les épaules.

— Alors, je ne pourrai pas faire le mur et te raconter des mensonges à propos des garçons ? plaisantai-je.

À en juger par l'expression sur son visage, c'était une situation à laquelle il ne voulait pas penser.

— Ton petit ami, commença-t-il. C'est sérieux avec lui ?

Comme c'était moi qui avais abordé le sujet la première, je décidai d'être honnête.

— Ouais. Il me plaît bien.

Je n'en dis pas plus, car je me demandais si mon père appréciait de me voir sortir avec le fils de

Michel Lamarlière.

— Tu as franchi le portail d'Athéna avec Sebastian et Henri, reprit-il comme si cela expliquait tout.

Et j'imagine que c'était le cas.

— Ils sont tous les deux... présentables.

Cela me fit rire. Si seulement il connaissait Henri et son aptitude à taper sur les nerfs de tout le monde !

— Est-ce que tu essaies de me détourner de Sebastian parce que c'est le fils de Michel ?

— Non, Ari. Tu as dû te battre toute seule, faire des choix et je suis... fier de la femme que tu es devenue. Sebastian paraît avoir beaucoup d'affection pour toi.

— Mais ?

— Il est puissant. Si puissant que c'en est inquiétant.

Dans ce cas, nous allons bien ensemble, pensai-je, parce qu'on me trouvait assez inquiétante, moi aussi. Cependant, mon père n'exagérait pas. En tant que Sang-mystérieux et vampire à part entière, Sebastian avait montré quelques aptitudes effrayantes après que je l'avais ressuscité. Ces créatures qui tombaient raides mortes sur son passage...

J'avais appris deux heures plus tôt, au cours de la visite de Bran et de Michel, qu'il avait suffi à Sebastian de dire mentalement aux monstres des ruines : « Arrêtez de respirer. »

Et ils l'avaient fait. Ils s'étaient étouffés tout seuls.

Parce qu'il le leur avait *ordonné*.

Son pouvoir de persuasion avait été amplifié à un degré jamais atteint.

À présent, je comprenais pourquoi il m'avait dit que son esprit et son cœur n'avaient pas changé. Il ne voulait pas que je m'arrête à l'horreur de ce qu'il avait fait. Il voulait que je sache qu'il ne permettrait pas que cela modifie sa personnalité, ni lui monte à la tête.

Je cueillis encore quelques brins d'herbe.

— À ton avis, qu'est-ce qui est arrivé à Athéna ?

— Je pense qu'elle est repartie dans son temple et qu'elle a tout fait pour bloquer le pouvoir que tu as libéré en elle. Si elle a survécu, elle doit souffrir énormément. Tu es la seule à pouvoir annuler le processus.

— Et Menai ? Tu crois qu'elle va bien ?

Mon père laissa échapper un profond soupir.

— Menai est pleine de ressources. Elle s'en sortira. Elle ne quittera pas Athéna, tant que la déesse sera vivante.

— Comment est-ce qu'Athéna la retient ?

— Par Artémis. Menai redoute ce qu'elle pourrait faire à sa mère. Mais je ne sais ni de quoi il s'agit ni pourquoi. Elle n'a jamais voulu me le dire.

— J'aurais dû m'en douter, dis-je.

Son arc, la précision de son tir, tout cela aurait dû m'aider à comprendre.

Tout ce que je pouvais espérer, c'était qu'Athéna soit devenue dure et froide comme le granit, que Menai l'ait jetée par-dessus le mur du jardin et qu'elle se soit écrasée sur les rochers.

— Viens, le repas va bientôt être prêt.

Je ne sentais aucune odeur. Mon père s'était mis debout et me tendait la main. Je levai les yeux vers lui et lui fis un sourire en coin.

— Qu'est-ce qu'il y a au menu ?

Il tourna la tête vers la maison et respira profondément.

— Des côtes de porc farcies au maïs et à l’andouille, des écrevisses à l’étouffée... une salade d’épinards avec du lard en croûte pralinée.

Je ris et il eut un large sourire. Son visage se transforma et je compris alors pourquoi ma mère avait perdu la tête pour lui. Je glissai ma main dans la sienne et le laissai me relever.

— Puis-je ? demanda-t-il en levant nos mains.

Il ne voulait pas me lâcher.

Quelque chose de lumineux et de merveilleux descendit dans mon cœur et s’y installa avec un soupir. Je hochai la tête et, ensemble, nous nous dirigeâmes vers la maison.

Sebastian et moi étions tous les deux assis au-dessus de Jackson Square, sur la large corniche entourant la flèche centrale de la cathédrale Saint-Louis. Au-dessous de nous, la place était illuminée par les festivités nocturnes. La brise charriait un air de jazz ainsi que le bourdonnement des conversations et des rires.

Deux jours s'étaient écoulés depuis ma conversation avec mon père dans le jardin. Et je venais de passer les heures précédentes à la bibliothèque à chercher de nouvelles informations sur la sorcière susceptible de me débarrasser de ma malédiction.

J'étais peut-être différente des gorgones qui m'avaient précédée, mais personne ne savait ce qui se passerait le jour de mes vingt et un ans. Je pouvais encore devenir une gorgone à part entière. Je ne me ressemblerais plus et je ne pourrais plus croiser le regard de quelqu'un sans le transformer en pierre. Une chose était sûre, je ne voulais pas rester là à attendre de voir ce qui arriverait.

Je voulais un avenir. Ici, à New 2. Avec mon père. Avec Sebastian et mes amis.

Son épaule heurta la mienne.

— Pourquoi cette frustration ?

Je lui rendis son petit coup.

— Ça m'énerve que tu devines si facilement mes pensées.

Ces derniers temps, je le lui disais souvent, mais c'était devenu comme une marque d'affection.

Il haussa les épaules sans manifester le moindre regret.

— Alors cette fois, tu n'as rien trouvé à la bibliothèque ? Tu as à peine effleuré la surface de ce qu'elle contient. Nous avons trois ans et demi devant nous avant tes vingt et un ans. Nous trouverons quelqu'un capable de nous aider.

Il serra ma main.

Je pensai au bébé que tenaient les mains de Zeus. Je l'avais cherché dans la bibliothèque, mais il n'était plus sur la table. Le gardien avait paru étonné qu'on l'ait déplacé. Tout ce qu'il avait pu me dire, c'est qu'il n'avait pas quitté la bibliothèque. Or si quelqu'un pouvait localiser la statue, c'était bien lui.

Quelqu'un l'avait dissimulée dans la bibliothèque. Ce ne pouvait être que Joséphine.

— Je crois que je sais pourquoi Athéna a tué Zeus, dis-je.

Sebastian haussa un sourcil en attendant la suite.

— Elle a eu un enfant dont la prophétie disait qu'il était celui destiné à détruire Zeus. Ce dernier l'a découvert et s'en est emparé. Je crois qu'Athéna a piqué une crise et a envoyé une tueuse de dieux, une gorgone, à ses troussees. Mais il avait le bébé avec lui et tous deux ont été transformés en pierre. Je ne crois pas qu'elle aurait délibérément infligé ça à son enfant.

— Eh ben ! répondit-il sur un ton légèrement incrédule. C'est...

— Fou, je sais. Mais j'en suis presque sûre. Il y a une statue brisée dans la bibliothèque. Le gardien m'a dit qu'elle représente les mains de Zeus tenant l'enfant destiné à le détruire. J'ai eu une drôle d'impression quand je l'ai vue. Et puis dans l'entrée principale du temple...

— Il y a une statue de Zeus sans mains, continua Sebastian en comprenant. Nom de Dieu !

— Comme tu dis. Ce n'est pas une sculpture ordinaire. Je crois qu'Athéna veut la jarre pour retrouver le bébé. Elle sait, d'une manière ou d'une autre, qu'il se trouve à l'intérieur. C'est peut-être pour ça que la jarre a été remise au Novem, pour qu'Athéna ne retrouve pas l'enfant. Je veux dire, qui sait ce qui s'est passé après que la gorgone les a changés en pierre, qui sait comment la statue a été brisée et qui l'a mise dans la jarre...

Il restait beaucoup d'inconnues, mais certains éléments commençaient à devenir clairs. Il y avait au moins une raison à la folie d'Athéna.

— Bien, déclara Sebastian, maintenant on comprend pourquoi elle te voulait et pourquoi elle t'a testée comme elle l'a fait. Je parie qu'elle pensait que tu serais capable de ressusciter son enfant.

À ces mots, ma poitrine se serra, car je me sentais un peu responsable de ce qui était arrivé à ces êtres que mes ancêtres avaient transformés en pierre. L'idée que je pourrais les ranimer tous et sauver une foule de gens pesait lourdement sur mes épaules.

— Le seul problème, c'est ta grand-mère, fis-je remarquer. Je crois qu'elle sait elle aussi, ou du moins qu'elle a des soupçons. J'ai cherché la statue dans la bibliothèque pour la toucher...

— Pour lui redonner vie ? demanda-t-il, surpris.

— Non. Pour ça, il faudrait que je sorte tout ce que j'ai en moi. Et je ne suis même pas sûre que quelqu'un qui a été changé en pierre il y a si longtemps puisse être ranimé. Mais en la touchant, j'aurais senti le pouvoir de la gorgone et j'aurais su si cet enfant avait réellement vécu autrefois.

— Ce qui signifierait que la statue de Zeus est réelle, elle aussi. Bon Dieu ! Imagine ce qui se passerait si tu le ranimais.

Sebastian se frotta le visage, regarda la place au loin et dit :

— Finalement, il semble que cette histoire d'enfant destiné à le détruire soit vraie.

— Ouais.

Mais probablement pas de la manière dont Zeus pensait que cela arriverait.

— Tout ça est plutôt tragique...

— Je me demande qui est le père, fit Sebastian.

Rattrapée par le poids de la responsabilité, je contemplai les lumières minuscules qui dansaient sur le Mississippi.

— Il faudrait faire en sorte que Joséphine ne détruise pas le bébé, ou pire encore.

Sebastian acquiesça.

— Ses intentions ne sont sûrement pas très bonnes.

Perdus dans nos pensées, nous gardâmes le silence quelques secondes encore tandis que les sons venus d'en bas emplissaient l'espace.

— Après tout, l'enfant *est* innocent, ajoutai-je.

Il tourna la tête, un léger sourire aux lèvres. Puis il se pencha vers moi et m'embrassa sur la bouche.

— Pourquoi est-ce que tu m'embrasses comme ça ?

— Parce que tu es quelqu'un de bien, Ari, de très bien. Et parce qu'il me semble que nous allons au-devant de nouveaux ennuis.

Ce qui signifiait : quoi qu'il se passe, nous sommes ensemble dans cette histoire. J'eus alors la

certitude qu'avec ma famille, mes amis et Sebastian, je serais capable d'affronter ce que la vie me réservait.

Un sourire se répandit sur mon visage et une sensation de bien-être descendit jusqu'au bout de mes orteils. Levant les yeux au ciel, j'éclatai de rire :

— ... dit le vampire sorcier à la gorgone.

Remerciements

Toute ma gratitude à mon éditeur, Emilia Rhodes, pour la patience et la perspicacité dont elle a fait preuve en relisant avec moi les diverses versions de ce livre. Merci mille fois pour m'avoir toujours soutenue et encouragée. J'ai beaucoup apprécié les moments que nous avons passés ensemble !

À tous les gens merveilleux de Simon Pulse qui sont ou ont été concernés par les livres d'Ari : Annette Pollert, Mara Anastas, Jennifer Klonsky, Carolyn Swerdloff, Dawn Ryan, Paul Crichton, Sienna Konscol, Kim Sooji et Cara Petrus. Il y en a beaucoup d'autres dont je ne connais pas encore les noms, mais que je remercie de tout mon cœur. J'ai encore besoin de me pincer pour croire que je fais partie de la famille Simon Pulse.

À l'écrivain Cynthia Cooke, qui m'a énormément aidée pour ce livre. Merci pour ton amitié et tes critiques constructives.

À mon agent, Miriam Kriss, qui a toujours des idées précieuses et sait apaiser mes inquiétudes. Je suis vraiment très heureuse de t'avoir à mon côté.

À Allen, Cheryl, Dylan, Ryan et Isabel, et à Kami – lectrice fidèle, sœur et amie. Merci encore pour ta relecture et tes remarques.

À Audrey, qui sait gérer tous ces moments où j'ai le regard perdu dans le vague et qui m'aime malgré mes bizarreries et mes angoisses. Tu mérites vraiment tes surnoms d'Awesomepants et de « Gorgeous ». Avec toute mon affection. À Jonathan, qui a assuré la permanence. Entre les bouclages et l'écriture, je suis souvent trop crevée pour t'exprimer ma gratitude, mais tu me supportes quand même avec beaucoup de patience. Merci ! Et à James, qui me met le cœur en joie et me fait rire. Vous tous donnez un but à ma vie de la meilleure des façons.

Et enfin, à tous les lecteurs qui ont donné une chance aux livres d'Ari. Merci pour votre soutien, votre temps et votre gentillesse. Je ne vous serai jamais assez reconnaissante.

L'auteur

Kelly Keaton vit en Caroline du Nord avec sa famille et ses chats. Elle aime l'histoire, la fantasy et la mythologie. Elle rêve secrètement d'obtenir des pouvoirs magiques, de connaître le secret de l'immortalité et surtout de devenir la reine de mardi gras !

À BLOG OUVERT

LE BLOG DES LECTURES
ADOS ET JEUNES ADULTES

Des scoops,
des avant-premières
et des exclusivités
pour lire, découvrir, partager...



www.ablogouvert.fr

Consultez nos catalogues sur
www.12-21editions.fr



et sur
www.fleuvenoir.fr

S'inscrire à la [newsletter](#) 12-21
pour être informé des
offres promotionnelles
et de
l'actualité 12-21.

Nous suivre sur



Titre original :
A Beautiful Evil

Collection « Territoires » dirigée
par Bénédicte Lombardo

© Lisa Kimberly / Getty Images et © Thinkstock.

© 2012 by Kelly Keaton.
© 2013, Fleuve Noir, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

EAN : 978-2-823-80456-0

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »